Hilaire de Poitiers

LA TRINITÉ

Le Fils de Dieu

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

Vous trouverez dans ces trois volumes

- *Une des œuvres les plus importantes de la théologie, en Occident, pour la première fois traduite en français.*
- *A la suite de ce texte essentiel, nous proposons, selon la méthode de la collection, des instruments de travail pour une étude approfondie :*

1. *Les idées-forces les plus importantes qui se dégagent de ce texte.*
2. *Un lexique des personnages cités et des termes techniques qui reviennent dans le livre.*
3. *Une table des citations scripturaires.*
4. *Un index analytique des mots-clefs.*
5. *Un guide bibliographique.*

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

Hilaire de Poitiers

La Trinité

Traduction de Mgr Albertus Martin,
évêque de Nicolet (Canada)

avec la collaboration de
Frère Luc Brésard,
moine de Cîteaux

Collection « Les Pères dans la foi »

DESCLÉE DE BROUWER

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

Hilaire de Poitiers

La trinité

le Fils de Dieu

VOLUME II

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

© Desclée De Brouwer, 1981
ISBN : 2-220-02354-0
ISSN : 0180-7439

Livre sixième

L'Ecriture réfute l'arianisme
Le Nouveau Testament

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

PLAN DU LIVRE VI

1. Introduction

1. Hilaire déplore les progrès de l'hérésie.
2. Il importait donc d'écrire cet ouvrage.
3. Pour enrayer les ravages de cette épidémie.

2. La doctrine des ariens et sa réfutation

4. La mauvaise foi des ariens s'étale en plein jour.
5. Hilaire reproduit la lettre d'Arius.
6. Suite de cette lettre d'Arius à Alexandre, patriarche d'Alexandrie.
7. Un poison est caché sous ces lignes.
8. Il nous faut mettre au jour ce venin.
9. Il se cache derrière la réfutation de Valentin : le Fils n'est pas une émanation.
   Mais la naissance du Fils est bien différente de nos naissances terrestres.
10. Il se cache derrière la réfutation de Mani : le Fils, partie du Père.
    Mais le Fils est Dieu entier, procédant du Dieu entier.
11. Il se cache derrière la réfutation de Sabellius qui divise l'unité.
    Mais nous repoussons l'union des personnes et maintenons l'unité de la nature.
12. Il se cache derrière la réfutation d'Hiéracas : une lampe à huile à deux becs.
    Mais le Fils est Lumière de Lumière.
    Dieu est Dieu : un être simple, immuable.
13. L'hérésie se dresse contre le mystère inénarrable de la naissance du Vivant.
14. Tout cela n'était qu'une approche ; maintenant l'hérésie se déchaîne !
15. Elle va jusqu'au bout du blasphème.
16. Les textes scripturaires allégués par Arius, devraient plutôt être lus comme étant parole de Dieu.
17. Sottise de l'hérésie : la foi nous promet la vie, et les ariens s'élèvent contre cette foi !
18. Puisqu'à leurs yeux, le Fils n'est Fils que par adoption, et non pas né de Dieu.
19. Et pourtant, Hilaire avait appris de l'Ecriture que l'Unique Engendré procède de l'Inengendré.
20. Aurait-il été trompé ?
21. Mais il est trop tard pour se mettre à l'école de ces nouveaux maîtres !
22. Au vrai, le Père, le Fils, les Apôtres, les fidèles, les démons, les Juifs et les païens, rendent témoignage à Dieu, le Fils Unique.

3. Les multiples témoignages de la divinité du Fils

A) *Le témoignage du Père*

23. Le témoignage du Père, lors du baptême du Christ.
24. Même témoignage, lors de la Transfiguration, où le Père ajoute : « Ecoutez-le ».
25. Or nous entendons le Fils appeler Dieu : son Père.
26. C'est que le Père ne peut être connu que par le témoignage du Fils, et le Fils ne peut être connu que par le témoignage du Père.
27. Le Père rend témoignage au Fils.
    Et le Fils, par les œuvres qu'il accomplit, rend témoignage au Père.

B) *Le témoignage du Fils*

28. Le Fils rend témoignage de sa divinité, en assurant qu'il connaît Dieu.
29. Il est né, et il est envoyé.
30. Unique parmi tous les fils.
    Il est sorti de Dieu.
31. Cette sortie de Dieu souligne la naissance du Fils, tandis que sa venue a trait à l'économie de notre salut.

C) *Le témoignage des Apôtres*

32. Que pensent les Apôtres de cette parole : « Je suis sorti de Dieu » ?
33. Ils la reprennent pour leur compte : « Tu es sorti de Dieu ».
34. Eux qui connaissent le Christ comme « envoyé de Dieu », ils le comprennent ensuite comme « sorti de Dieu ».
35. Ce terme « sorti de Dieu » souligne la pureté de la naissance divine.
36. Pierre proclame : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Il reconnaît ainsi la divinité du Christ.
37. La foi de Pierre est le fondement de l'Eglise.
38. Le Père n'aurait-il pas fait connaître à Pierre toute la vérité ?
39. Jean nous parle du « Fils Unique ».
40. Ce Fils Unique, donné au monde, nous prouve la tendresse du Père.
41. Jean affirme la divinité de ce Fils.
42. Nous ne pouvons aimer le Père qu'en croyant à son Fils.
43. Toi qui t'opposes à la foi de Jean, de qui tiens-tu ta doctrine ?
44. Quant à Paul, il ne nous annonce pas autre chose.
45. Paul appelle le Christ, le « propre Fils » de Dieu.
46. Nous pouvons conclure : l'hérétique n'est pas un ignorant, il hait le Christ.

D) *Le témoignage des fidèles, des démons, des Juifs, des païens*
47. Les fidèles aussi reconnaissent le Fils Unique de Dieu. Ainsi Marthe.
48. De même l'aveugle-né.
49. Les démons eux-mêmes ont avoué le Christ : Fils du Dieu Très-Haut.
50. Et les Juifs aussi ne le nient pas.
51. Toi qui fais naufrage, ne peux-tu pas dire avec les disciples : « Il est Fils de Dieu ? »
52. Car un tel aveu sort de la bouche des païens, eux-mêmes.

1. *Introduction*

1. Hilaire déplore les progrès de l'hérésie

Je ne l'ignore pas : c'est en un temps très dur et bien pénible à vivre, que j'ai entrepris d'écrire ce traité destiné à combattre l'hérésie délirante de ces mécréants qui présentent le Fils de Dieu comme une créature. Dans presque toutes les provinces de l'Empire romain, de nombreuses Eglises sont malades, contaminées par la peste de cette doctrine ; une longue familiarité avec cet enseignement les en a comme imprégnées, et, se couvrant bien à tort du nom de vraie religion, elles en arrivent à se persuader misérablement qu'elles ont une foi sincère [1].

Je le sais : un volonté qui cherche à se corriger, a du mal à progresser lorsque, par l'assentiment de beaucoup, la pression de l'opinion publique la maintient dans son penchant pour l'erreur. Car l'erreur est dangereuse et lourde de conséquences, lorsqu'elle règne sur l'ensemble des hommes, et la chute d'une foule, même si elle se reconnaît comme telle, cherche pourtant à se justifier par le nombre pour redresser son tort. Elle a cette impudence de présenter son errement comme une trouvaille ; et puisque cette erreur est partagée par beaucoup, elle prétend saisir la vérité ; n'est-il pas légitime de penser que les chances de se tromper sont moins grandes, lorsque beaucoup partagent notre manière de voir ?

2. Il importait donc d'écrire cet ouvrage

En ce qui me concerne, mon penchant intime et les devoirs de ma charge me poussaient à combattre cette erreur, puisqu'en tant qu'évêque de l'Eglise, je me dois au ministère de la prédication évangélique. Toutefois, j'ai d'autant plus à cœur d'écrire

1. Qu'on se souvienne du mot de Jérôme (*Dial. adv. Luc.* 19) : « L'univers entier soupire et s'étonne de se trouver être arien. »

Copyright EDITIONS J. COUSTAL MIGNE

cet ouvrage que je sens une foule toujours plus grande, menacée par le danger de cet enseignement d'où la foi est absente. Je tirerais une joie très douce du salut de tous ces hommes, s'ils arrivaient à connaître les mystères d'une foi parfaite, et de ce fait, abandonnaient les théories impies, fruits de la sottise humaine, se détachaient des hérétiques et se soumettaient à Dieu. Oui, qu'ils n'approchent pas de leur bouche cette nourriture qui va les tuer, cet appât trompeur par lequel l'oiseleur s'apprête à les enlacer dans ses filets, et qu'ils prennent leur vol en toute liberté et sécurité. Ils auront alors le Christ pour chef, les prophètes pour maîtres et les apôtres comme guides ; leur foi sera parfaite et leur salut assuré dans la confession du Père et du Fils. Ainsi, au souvenir de cette parole sortie de la bouche du Seigneur : « Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé » (Jn 5, 23), ils s'empresseront de rendre tout honneur au Père, en honorant le Fils.

3. Pour enrayer les ravages de cette épidémie

De fait, tout récemment, ce fléau qui propage la peste et cause la mort, a fait son apparition parmi les peuples, et cette épidémie qui marchait à grande allure n'a pas tardé à semer autour d'elle la ruine, une mort misérable. Rien ne s'est jamais autant attaché à la perte du genre humain que cette hérésie sinistre, ni la dévastation soudaine des villes détruites avec leurs habitants, ni les morts navrantes qu'entraînent les guerres fréquentes, ni les maladies contagieuses impossibles à guérir, qui font tant de victimes !

Car aux yeux de Dieu, par qui vivent tous les morts[2], périt seulement celui qui se perd lui-même. Le Seigneur, en effet, qui jugera tous les hommes, adoucira le châtiment dû à celui qui se trompe par ignorance, en considération de la miséricorde attachée à sa grandeur. Quant à ceux qui le renient, il ne prendra même pas la peine de les juger, il les reniera !

2. Cf. Lc 20, 38.

2. *La doctrine des ariens et sa réfutation*

4. La mauvaise foi des ariens s'étale en plein jour

Car elle renie Dieu, l'hérésie en délire, elle renie ce qui caractérise la foi véritable ! Elle se sert de ce qui est à la base de notre culte pour établir sa doctrine impie. L'exposé de cet enseignement infidèle, déjà cité dans les livres précédents, commence ainsi : « Nous confessons un seul Dieu, seul à ne pas avoir été fait, seul éternel, seul sans commencement, seul vrai, jouissant seul de l'immortalité, seul très bon, seul puissant[3] ». Ainsi elle s'approprie les premiers mots de notre propre confession qui se lit comme suit : « Un seul Dieu, seul à ne pas avoir été fait, seul sans commencement ». Ce début d'une juste profession de foi lui permet d'en introduire une autre qui n'a rien de juste ! Car après plusieurs phrases qui avancent au sujet du Fils, une déclaration encore acceptable, bien qu'il s'agisse d'une piété simulée, le texte ajoute : « Créature parfaite de Dieu, mais non pas au niveau d'une de ses créatures : c'est l'ouvrage de Dieu, mais il reste différent de toutes ses autres œuvres ».

Suit alors un long passage où certaines formules exactes dissimulent le dessein de l'hérésie impie, qui est de prétendre, par la virtuosité de sa subtile exégèse, que le Fils est sorti du néant. Puis on lit : « Le Fils est créé et établi avant tous les siècles ; Il n'était pas avant de naître. » Et pour terminer, comme si maintenant, cet étalage d'arguments protégeait efficacement leur mauvaise foi de toute attaque, comme s'il était bien entendu qu'on ne doive plus regarder le Fils, ni comme Fils, ni comme Dieu, ils ajoutent : « Il est des phrases, par exemple : " de lui ", " de son sein ", "je suis sorti du Père et je suis venu ", qu'il ne faut pas entendre comme si le Père projetait une partie de sa substance unique, comme s'il la développait ; le Père serait alors

3. Lettre d'Arius à Alexandre, voir *Trinit.* IV, 12 ; VI, 5.

une nature composée, divisible, muable, corporelle ; le Dieu incorporel serait alors soumis aux propriétés des corps[4] ».

Et puisque nous en sommes venus à exposer intégralement l'enseignement de l'Evangile pour lutter contre cette doctrine impie, il nous a semblé bon d'insérer ici encore, dans ce sixième livre, tout ce document hérétique, bien que nous en ayons donné une copie dans notre premier livre[5]. De la sorte, une nouvelle lecture nous permettra de comparer point par point ce texte avec notre réponse ; celle-ci, appuyée sur les écrits des Evangélistes et des Apôtres, fera ressortir où se trouve la vérité, et nos adversaires se verront forcés de la reconnaître. Voici donc ce qu'ils affirment :

5. Hilaire reproduit la lettre d'Arius[6]

Tels sont leurs blasphèmes :

« Nous confessons un seul Dieu, seul à ne pas avoir été fait, seul éternel, seul sans commencement, seul vrai, jouissant seul de l'immortalité, seul très bon, seul puissant, créateur de tous les êtres, les ordonnant et les gouvernant, immuable, invariable, juste et bon, le Dieu de la Loi, des Prophètes et du Nouveau Testament.

Ce Dieu a engendré un Fils Unique avant tous les siècles, par lequel il a fait le temps et toutes choses. Il ne l'a pas seulement engendré en apparence mais en vérité ; Il l'a appelé à l'existence par sa propre volonté. Immuable et invariable, c'est une créature parfaite de Dieu, mais non pas au niveau d'une de ses créatures : c'est l'ouvrage de Dieu, mais il reste différent de toutes ses autres œuvres.

Le Fils n'est pas, comme le présente Valentin, une émanation du Père, ni, comme l'avancent les Manichéens, un Fils, partie de l'unique substance du Père. Il n'est pas, comme le veut Sabellius qui divise l'unité[7], la même personne que le Père, ni comme le prétend Hiéracas, lampe à huile à deux becs[8] ou lampadaire à deux branches. Il n'est pas non plus celui qui, existant d'abord, a été ensuite engendré ou supercréé comme Fils, enseignement que toi-même, Vénérable Père, tu as souvent combattu au milieu de l'Eglise, dans l'assemblée.

4. Cf. chap. 5 et 6. Les « phrases » citées viennent respectivement de : Rm 11, 36 ; Ps 109, 3 ; Jn 16, 28.

5. Livre IV, 12 et 13.

6. *Ibid.*

7. « Qui divise l'unité. » Le contexte nous montre qu'il s'agit de l'unité de la personne du Christ. Sans cette précision, ces deux membres de phrases apparaîtraient contradictoires.

8. « Lucerna de lucerna ». Lucerna désigne aussi la lampe à huile. Le contexte permet de se rendre compte de ce que signifie cette « lampe à huile », lucerna. Il s'agit d'une lampe à deux becs (Reviseur). Mgr Martin traduisait : « *lumière de la lumière* ».

Non, nous le déclarons créé par la volonté de Dieu, avant les temps et avant les siècles ; il reçoit du Père sa vie et son être, et celui-ci lui communique sa propre gloire. Car le Père, en lui donnant l'héritage de tout, ne se dépouille pas de biens qui n'auraient pas été faits par lui ; Il est la source de tous les êtres.

6. Suite de cette lettre d'Arius à Alexandre, patriarche d'Alexandrie

C'est pourquoi il y a trois hypostases : le Père, le Fils, l'Esprit-Saint. Dieu est cause de tout, Il est le seul à exister sans aucun commencement. Le Fils est engendré par le Père en dehors du temps, il est créé et établi avant tous les siècles ; Il n'était pas avant de naître. Mais, seul à être né en dehors du temps et avant toutes choses, il tient son existence du Père seul. Car il n'est pas éternel, ni coéternel, ni incréé comme le Père et avec lui ; Il n'a pas non plus la propriété d'être avec le Père, et comme lui, « tourné vers », selon l'expression de certains, qui introduisent ainsi deux principes inengendrés. Puisqu'il est l'unité et le principe de tout, Dieu est forcément avant toutes choses. Et par conséquent, Il est avant le Fils, comme nous l'avons entendu de ta propre bouche, lorsque tu prêchais au milieu de l'Eglise. En suite de quoi le Fils reçoit donc de Dieu d'exister et de le glorifier ; la vie et tous les biens lui sont remis, et par suite : Dieu est sa source. Dieu lui est supérieur, en tant que son Dieu, puisqu'Il était avant lui. Il est des phrases, par exemple : « de lui », « de son sein », « Je suis sorti du Père et je suis venu », qu'il ne faut pas entendre comme si le Père projetait une partie de sa substance unique, comme s'il la développait ; le Père serait alors une nature composée, divisible, muable, corporelle ; le Dieu incorporel serait soumis aux propriétés des corps. »

7. Un poison est caché sous ces lignes

Qui ne sent dans ces lignes le cheminement sinueux et glissant du serpent ? Qui ne perçoit les nœuds de vipère que forment ces spirales embrouillées ? Les replis du corps roulé en boule cachent la puissance maléfique de la gueule, l'arme principale chargée de venin ! Mais lorsque nous aurons déroulé les sinuosités du reptile, dénoué ses anneaux, tout le venin caché dans cette gueule apparaîtra au grand jour.

Nos beaux parleurs commencent en effet, par nous servir des formules orthodoxes pour nous inoculer ensuite le virus de l'erreur. Leur bouche abonde en bonnes paroles, pour semer ensuite en nous le mal dont leur cœur est rempli. Dans tous ces textes, je ne les entends jamais parler d'un Dieu, Fils de Dieu. Jamais je ne trouve le Fils présenté comme Fils. S'ils lui prodiguent le nom de Fils, c'est pour taire sa nature : lui ravir sa nature leur permet de montrer ensuite que le nom de Fils lui est étranger. Ils signalent à grand bruit les autres hérésies, pour masquer leur propre hérésie. On les entend répéter : Dieu est seul et

unique, Il est seul vrai Dieu, pour ne pas laisser au Fils de Dieu ce qui lui appartient en toute vérité et en propre : être ce que Dieu est.

8. Il nous faut mettre au jour ce venin

Les livres précédents se sont appuyés sur l'enseignement de la Loi et des prophètes, pour montrer l'existence d'un Dieu et d'un Dieu, d'un vrai Dieu et d'un vrai Dieu. Nous avons expliqué qu'il fallait comprendre dans le vrai Dieu Fils et le vrai Dieu Père, un seul vrai Dieu par unité de nature et non par union des personnes. Toutefois, pour justifier parfaitement notre foi, il nous faut apporter les témoignages des Evangiles et des Apôtres. Ils nous permettront d'établir que le Fils de Dieu est vrai Dieu, qu'il ne possède pas une nature étrangère à celle du Père ni différente de celle-ci, mais qu'il partage la même nature divine, de par la vérité de sa naissance. Or je ne pense pas qu'il puisse exister un homme assez dénué d'esprit pour ne pas comprendre les déclarations que Dieu fait à son sujet, ou pour ne pas vouloir les approfondir lorsqu'il en a eu connaissance, ou encore pour s'imaginer que les vues d'une sagesse toute humaine puisse leur apporter quelque retouche !

Mais avant de commencer à présenter ces textes où se trouvent exposées ces vérités mystérieuses qui nous assurent le salut, et pour empêcher la déclaration hérétique de cacher son jeu en exibant les noms d'autres hérésies, il nous faut soulever le masque qui couvre cette subtile malice. Ainsi ce venin latent se verra mis à jour et dévoilé par cela même qui lui servait à se dissimuler, et tout le monde prendra conscience que cette doctrine est un appât empoisonné.

9. Il se cache derrière la réfutation de Valentin : le Fils n'est pas une émanation

Les hérétiques veulent donc que le Fils de Dieu ne procède pas de Dieu, qu'il ne soit pas Dieu né de Dieu, de la nature et dans la nature de Dieu. A cette fin, étant donné qu'ils ont rappelé au début de leur déclaration qu'il y a : « un seul Dieu, seul vrai », et n'ont pas ajouté : « et Père », il leur faut nier que le Père et le Fils possèdent une seule vraie nature divine ; comme ils ont exclu la naissance du Fils, ils disent : « Le Fils n'est pas, comme le présente Valentin, une émanation du Père »[9]. Pour donner le change, ils avancent l'hérésie de Valentin, dénoncent le terme d'émanation et rejettent du même coup la naissance de Dieu à partir de Dieu.

Valentin, en effet, est l'auteur de spéculations ridicules et repoussantes. Outre le Dieu principe, il invente toute une famille de dieux et une foule de puissances éternelles[10]. Il enseigne aussi que notre Seigneur

9. Et non génération.
10. Il s'agit de la cascade d'éons, que le gnosticisme place entre Dieu et la création.

Jésus-Christ avait été « émis », par l'action mystérieuse d'une volonté secrète. Or la foi de l'Eglise, la foi de l'Evangile et des Apôtres, ne connaît rien de cette émanation imaginaire, fruit du délire d'un cerveau téméraire et sot. Elle ignore en effet, l'Abîme et le Silence de Valentin * et ses trois groupes de dix Eons[11]. Elle ne connaît qu'un seul Dieu, le Père « de qui tout vient », et un seul Seigneur, notre Christ Jésus, « par qui tout existe » (1 Co 8, 6), né de Dieu comme Dieu. Et parce qu'il est Dieu né de Dieu, sa naissance n'enlève pas à Dieu d'être ce que Dieu est ; dans sa naissance, il est pleinement Dieu. Et parce qu'il est Dieu, il n'a pas commencé d'exister, mais il est né de Dieu. Or puisque, selon les vues de la nature humaine, le fait d'être né peut paraître une émanation, la naissance du Fils pourrait sembler être une émanation. C'est pourquoi, en avançant l'hérésie de Valentin, on a tenté de rejeter ce nom d'émanation pour détruire ensuite la foi en la véritable naissance du Fils. Car selon les vues de l'intelligence courante, le concept d'émanation n'est pas très différent de celui de naissance corporelle.

Mais la naissance divine du Fils est bien différente de nos naissances terrestres

L'homme, de par sa nature, est lourd, il a du mal à comprendre les réalités divines. Il doit se rappeler constamment les principes déjà établis plus d'une fois[12] : les analogies tirées de la vie humaine ne sauraient exprimer parfaitement les mystères de la puissance divine ; mais si nous empruntons l'image de la génération terrestre, c'est seulement pour former notre esprit et lui faire comprendre d'une manière spirituelle les réalités célestes. Ainsi notre nature nous servira d'échelle pour nous élever à l'intelligence de la majesté divine.

La naissance de Dieu ne doit donc pas être jugée à la mesure des émanations que sont les naissances humaines. Car une naissance terrestre nous permet de comprendre qu'un seul naisse d'un seul, et que Dieu est né de Dieu ; mais pour le reste, cette analogie de la naissance humaine reste insatisfaisante : elle suppose l'accouplement, la conception, le temps où le fœtus est porté, l'accouchement, alors que, si nous enseignons que Dieu est né de Dieu, nous devons comprendre que Dieu est né, et rien d'autre. D'ailleurs nous parlerons en son lieu[13] de la vraie naissance de Dieu, selon la foi enseignée par les Evangélistes et les Apôtres. Pour le moment, notre devoir était de montrer l'habileté du procédé de l'hérétique qui efface le mot « émanation » pour rejeter la vraie naissance.

11. Irénée, *Adversus haer.* I, 1.
12. Voir *Trinité*, I, 19 ; IV, 2.
13. Cf. chap. 23, et Livre VII.

10. Il se cache derrière la réfutation de Mani : le Fils, partie du Père

De fait, la suite du texte nous le montre fidèle à la même tactique, à sa fourberie calculée : on lit : « Le Fils n'est pas, comme l'avancent les Manichéens, une partie de la substance unique du Père. » L'émanation avait été rejetée pour nier la naissance ; maintenant on avance qu'il faut repousser aussi la partie de la substance unique comme doctrine manichéenne, pour nous empêcher de croire que Dieu procède de Dieu.

Car Mani, dont la rage hargneuse déclarait qu'il faut proscrire la Loi et les Prophètes, qui s'avouait champion déclaré du diable, adorateur ignare de son soleil, nous annonce que celui qui fut dans le sein de la Vierge, est partie de l'unique substance divine ; il veut nous laisser entendre que le Fils est cet être apparu dans la chair et provenant de quelque partie de la substance de Dieu. Pour nier la naissance du Fils Unique et le nom de « substance unique », on met en avant, à propos de la naissance du Fils, l'expression : « partie de la substance unique ». De la sorte, puisque c'est un blasphème inouï de parler d'une naissance, résultat de la division d'une substance unique, on rejette d'emblée cette naissance qui se trouve condamnée dans la proposition manichéenne qui mentionne la « partie ». Puis on supprime l'appellation : « substance unique » et la foi en cette substance unique, étant donné que chez les hérétiques, elle est associée à l'idée de « partie ». De ce fait, il n'y a pas de raison de parler d'un Dieu, né de Dieu, puisqu'il n'y aurait pas en lui cette qualité d'être de nature divine [14].

Mais le Fils est Dieu entier, procédant du Dieu entier

Pourquoi donc, sous un faux-semblant de dévotion, leur rage impie simule-t-elle une préoccupation farouche d'orthodoxie ? Certes la foi sainte condamne le manichéisme, tout comme ceux qui se font les champions insensés de l'hérésie. Car elle ne reconnaît pas dans le Fils une « partie de la substance divine ». Elle le regarde comme Dieu entier, procédant du Dieu entier. Elle le considère comme l'Unique de l'Unique, non pas séparé de lui, mais né de lui. Elle en est sûre : la naissance de Dieu n'implique ni diminution chez celui qui l'engendre, ni infériorité chez celui qui naît.

Si l'Eglise invente cette doctrine, tu es en droit de lui reprocher d'étaler à tort et à travers une science qu'elle n'a pas ; mais si elle l'a apprise de son Seigneur, permets au Fils de savoir le mode de sa naissance. Car l'Eglise a reçu de Dieu, le Fils Unique, cette révélation que le Père et le Fils sont un [15], et que la plénitude de la divinité est dans le Fils [16]. C'est pourquoi elle n'accepte pas que l'on attribue au

14. La divinité est indivise, selon les hérétiques comme selon les catholiques.
15. Cf. Jn 10, 30 et 14, 10.
16. Cf. Col 2, 9.

Fils une « partie de la substance unique », mais elle vénère dans le Fils la vraie nature divine, par suite de sa vraie naissance.

Mais remettons à plus tard de traiter plus à fond chacun de ces points ; parcourons ce qui suit.

11. Il se cache derrière la réfutation de Sabellius qui divise l'unité

Nous lisons ensuite : « Le Fils n'est pas, comme le veut Sabellius qui divise l'unité, la même personne que le Père. » Sabellius soutient cette opinion dans l'ignorance complète des mystères révélés par les Evangélistes et les Apôtres. Mais ne nous y trompons pas : il ne s'agit pas simplement ici d'un hérétique qui dénonce un autre hérétique. Leur désir qu'il n'y ait rien d'identique entre le Père et le Fils, pousse nos adversaires à reprocher à Sabellius de diviser l'unité [17] ; or cette division de l'unité n'implique pas la naissance (éternelle du Fils), mais c'est le Père lui-même que Sabellius divise en le faisant Fils dans le sein de la Vierge.

Mais nous repoussons l'identité des personnes et maintenons l'unité de la nature

Mais pour nous, la naissance (éternelle du Fils) fait partie intégrante de notre foi. Nous repoussons l'unicité de personne, mais maintenons l'unité de la nature divine, à savoir que le Dieu né de Dieu, est un avec son Père, sur le plan de la nature, puisqu'il existe comme Dieu procédant de Dieu par une vraie naissance, étant donné qu'il ne reçoit l'être d'aucun autre que de Dieu. Or, tant que demeure le fait de ne recevoir l'être que de Dieu, demeure nécessairement dans le Fils, la vraie nature par laquelle il est Dieu. Dès lors, les deux sont un, puisque le Dieu qui procède de Dieu est Dieu et n'a pas d'autre origine qu'une origine divine. C'est pourquoi, si l'on relève chez Sabellius l'impiété qu'est la confusion des personnes, c'est pour arracher du cœur de l'Eglise sa foi en une seule nature divine.

Continuons maintenant à inventorier les autres ruses qui caractérisent l'hérésie. Ainsi on ne pourra m'accuser d'interpréter avec malveillance une doctrine innocente qui me serait étrangère, poussé par des sentiments de défiance plutôt que par le souci de la vérité. Je montrerai, par la conclusion de toute cette profession de foi, jusqu'où peut aller la présentation de telles supercheries !

17. Pour Sabellius, Père et Fils ne sont que des manières de parler de la même réalité.

12. Il se cache derrière la réfutation d'Hiéracas : une lampe à huile à deux becs

La lettre continue : « Le Fils n'est pas, comme le prétend Hiéracas, lampe à huile à deux becs ou lampadaire à deux branches. Il n'est pas non plus celui qui, existant d'abord, a été ensuite engendré, ou supercréé, comme Fils. »

Hiéracas qui ignore la naissance du Fils Unique, n'a pas pénétré la sublimité de la doctrine cachée dans l'Evangile. Il nous parle de deux flammes jaillies d'une seule lampe ; de la sorte, il assimile la substance du Père et du Fils aux deux becs d'une lampe d'où naît la lumière à partir de l'huile d'un unique vase ; comme si la substance divine était extérieure à ces deux personnes comme l'est celle de l'huile dans la lampe, cette huile qui contient en elle le principe de la lumière qui jaillit des deux becs. Il présente encore la même idée d'une façon plus précise en parlant de lampadaire dont l'éclat viendrait d'une même mèche insérée de part et d'autre de sa partie supérieure ; cette mèche serait la matière d'où naîtrait la lumière, à droite comme à gauche.

Mais le Fils est Lumière née de la Lumière !

L'erreur qui est le lot de la sottise humaine, a donné le jour à toutes ces rêveries : on préfère son savoir au savoir qui vient de Dieu ! Mais une foi véritable l'atteste : Dieu vient de Dieu comme la lumière vient de la lumière, parce que Dieu communique de lui-même sa nature sans en souffrir aucun dommage : Il donne ce qu'il a et possède ce qu'il donne ; il naît ce qu'il est, puisqu'il ne naît pas autrement que ce qu'il est. Le Fils, en naissant, reçoit ce qu'il est et ne prive pas le Père de ce qu'il reçoit. Les deux sont donc un, puisque le Fils naît de celui dont il possède la nature, et puisque celui qui naît ne vient pas d'un autre, ni d'une autre nature. Car il est Lumière de Lumière.

C'est donc pour détourner la foi de son vrai sens que l'hérésie met en avant le lampadaire et la lampe à huile d'Hiéracas ; elle en fait grief à ceux qui proclament que le Fils est Lumière de Lumière. Elle craint qu'on emploie dans un sens légitime ce qui, maintenant comme dans les temps passés, a été reconnu hétérodoxe et condamné.

Dieu est Dieu : un être simple, immuable

Laisse de côté cette crainte, laisse-la de côté, toi, le plus chimérique des hérétiques ! Beau défenseur de la foi de l'Eglise, ne mens pas sous le faux-semblant d'une sollicitude inquiète ! Pour nous, il n'y a rien de corporel en Dieu, rien d'inanimé ; Dieu est tout entier ce qu'est Dieu. Il n'y a en lui que puissance, vie, lumière, béatitude, esprit. La nature

18. Sabellius introduit une division dans l'unique et indivisible personne du Père et il affirme l'existence de deux personnes dans le Christ : Dieu et l'homme.

divine ne contient aucune pesante matière, elle ne se compose pas de plusieurs éléments qui lui permettraient de subsister. Dieu, parce qu'il est Dieu, demeure ce qu'il est, et ce Dieu qui demeure ce qu'il est, engendre Dieu. Nous n'avons pas affaire ici à une nature extérieure qui contiendrait les personnes divines comme le seraient un lampadaire et un lampadaire, une lampe et une lampe. La naissance du Fils Unique, né de Dieu, n'est pas un prolongement de Dieu, mais une génération. Le Fils n'est pas une extension de la nature divine, mais il est Lumière, né de la Lumière. Il y a unité de nature entre la lumière et la lumière, et non prolongement qui serait la conséquence d'une union.

13. L'hérésie se dresse contre le mystère inénarrable de la naissance du vivant

Voyons maintenant la suite de leur déclaration, quelle astuce et quelle fourberie déploie l'hérétique dans ce texte : « Il n'est pas non plus celui qui, existant d'abord, a été ensuite engendré, ou supercréé Fils de Dieu. » C'est évident ! Le Dieu qui est né de Dieu, n'est pas né de rien ni tiré du néant, mais il possède une nature vivante, due à sa naissance. Il n'est pas le même que le Dieu qui était, mais il est Dieu, né de celui qui était, et le Fils de Dieu reçoit dans sa naissance, la même nature que celui qui l'engendre. Si nous parlons ici de notre propre fonds, nous témoignons d'une certaine impudence ; mais si Dieu lui-même nous a enseigné le langage à tenir, nous n'avons plus qu'à proclamer la naissance de Dieu, puisque c'est la doctrine révélée par Dieu.

Or la furie de l'hérétique tente de briser cette unité de nature entre le Père et le Fils, elle s'efforce de repousser ce mystère inénarrable de la naissance du Vivant. Elle prétend : « Il n'est pas non plus celui qui, existant d'abord, a été ensuite engendré ou supercréé comme Fils. »

Mais qui donc serait assez insensé pour supposer que le Père se soit renié lui-même au point que celui qui était naisse ensuite ou soit supercréé comme Fils ? Ce serait supprimer Dieu, pour qu'après cette suppression advienne une naissance, alors que cette naissance prouve la permanence de celui qui en est l'auteur. Ou encore, qui serait assez stupide pour soutenir qu'un fils puisse recevoir l'existence autrement que par une naissance ? Qui serait assez fou pour aller proclamer que, puisque Dieu est né, Dieu n'existe pas ? Car le Dieu qui est né, n'est pas le Dieu qui subsistait comme Dieu, mais le Dieu qui vient de ce Dieu, et il possède la nature de celui qui l'engendre, en naissant dans cette nature. Or la naissance de Dieu, cette naissance où, en Dieu, Dieu vient de Dieu, ne donne pas au Fils d'obtenir des biens qui n'étaient pas, mais, du fait qu'il naît vraiment, elle lui permet de posséder les biens de Dieu, ces biens qui demeuraient et demeurent en Dieu. Celui qui est né n'est donc pas celui qui était, mais le Dieu né existe, à partir des biens qui existaient en Dieu, et en eux.

Tout ce long prélude de l'hérésie perfide prépare les voies à la doctrine d'une incomparable impiété qui est la leur : elle se propose de rejeter Dieu, le Fils Unique ; aussi commence-t-elle par mettre en avant

une sorte d'énoncé de la vérité, puis elle nous annonce que le Fils est né du néant, plutôt que de Dieu, rapportant sa naissance à une volonté de création à partir du néant.

14. Tout cela n'était qu'une approche, maintenant l'hérésie se déchaîne !

Enfin, après avoir si bien préparé son approche, l'hérésie se déchaîne : « Le Fils, dit-elle, est engendré en dehors du temps, il est créé et établi avant tous les siècles, il n'était pas avant de naître. »

L'hérétique a modéré son langage, ou du moins, il le croit : pour confirmer son impiété et pour excuser son blasphème, au cas où on lui poserait quelque question, il précise : « Il n'était pas avant de naître. » Ainsi, puisque le Fils n'existait pas avant de naître, on peut assurer qu'il ne possède pas la nature du Dieu subsistant qui lui donne son éternelle origine ; il aurait donc commencé d'être à partir du néant, lui à qui on ne donne pas un « auteur » existant avant sa naissance. Au moins, si ce langage semble impie, la réponse est toute prête : celui qui était n'a pas pu naître, il ne saurait avoir une cause qui le fit être, puisqu'une naissance, c'est par définition, l'entrée dans l'être de celui qui naît.

Oh sot et impie ! Qui attendrait une naissance en celui qui subsiste sans naissance ? Ou comment penser que celui qui est doive naître, puisqu'une naissance, de par sa nature, consiste à naître ? Mais tu ruses et tu t'efforces de nier la naissance du Fils Unique de Dieu en portant ton argumentation sur Dieu, le Père. En disant : « Il n'existait pas avant de naître », tu cherches une porte de sortie, mais tu n'y arrives pas, puisque Dieu, de qui est né le Fils de Dieu, était et demeurait dans la nature de Dieu, en cette nature même par laquelle le Fils de Dieu existe, de par sa naissance. Si donc le Fils est né de Dieu, il faut reconnaître la naissance de cette nature immuable, non pas la naissance du Dieu qui était, mais la naissance du Dieu procédant du Dieu qui était [19].

15. Elle va jusqu'au bout du blasphème

Or la fièvre de l'hérétique est incapable de modérer ses ardeurs impies, et par cette phrase : « Il n'existait pas avant de naître », elle s'échauffe et cherche à prouver que le Fils est né du néant, c'est-à-dire qu'il ne vient pas de Dieu le Père, en tant que Dieu le Fils, par une naissance véritable et parfaite. Pour aller jusqu'au bout du blasphème, dans la conclusion de tout cet exposé, on voit encore le feu de sa hargne se déchaîner par ces mots : « Il est des phrases, par exemple : " de lui ", " de son sein ", " je suis sorti du Père et je suis venu ", qu'il ne faut pas entendre comme si le Père projetait une partie de sa

19. Distinction qui renverse le système de Sabellius.

substance unique, comme s'il la développait ; le Père serait alors une nature composée, divisible, muable, corporelle ; et le Dieu incorporel serait soumis aux propriétés des corps ».

Défendre la vraie foi contre la fausse doctrine que répand l'impiété, serait une tâche lourde et hérissée de difficultés, si la prudence nous dictait autant de précautions que l'impiété montre d'audace ! Heureusement pour nous, leur volonté d'hétérodoxie vient d'un manque de savoir. Et dès lors, il est facile de répondre à leur folie, bien qu'il soit difficile d'amender ces insensés, d'abord parce qu'ils ne cherchent pas à comprendre, et ensuite parce qu'ils ne reçoivent pas ce qu'on leur enseigne.

Mais si quelques-uns sont agis par la crainte de Dieu, et s'ils se trouvent dans l'erreur par suite de l'ignorance d'une bonne interprétation des textes, et non par l'entêtement à contrer la foi en donnant à ces textes un sens absurde, ceux-là, je l'espère, seront enclins à rectifier leur position lorsque la mise au jour de la vérité totale leur fera ressortir la stupidité de la doctrine impie.

16. Les textes scripturaires, allégués par Arius, devraient plutôt être lus comme étant Parole de Dieu

Vous disiez donc, insensés, et vous le répétez encore aujourd'hui, vous qui ne savez pas vous ranger aux vues de Dieu : « Il est des phrases, par exemple : " de lui ", " de son sein ", " je suis sorti de Dieu et je suis venu " ». Je te le demande : ces phrases ont-elles été, oui ou non, prononcées par Dieu ? Certainement, elles l'ont été. Alors, si Dieu les a dites, entendons-les comme il les a dites ! Nous parlerons en temps opportun de ces textes, et nous démontrerons la force de chacun. Pour le moment, je m'en rapporte à l'intelligence de mon lecteur : lorsqu'on dit : « de lui » (Rm 11, 36), doit-on interpréter ce mot comme l'équivalent de cette formule : « d'un autre » ou « du néant » ou doit-on croire qu'il s'agit de celui-là même [20] ? Le Fils n'est pas « d'un autre », parce qu'il est « de lui », c'est-à-dire que Dieu ne vient pas d'ailleurs que de Dieu, car on nous montre ici la nature d'où il naît. Il n'est pas lui-même son principe, mais il est « du Père », la naissance du Fils se rapporte au Père.

Considérons maintenant l'autre formule : « de son sein » (Ps 109, 3). Allons-nous croire que le Fils est né du néant, lorsque la vérité de sa naissance nous est révélée clairement par un mot emprunté aux réalités accomplies par les corps. Car, bien que Dieu n'ait pas un corps doté d'organes corporels, l'Ecriture nous

20. C'est-à-dire du Père.

parle de la génération du Fils en ces termes : « Je t'ai engendré de mon sein avant l'auroge » (Ps 109, 3). Si elle emploie ce langage, c'est pour aider notre foi à comprendre cette naissance ineffable du Fils Unique, à partir du Père, et l'assurer de la vérité de sa divinité. Son dessein est d'élever l'intelligence de l'homme à la connaissance de foi, en révélant les réalités divines à l'aide de vocables empruntés à l'humaine nature. Ainsi, par cette expression : « de son sein », Dieu nous enseigne que son Fils n'est pas une créature tirée du néant, il nous fait part de la naissance naturelle de son Fils Unique, engendré à partir de lui-même.

Le dernier texte : « Je suis sorti du Père et je suis venu » (Jn 16, 28), laisserait-il encore quelque doute en notre esprit ? Allons-nous comprendre que le Fils tire sa nature divine d'ailleurs que du Père ? Car, sortant du Père, il ne reçoit pas une autre nature que celle qu'il a par sa naissance. Au reste, nous le voyons se rendre à lui-même le témoignage que le Père est son auteur, puisqu'il reconnaît être sorti de lui.

Mais je préciserai plus tard le sens et la portée de ces paroles.

17. Sottise de l'hérésie ! La foi nous promet la vie, et les ariens s'élèvent contre cette foi

En attendant, voyons du moins quelle autorité humaine les empêche d'accepter comme venant de Dieu ce que Dieu dit à son sujet, ce témoignage dont ils ne nient pourtant pas l'authenticité.

A quelle énormité peut aboutir la sottise et la suffisance humaine ! Non seulement on réfute, sans y croire, ce que Dieu affirme de lui-même, mais on le condamne en le corrigeant ! Et l'on altère, et l'on combat au nom de considérations humaines, le mystère ineffable qui concerne la nature et la puissance de Dieu ! Et l'on va jusqu'à dire : « Si le Fils procède de Dieu, Dieu est corporel et sujet au changement, puisqu'il s'est étendu et développé pour devenir lui-même Fils. » Pourquoi crains-tu tellement que Dieu soit sujet au changement ? Nous, nous reconnaissons la naissance du Fils, nous le proclamons Fils Unique de Dieu, car Dieu nous a enseigné qu'il en était bien ainsi. Toi, pour qu'il n'y ait pas naissance, pour que l'Eglise ne croie pas au Fils Unique, tu nous objectes la nature du Dieu immuable qui ne peut s'étendre ni se développer !

Misérable erreur ! Même parmi les choses de ce monde, je pourrais prendre bien des exemples de créatures qui sont engendrées, et les choisir de manière que tu puisses conclure qu'une naissance n'est pas une extension, ou qu'un être peut venir à l'existence sans dommage pour celui qui l'engendre ; ne serait-ce que toutes ces âmes qui, en dehors de toute union charnelle, sont engendrées dans les vivants par les vivants. Oui, je t'apporterais tous ces exemples, si ce n'était pas un crime de ne pas ajouter foi à la parole divine, et si cela ne passait pas pour l'ultime délire de la folie d'enlever sa garantie à une foi qui, en échange de ton adhésion, te promet de te donner la vie. Car si nous ne possédons la vie que par Dieu, comment n'aurions-nous pas en lui la foi qui nous assure la vie ? Or comment cette foi, condition de la vie, serait-elle en celui qui témoigne lui-même qu'il n'a pas la foi ?

18. Puisqu'à leurs yeux, le Fils n'est Fils que par adoption, et non pas né de Dieu

En effet, toi le plus impie des hérétiques, tu attribues la naissance du Fils à un acte de la volonté créatrice : il n'est pas né de Dieu, mais il vient à l'existence par création, selon la volonté de celui qui l'a créé. Et pour toi, le Fils n'est donc pas Dieu, puisque, Dieu demeurant Un, son Fils ne reçoit pas dans sa naissance la nature qui est celle de son Principe ; créature dotée d'une autre substance, il l'emporte comme Fils Unique sur toutes les autres créatures et œuvres de Dieu. Toutefois, puisqu'il possède l'adoption, faveur qui lui a été accordée à sa création, sa génération ne lui confère pas la nature divine. Il est donc né, dis-tu, en ce sens qu'il est tiré du néant. Par ailleurs, tu l'appelles Fils, non parce qu'il est né de Dieu, mais parce que Dieu l'a créé. Car tu te rappelles que Dieu qualifie de ce nom les hommes saints, dignes d'être habités par lui ; alors, tu lui concèdes le nom de Dieu, exactement dans le même sens que revêt cette appellation dans ce texte : « Je l'ai dit, vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut » (Ps 81, 6). On en use ainsi par convenance, en se servant d'un terme particulier pour le désigner, et non par souci de la vérité, en utilisant un nom qui

caractérise sa nature. A tes yeux, il serait fils par doption, dieu par appellation, fils unique par privilège, premier-né par son rang, créature en totalité et Dieu en aucun sens. Sa génération ne serait pas une naissance de Dieu selon la nature, mais la production d'une substance créée.

19. Et pourtant, Hilaire avait appris de l'écriture que l'Unique-Engendré procède de l'Inengendré

Dieu Tout-Puissant, je t'en prie, pardonne ma douleur ; je n'arrive pas à la maîtriser. Souffre que je te parle ; bien que terre et cendre, je suis pourtant enchaîné par le lien de ton amour, aussi permets-moi de m'épancher en toute liberté devant toi.

Il fut un temps où le pauvre homme que je suis, n'était rien : privé du sentiment de la vie, je ne me connaissais pas moi-même, je ne possédais pas ce qui fait que je suis. Mais ta miséricorde m'a donné la vie, et je ne doute pas que toi qui es bon, tu aies jugé qu'il était bon pour moi d'être né. Car toi qui n'avais pas besoin de moi, tu ne m'aurais pas donné un commencement d'existence qui aboutirait à mon malheur. Après m'avoir accordé la vie des sens, tu m'as gratifié aussi de l'intelligence et de la raison ; grâce aux livres saints, par tes serviteurs Moïse et les Prophètes, tu m'as formé à la connaissance de toi, j'en suis certain ; dans leurs écrits, tu t'es révélé adorable, mais non pas sous l'aspect d'un Dieu solitaire. Là, j'ai appris qu'il y avait avec toi un Dieu qui n'est pas d'une nature autre que la tienne, mais qui t'est uni dans le mystère de ton unique substance. Je t'ai connu Dieu en Dieu, non par confusion ou mélange, mais par la puissance de ta nature, puisque tu es Dieu présent en celui qui procède de toi. Non pas qu'une même personne, à la fois habite et se voie habitée, mais la vérité d'une naissance parfaite m'enseignait que tu habitais en celui qui procède de toi.

J'entendais aussi la voix des Evangélistes et des Apôtres me donner le même enseignement, et les paroles sorties de la bouche de ton Fils Unique et consignées dans leurs livres, m'en donnaient l'assurance : ton Fils, le Dieu Unique-Engendré, sorti de toi, le Dieu Inengendré, naquit homme de la Vierge, pour accomplir le mystère de notre salut ; vraiment engendré par toi, il te

contient en lui et tu le retiens demeurant en toi, par la nature que tu lui donnes en cette naissance.

20. Aurait-il été trompé ?

Dis-moi, je t'en supplie, quel est donc cet abîme d'erreur dans lequel tu m'as plongé sans espoir de retour ? Car voilà bien l'enseignement que j'ai reçu, voilà ce que j'ai cru, telle est la foi que je tiens si ferme en mon cœur que je ne pourrais ni ne voudrais croire autre chose ! Pourquoi donc as-tu trompé à ton sujet, le pauvre misérable que je suis ? Pourquoi as-tu perdu corps et âme ce malheureux par une doctrine qui te présente sous un angle qui n'est pas le bon ?

La gloire dont rayonne Moïse, lorsqu'il descend de la montagne après avoir séparé les eaux de la Mer Rouge, était donc un faux-semblant ! Il voyait en toi tous les secrets des mystères célestes, et je l'ai cru lorsqu'il me rapportait tes propres paroles ! David, l'homme trouvé selon ton cœur, m'a donc perdu ! Et Salomon, jugé digne du cadeau de la Sagesse divine ! Et Isaïe qui proclamait avoir vu le Seigneur des Armées ! Et Jérémie, ce prophète sanctifié dès le sein de sa mère, avant sa naissance, pour déraciner et planter les nations ! Et Ezéchiel, le témoin du mystère de la résurrection ! Et Daniel, « l'homme de désirs » (Dn 9, 23), qui avait reçu la connaissance des temps à venir ! Et le chœur consacré des prophètes !

Et si je me tourne vers le saint enseignement qui nous fut donné lors de la prédication évangélique, voici Matthieu, le publicain choisi pour devenir apôtre, voici Jean que son intimité avec le Seigneur a rendu digne de se voir révéler les mystères célestes, voilà Simon, proclamé bienheureux après sa confession de foi : il devient alors la pierre d'assise sur laquelle l'Eglise est bâtie, et reçoit les clés du royaume des cieux. Et ce sont encore tous les autres Apôtres qui s'en vont prêchant sous l'action du Saint-Esprit. C'est enfin Paul, ce persécuteur que tu as transformé en Apôtre, ton « instrument de choix » (Ac 9, 15) ; au plus profond de la mer il reste en vie ; tout homme qu'il était, le voilà ravi au troisième ciel ; il entre au paradis avant

son martyre, et dans son martyre, le voilà « répandu en libation » (2 Tm 4, 6) par une foi parfaite [20a].

21. Mais il est trop tard pour se mettre à l'école de ces nouveaux maîtres !

Tous ces hommes m'ont enseigné la doctrine que je professe. J'en ai été imprégné et il est impossible de me guérir ! Pardonne, Dieu Tout-Puissant, si, ancré en eux, je ne puis me corriger, et si je suis capable de mourir avec eux ! L'époque actuelle a fait germer un peu trop tard pour que je puisse en profiter, ces docteurs qui, à mes yeux, figurent parmi les plus impies. Trop tard ma foi, formée par toi, a découvert ces maîtres ! Je n'avais pas encore entendu leurs noms lorsque j'ai cru en toi de cette manière que tu sais ; j'avais déjà été régénéré par toi de cette manière, et dès lors je suis à toi de cette manière. Je te connais pour être le Tout-Puissant, mais je n'attends pas que tu m'expliques le mystère de cette naissance ineffable, connu de Toi seul et de ton Fils Unique. Rien en effet, ne t'est impossible, et je ne doute pas que le Fils engendré par Toi soit le fruit de ta Toute-Puissance. En douter serait refuser de te croire Tout-Puissant. Ma propre naissance m'apprend que Tu es bon ; aussi je suis sûr que dans la naissance de ton Fils Unique, tu n'as pas retenu jalousement tes biens. Je crois en effet, que tout ce qui est à Toi, est aussi à ton Fils, et que tout ce qui lui appartient, t'appartient, à Toi [21]. La création de ce monde est pour moi une preuve évidente que Tu es sage ; et ta sagesse, j'en ai conscience, Tu l'as engendrée de toi, semblable à Toi. Tu es pour moi le Dieu Un et Vrai ; mais je ne croirai jamais qu'il y ait en celui qui procède de Toi autre chose que ce qui est en Toi-même.

Et voilà, juge-moi sur ce point : peut-on me faire grief d'avoir trop cru en ce que la Loi, les Prophètes et les Apôtres me disaient de ton Fils ?

20 a. Cf. Ex 34, 29 ; Ac 13, 22 ; 1 R 3, 12 ; Is 6, 1 ; Jr 1, 5 ; Ez 37, 3 ; Mt 16, 17 ; 2 Co 11, 25 ; 2 Co 12, 2.
21. Cf. Augustin, *Sermon* 139, 5.

22. Au vrai, le Père, le Fils, les Apôtres, les fidèles, les démons, les juifs et les païens rendent témoignage à Dieu, le Fils unique

Non, ce langage téméraire doit cesser ! Jusqu'à présent notre ton avait une certaine violence nécessitée par la folie qu'est cette hérésie ; en ce qui nous reste à dire, il nous faut plutôt céder le pas à ce moyen d'argumentation qu'est la raison. Ainsi ceux qui peuvent encore être sauvés en croyant, suivront le chemin de la doctrine annoncée par l'Evangile et les Apôtres. Ils reconnaîtront que le vrai Fils de Dieu l'est par nature et non par adoption. Car notre réponse doit garder cet ordre : d'abord enseigner qu'il est Fils de Dieu, et par conséquent possède en lui d'une manière parfaite la nature divine, du fait qu'il est Fils. Car le but de l'hérésie dont nous nous occupons, est de nier que notre Seigneur Jésus-Christ soit le vrai Dieu, Fils du vrai Dieu [22].

Or que notre Seigneur Jésus-Christ soit Dieu, Fils Unique du vrai Dieu, c'est un fait, et cela nous a été enseigné ; nous le savons de multiples manières : le Père en rend témoignage, le Fils lui-même l'affirme, les Apôtres le proclament, les fidèles le croient, les démons l'avouent, les Juifs le nient, et les païens l'ont reconnu durant sa Passion. Car si on le dit : Fils, c'est parce que l'on croit qu'être Fils est la qualité qui lui appartient en propre et non pas simplement un nom qu'il partagerait avec d'autres. Et comme toutes les actions et tous les enseignements du Seigneur Christ sont bien au-delà de ce que peuvent faire ou dire ceux qui portent ce nom de fils, et puisque, parmi tout ce qui pourrait passer pour être les privilèges du Christ, on nous enseigne que le premier est qu'il est Fils de Dieu, ce nom de Fils ne lui vient pas en raison d'une appartenance à la famille de Dieu qu'il partagerait avec d'autres.

22. L'hérésie arienne écarte a priori l'hypothèse d'une réelle génération de Dieu. Hilaire cherche à démasquer cette fin de non-recevoir.

Copyright BRUNO DUMONT

3. *Les multiples témoignages de la divinité du Fils*

A) LE TEMOIGNAGE DU PERE

23. Le témoignage du Père, lors du baptême du Christ

Je me garderai d'enlever son crédit à la vérité de la foi en l'appuyant sur mes propres paroles. C'est au Père de nous parler de son Fils Unique, comme il le fait souvent. Lors du mystère du baptême que le Christ Jésus a dû recevoir, pour que nous ne restions pas dans l'ignorance de la présence de son Fils en ce corps d'homme, il précise : « Celui-ci est mon Fils Bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances » (Mt 3, 17).

Je te pose cette question : cette déclaration ne tient-elle pas compte de la vérité ? Cette affirmation de foi demande-t-elle encore quelque précision ? Non, rien n'avait paru suffisant pour certifier la majesté du Fils : ni l'Ange qui annonce que la Vierge aura un enfant par l'action du Saint-Esprit [23], ni l'étoile qui trace la route des Mages [24], ni l'hommage rendu au tout-petit dans son berceau par tous ceux qui se prosternent devant lui, ni la force avec laquelle le Baptiste affirme qui est celui qu'il s'apprête à baptiser [25] ! Le Père prend alors la parole du haut des cieux, pour nous dire : « Celui-ci est mon Fils ».

Quel crédit méritent, non pas les noms mis en apposition, mais les pronoms ? Car les appositions sont juxtaposées au nom, mais les pronoms ont en eux toute la force du nom [26]. Or lorsqu'on entend dire : « Celui-ci est », et : « Il est mien », le sens est celui d'une appartenance. Remarque comme cette manière de parler est conforme à la vérité. Tu as lu en Isaïe : « J'ai engendré des fils et je les ai élevés (Is 1, 2) », mais tu n'as

23. Cf. Lc 1, 35.
24. Cf. Mt 2, 2-11.
25. Avant de baptiser Jésus, Jean reconnaît sa dignité, Mt 3, 11 ; Mc 1, 7.
26. « Je dois être baptisé par *toi* et tu viens à *moi*. » Mt 3, 14.

pas lu : « mes fils ». Dieu s'était en effet, engendré des fils en séparant son peuple d'entre les païens ; il avait pris pour fils le peuple de son héritage [27].

Nous n'avons donc pas à attribuer à Dieu l'Unique-Engendré, l'apposition de « fils » qui qualifie tous ceux qui font partie du peuple adoptif, héritage de Dieu ; c'est pourquoi un terme qui rend compte de la qualité qui lui appartient en propre, souligne la vérité de sa nature. Si ce texte : « Celui-ci est mon Fils » était dit de tout homme, on pourrait alors à bon droit attribuer au Christ un nom partagé par tous. Mais si, de lui seul et de manière unique, il est dit : « Celui-ci est mon Fils », pourquoi taxer Dieu le Père d'imposture, lorsqu'il déclare la qualité qui appartient en propre au Fils ? Ne te semble-t-il pas qu'en le désignant : « Celui-ci est », il veuille nous dire ceci : J'ai donné à d'autres le titre de fils, mais celui-ci est mon Fils ; j'ai donné à plusieurs le nom de fils adoptifs, mais celui-ci est mon propre Fils ; ne cherche donc pas un autre Fils, à moins d'avoir perdu la foi en mon Fils ; je te le montre du doigt, je te l'indique par ces mots : « Mon », « Celui-ci » et « Fils ». Après tout cela, quelle excuse pourrais-tu apporter pour ne pas croire ?

Oui, voilà ce que veut nous faire entendre la voix du Père pour que nous n'ignorions plus qui est celui qui vient se faire baptiser pour accomplir toute justice [28]. Ainsi la voix de Dieu nous aide à reconnaître le Fils le Dieu qui se laisse voir comme homme pour réaliser le mystère de notre salut.

24. Même témoignage lors de la transfiguration où le Père ajoute : « écoutez-le »

Et puisque la vie des croyants est impliquée dans cette profession de foi, car il n'y a pas d'autre route vers la vie éternelle si ce n'est de reconnaître le Fils de Dieu en Jésus-Christ, l'Unique Engendré [29], une voix venue du ciel répète le même message aux Apôtres, pour affermir davantage leur foi dans ce mystère de vie dont la négation conduit à la mort.

Le Seigneur est debout sur la montagne, dans tout l'apparat de sa gloire. Moïse et Elie se tiennent à ses côtés, et il a pris avec

27. Cf. Dt 32, 8-9.
28. Cf. Mt 3, 15.
29. Jn 17, 3.

lui les colonnes de l'Eglise, comme trois témoins qui devront rendre compte de ce qu'ils verront et entendront. La voix du Père retentit du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me complais. Ecoutez-le » (Mt 17, 5). La gloire entrevue ne suffit pas pour attester une telle dignité ; une voix le désigne : « Celui-ci est mon Fils ». Les Apôtres ne supportent pas la gloire de Dieu, leurs yeux de chair sont aveuglés par ce spectacle, et la foi de Pierre, Jacques et Jean, frappée de stupeur, s'effondre dans la crainte. Mais voici qu'intervient la déclaration dont le Père lui-même se porte garant : il nous désigne le Fils par le caractère propre qui le qualifie. Et, non content de nous convaincre de la vérité du Fils par ces mots : « Celui-ci », et : « Mon », il ajoute : « Ecoutez-le ». Le témoignage du Père vient du ciel, mais sur la terre, le témoignage du Fils se voit confirmé : car Dieu nous le montre pour que nous l'écoutions. Cette déclaration du Père ne nous laisse aucun doute sur l'identité du Fils ; néanmoins la déclaration que le Fils fera sur sa personne, a, elle aussi, son crédit reconnu. Nous en sommes maintenant avertis : le Christ est vraiment le Fils de Dieu, au point que la voix du Père nous confirme : tout ce que nous entendrons de la bouche de son Fils exige soumission.

Par conséquent, puisque cette voix qui nous demande d'écouter le Fils, est l'expression de la volonté du Père, écoutons le Fils nous dire lui-même qui il est.

25. Or nous entendons le Fils appeler Dieu son Père

Lorsqu'on parcourt les livres des Evangiles, l'on comprend aisément, de l'aveu même du Fils, qu'il a pris une condition corporelle empreinte d'humilité, comme en témoignent ces textes : « Père, glorifie-moi » (Jn 17, 5), et celui-ci que l'on trouve très fréquemment : « Vous verrez le Fils de l'Homme » (Mt 26, 64), et cet autre : « Le Père est plus grand que moi » [30] (Jn 14, 28), mais aussi : « Maintenant mon âme est troublée » (Jn 12, 27), et encore : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46), et plusieurs autres de ce genre dont

30. Le texte de Jean détourné de son sens obvie par les ariens, désigne ici la nature humaine du Christ, bien qu'ailleurs Hilaire l'applique à sa nature divine, cf. III, 12 et IX, 51-54.

il sera parlé le moment venu [31]. Dès lors que l'on constate un témoignage d'humilité aussi continu, personne, je pense, ne sera aussi étranger au simple bon sens, pour taxer le Fils d'orgueil lorsqu'il nomme Dieu son Père, par exemple en ces textes : « Toute plante que n'a pas plantée mon Père sera arrachée » (Mt 15, 13), ou en celui-ci : « Vous avez fait de la maison de mon Père une maison de trafic » (Jn 2, 16), et pour prétendre que s'il appelle partout et toujours Dieu, son Père, c'est dû plutôt à une présomption téméraire qu'à la certitude de posséder la même nature, conscient de tenir, de par sa naissance, le nom qui exprime sa vérité, dans le Père. Une humilité affirmée aussi fréquemment est incompatible avec le vice d'orgueil, elle ne saurait s'arroger ce qui appartient à autrui, réclamer ce qui ne lui revient pas, et prétendre égaler ce qui est propre à Dieu. Elle ne porterait pas le Christ à s'appeler Fils de Dieu, avec la même audace qui lui inspire de nommer Dieu son Père, lorsqu'il dit : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui » (Jn 3, 17), et encore : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » (Jn 9, 35).

Pourquoi donc à présent nous conduisons-nous ainsi : nous ne consentons à n'accorder à Jésus-Christ que le nom de fils adoptif, et nous l'accusons d'orgueil effronté, lorsqu'il appelle Dieu son Père ? La voix du Père s'est faite entendre du haut du ciel : « Ecoutez-le » (Mt 17, 5). Eh bien, je l'écoute : « Père, je te rends grâce » (Jn 11, 41). Je l'écoute : « Vous dites que j'ai blasphémé parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu » (Jn 10, 36). Si je ne crois pas aux noms employés, si je ne comprends pas la nature que désignent ces mots, je me demande ce qu'il faut croire et comprendre ! Je n'ai pas d'autre alternative : le Père, du haut du ciel, s'en porte garant : « Celui-ci est mon Fils ». Le Fils, de son côté, rend témoignage à son sujet : « La maison de mon Père », et « Mon Père ». Reconnaître le nom du Fils de Dieu assure le salut, puisque l'interrogation qui requiert ma foi est celle-ci : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » (Jn 9, 35). Après le pronom : « mon », suivent les noms de ce qui m'appartient. Je te le demande, hérétique, pourquoi supposer autre chose ? Tu rejettes la foi dans le Père, l'affirmation du Fils et la nature impliquée par leurs noms. Tu fais violence aux paroles de Dieu

31. Textes commentés au livre X.

et tu refuses de les entendre dans leur vrai sens. L'unique impertinence qui résume ton impiété, c'est d'accuser Dieu d'avoir menti lorsqu'il nous dit ce qu'il est.

26. C'est que le Père ne peut être connu que par le témoignage du Fils, et le Fils ne peut être connu que par le témoignage du Père

A elle seule, la simple reconnaissance de leur nature nous laisse donc entrevoir les personnes divines, puisque celui de qui l'on dit : « Celui-ci est mon Fils », et celui à qui l'on dit : « Mon Père », sont tels qu'on les déclare. Toutefois, pour qu'on ne prenne pas ce nom de Fils pour un titre d'adoption, et celui de Père comme un qualificatif purement honorifique, voyons quels caractères propres sont attachés par le Fils à ce nom de Fils.

Il nous dit : « Toutes choses m'ont été données par le Père. Et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, comme personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler » (Mt 11, 27). Les expressions que nous avons vues précédemment : « Celui-ci est mon Fils », et : « Mon Père », sont-elles en accord avec cette phrase : « Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, comme personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils » ? Seul leur témoignage mutuel peut nous faire connaître le Fils par le Père et le Père par le Fils. Une voix vient du ciel, mais on entend aussi la parole du Fils. Le Fils est aussi inconnaissable que le Père. « Tout lui a été donné », et ce « tout » n'implique aucune exception. Si de part et d'autre la puissance est égale, s'ils partagent une même connaissance réciproque qui reste secrète pour nous, si leurs noms attestent une nature identique, je voudrais bien savoir pourquoi ils ne seraient pas tels qu'on les appelle, eux qui sont semblables, et par le droit à une même puissance, et par la même difficulté à être connus de nous.

C'est pourquoi Dieu ne nous trompe pas lorsqu'il emploie tel ou tel mot, c'est pourquoi ni le Père, ni le Fils, ne mentent lorsqu'ils nous disent qui ils sont. Sois convaincu qu'ils sont bien tels que le signifient leurs noms.

27. Le Père rend témoignage au Fils

Car le Fils nous dit : « Les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, les œuvres mêmes que je fais, rendent témoignage de moi, parce que c'est le Père qui m'a envoyé, et le Père qui m'a envoyé, rend lui-même témoignage de moi » (Jn 5, 36-37). Le Fils Unique de Dieu nous apprend qu'il est Fils de Dieu, non seulement en affirmant que tel est son nom, mais aussi en le montrant par sa puissance. Les œuvres qu'il accomplit témoignent en effet, qu'il est envoyé par le Père. Je demande : que prouvent ces œuvres ? Qu'il a été envoyé. C'est pourquoi dans l'envoyé du Père éclatent également l'obéissance du Fils et la puissance du Père, puisqu'aucun autre que l'envoyé du Père ne saurait accomplir les œuvres qu'il fait. Cependant les œuvres du Christ ne suffiraient pas à convaincre les incrédules que le Père a envoyé son Fils. Aussi ajoute-t-il : « Et le Père qui m'a envoyé, a rendu témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni vu son visage » (Jn 5, 37).

Je t'interroge : quel témoignage le Père rend-t-il au Fils ? Parcours les pages de l'Evangile, relève leur contenu. Rapporte-moi un autre témoignage que ces paroles déjà entendues : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me complais » (Mt 3, 17), et : « Tu es mon Fils » (Mc 1, 11). Jean qui perçut ces paroles, savait à quoi s'en tenir ; mais c'est pour notre instruction que la voix du Père rend ce témoignage. Et cela ne suffit pas : Jean dans le désert, est jugé digne d'entendre cette voix, mais les Apôtres ne sont pas privés de la garantie de ce témoignage. La même voix qui se faisait entendre du haut du ciel leur parle à eux aussi, mais ils en apprennent plus que Jean. Car Jean qui prophétisait déjà dès le sein de sa mère, n'avait nul besoin de cet ordre : « Ecoutez-le ».

Et le Fils, par les œuvres qu'il accomplit, rend témoignage au Père

Oui, je l'écouterai, je n'écouterai personne d'autre que celui qu'il faut écouter pour être enseigné. Même si les livres ne contenaient aucun autre témoignage du Père sur son Fils, si ce n'est que celui-ci est son Fils, on peut être sûr que ce témoignage est véridique du fait que les œuvres mêmes du Père, accomplies par le Fils, en confirment la vérité. Pourquoi donc aujourd'hui

nous offre-t-on cette imposture où l'on voit présenté le nom de Fils comme une fantaisie ? Le Père rend témoignage au Fils, les œuvres du Fils répondent parfaitement au témoignage rendu par le Père. Pourquoi ne pas voir dans le Fils cette vérité de Fils qu'il réclame et qu'il prouve ?

Non, le Christ ne reçoit pas de Dieu, son Père, le nom de Fils en raison d'une adoption due à la bonté du Père, et ce n'est pas non plus sa sainteté qui lui a mérité ce nom. Il n'en est pas de lui comme de beaucoup qui sont devenus fils de Dieu après avoir confessé leur foi. En ceux-ci, ce titre ne souligne pas un caractère spécifique : ils ne portent ce nom que par une faveur qui leur a été accordée parce que Dieu l'a jugé bon. Tout autre est le sens de ces expressions : « Celui-ci », « Mon », « Ecoutez-le ». Ces formules expriment la vérité, elles soulignent la nature divine, elles sont l'expression de la foi.

B) LE TEMOIGNAGE DU FILS

28. Le Fils rend témoignage de sa divinité en assurant qu'il connaît Dieu

Et tout aussi bien, le Fils nous fait à son sujet une déclaration non moins claire : il est Fils en ce sens tout particulier que nous signalait la voix du Père. Car l'affirmation du Père : « Celui-ci est mon fils » nous révélait la nature du Fils, et la parole suivante : « Ecoutez-le » veut dire que l'écoute de l'enseignement qui requiert notre foi, est la raison pour laquelle le Fils est descendu du ciel, puisque nous sommes invités à l'écouter nous enseigner la doctrine propre à nous assurer le salut et à laquelle nous devons donner notre adhésion de foi. De même, le Fils nous apprend la vérité de sa naissance et la raison de sa venue sur terre en ces termes : « Vous ne me connaissez pas et vous ne savez pas d'où je suis [32]. Car ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais il est vrai celui qui m'a envoyé, celui que vous ignorez. Mais moi, je le connais, parce que je suis d'auprès de lui, et c'est lui qui m'a envoyé » (Jn 7, 28-29). Personne ne connaît le Père ; le Fils nous en donne fréquemment l'assurance.

32. Hilaire ne traduit pas littéralement. Il suit la même traduction que Tertullien dans *Adversus Praxean*, 22.

Or s'il nous dit que lui seul connaît le Père, c'est qu'il vient de lui.

Je me demande si, en disant qu'il vient « de lui », le Fils a voulu souligner l'œuvre de sa création ou bien la nature qu'il reçoit en sa génération. S'il s'agit de l'œuvre de sa création, toutes les autres créatures viennent également de Dieu. Comment alors toutes les choses créées ne connaîtraient-elles pas le Père, puisque le Fils qui vient de lui le connaît ? Si le Fils est créé, et non pas né du Père, on voit bien qu'il vient de Dieu puisque toutes les créatures viennent de Dieu ; mais alors, pourquoi connaît-il le Père, alors que toutes les autres créatures qui viennent de Dieu ne le connaissent pas ? Or si lui qui vient du Père, le connaît d'une manière toute spéciale, comment sa manière de venir du Père ne serait-elle pas, elle aussi, toute spéciale ? Nous n'avons plus à douter qu'il soit le vrai Fils de Dieu par essence : puisque lui seul a connu Dieu, c'est qu'il est seul à venir de lui.

Tu remarques donc chez lui une connaissance toute spéciale du Père résultant d'une génération toute spéciale. Il est du Père, non par un acte de la puissance créatrice, car tout vient de Dieu sous l'action de sa puissance créatrice, mais il en procède par la vérité de sa naissance. Par là, il est seul à connaître le Père, tandis que toutes les autres créatures qui viennent de lui, l'ignorent.

29. Il est né, et il est envoyé

Toutefois, pour que l'hérésie ne rapporte pas le fait qu'il vient de Dieu au temps de sa venue sur terre, le Christ ajoute aussitôt : « Parce que je suis d'auprès de lui, et c'est lui qui m'a envoyé » (Jn 7, 29).

En se disant né et envoyé, le Christ conserve l'ordre du mystère révélé dans l'Evangile ; ainsi, comme dans la phrase précédente, il nous fait connaître qui il est et d'où il vient. Car ce n'est pas la même chose de dire : « Je suis d'auprès de lui », et : « C'est lui qui m'a envoyé », tout comme il y a une nuance entre : « Vous ne me connaissez pas » et : « Vous ne savez pas d'où je suis ». Selon le simple bon sens, tout homme, bien qu'il soit né dans la chair, ne vient-il pas de Dieu ? Comment le Christ peut-il affirmer que les Juifs ignorent qui il est et d'où il est, si ce n'est

parce qu'il rapporte son origine à l'auteur de sa nature ? Si on ne le connaît pas, c'est parce qu'on ignore qu'il est Fils de Dieu.

Chicane, ô sottise affligeante, sur le sens de cette phrase : « Vous ne me connaissez pas et vous ne savez d'où je suis ». Aie donc l'audace d'avancer cette imposture : absolument tout vient du néant, du pur néant, au point que même Dieu, le Fils Unique sort du néant !

S'il en est ainsi, pourquoi donc les Juifs impies ne connaissaient-ils pas le Christ et ne savaient-ils pas d'où il est ? Car ignorer d'où il est, montre assez qu'il est de nature divine, puisqu'on ne sait pas d'où il est ; on ne saurait ignorer, en effet, ce qui sort du néant : puisque cela vient du néant, on sait d'où cela vient ! Or le Christ, celui qui vient, ne vient pas de lui-même, mais Celui qui l'a envoyé est vrai [33], lui que les Juifs impies ne connaissent pas. Voilà donc maintenant méconnu, et l'envoi du Fils, et Celui qui l'a envoyé. Or Celui qui est envoyé vient de Celui qui l'a envoyé. Et, bien qu'envoyé, on ne sait pas d'où il vient ! Et c'est justement pour cela qu'on ne le connaît pas, puisqu'on ignore d'où il procède. Il ne connaît pas le Christ, celui qui ne sait pas d'où vient le Christ. Il ne reconnaît pas le Fils, celui qui met en doute sa naissance. Et il ne comprend rien à sa naissance, celui qui s'imagine qu'il vient du néant. Mais il est loin de sortir du néant, puisque les impies ignorent d'où il est !

30. Unique parmi tous les fils

Oui, ils sont dans une parfaite ignorance, ils n'y connaissent rien, ceux qui séparent la nature divine du nom divin, ceux qui ne sachant rien, ne cherchent pas à savoir. Qu'ils écoutent donc le Fils de Dieu reprocher aux Juifs impies d'ignorer la science divine, lorsque ceux-ci prétendent que Dieu est leur Père. Il leur répond en effet : « Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez aussi, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je suis venu ; je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé » (Jn 8, 42).

Le Christ ne condamne pas ceux qui s'appliquent, en toute

33. Cf. Jn 8, 26.

bonne foi, le nom de fils de Dieu, ceux qui appellent Dieu leur Père, tout en reconnaissant le Fils de Dieu. Il reproche aux Juifs de s'approprier à la légère ce nom et de s'imaginer avoir Dieu pour Père, alors qu'ils ne l'aiment pas, lui. « Si Dieu était votre Père, leur dit-il, vous m'aimeriez aussi, car je suis sorti de Dieu ». Ceux qui croient que Dieu est leur Père, le reconnaissent Père par cette même foi qui reconnaît Jésus-Christ Fils de Dieu. Or reconnaître ce nom de Fils dans le sens général où tous les justes sont fils, est-ce là cette foi qui nous fait dire : « Il est unique parmi tous les fils » ? Tous les autres ne sont-ils pas fils, dans leur misère de créatures ? Où serait donc la grandeur de notre foi qui proclame Jésus-Christ : Fils de Dieu, si comme les autres fils, il n'était fils que de nom, sans l'être par sa nature ? Une telle incrédulité ne serait pas amour du Christ, une affirmation aussi étrangère à la foi ne saurait s'arroger Dieu pour Père, car si Dieu était le Père de ceux qui la soutiennent, ils aimeraient le Fils comme étant sorti de Dieu !

Il est sorti de Dieu

Je me demande : qu'est-ce à dire : il est sorti de Dieu ? Il n'est certainement pas possible de prétendre qu'être sorti de Dieu est la même chose qu'être venu dans le monde, car ces deux aspects sont mentionnés dans le même passage : « Je suis sorti de Dieu et je suis venu ». Et pour préciser qu'il y a d'un côté : « Je suis sorti de Dieu », et d'un autre côté : « Je suis venu », le Christ ajoute aussitôt : « Je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé ». Par cette parole : « Je ne suis pas venu de moi-même », il nous apprend qu'il n'est pas lui-même sa propre origine, et ici encore, il atteste qu'il est sorti de Dieu et qu'il a été envoyé par lui. Mais puisqu'il nous dit que ceux qui ont Dieu pour Père doivent l'aimer parce qu'il est sorti du Père, il nous montre que sa naissance du Père a pour conséquence l'amour qu'on a pour lui. Le mot : « sortir » est en effet, employé ici pour indiquer une naissance incorporelle ; et de fait, une croyance qui reconnaît la paternité de Dieu, est tenue à l'amour de celui qui est engendré du Père : le Christ. Car lorsque celui-ci nous dit : « Celui qui me hait, hait mon Père » (Jn 15, 23), ce mot : « Mon » qui souligne que ce Père

lui appartient en propre, exclut la participation de tous à la relation particulière impliquée dans ce nom de Père.

Au reste, chez ceux qui déclarent avoir Dieu pour Père et n'aiment pas le Christ, celui-ci condamne cette prétention d'avoir Dieu pour Père ; car celui qui le hait, hait le Père ; il n'a pas des sentiments de piété filiale envers Dieu, le Père, celui qui n'aime pas son Fils, car si l'on aime le Fils, c'est en tant que né de Dieu. C'est donc par sa naissance et non par sa venue, que le Fils est « de Dieu », et tout amour envers le Père se doit de croire que son Fils est « de lui ».

31. Cette sortie de Dieu souligne la naissance du Fils, tandis que sa venue a trait à l'économie de notre salut

De cela, le Seigneur s'en porte garant en ces termes : « Je ne dis point que je prierai le Père pour vous, car le Père lui-même vous aime, puisque vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu et que je suis venu du Père dans le monde » (Jn 16, 26-28).

Une foi parfaite au Fils se passe du besoin de son intervention nécessaire auprès du Père, car cette foi parfaite croit que le Fils est sorti de Dieu, et elle l'aime ; et de ce fait, elle mérite maintenant d'être écoutée et aimée, parce qu'elle proclame le Fils, né de Dieu et envoyé par lui. La naissance et la venue du Fils sont précisées pour nous permettre de distinguer avec la plus parfaite vérité, le sens particulier que revêtent ces mots. « Je suis sorti de Dieu », nous dit le Christ, pour que nous n'allions pas supposer en lui autre chose que la nature qui lui vient de sa naissance, puisque « sortir de Dieu », c'est exister par une naissance divine ; et qui d'autre que Dieu le pouvait ? Puis il ajoute : « Et du Père, je suis venu en ce monde ». Se déclarer « être venu du Père dans le monde » fait ressortir que cette « sortie de Dieu » a bien trait à sa naissance. La première expression regarde l'économie, la seconde appartient à la nature[34]. La « sortie du Père » ne saurait être confondue avec la « venue », puisqu'après avoir parlé de sa « sortie de Dieu », le Christ nous rappelle sa « venue du Père, dans le monde ». Venir du Père,

34. La première expression « être venu du Père dans le monde » regarde l'Incarnation du Fils ; la seconde « être sorti de Dieu » se réfère à sa naissance éternelle.

dans le monde, et sortir de Dieu, ne sont donc pas synonymes ; il y a autant de distance entre ces expressions qu'il y a de différence entre « naître » et « être présent », puisque sortir de Dieu dans la nature attachée à la naissance divine, est tout autre chose que venir du Père dans le monde pour accomplir le mystère de notre salut.

C) LE TEMOIGNAGE DES APOTRES

32. Que pensent les Apôtres de cette parole : « Je suis sorti de Dieu » ?

Selon l'ordre que nous avons adopté pour notre réplique, voici le moment le plus favorable pour aborder notre troisième point[35] : nous voudrions prouver à présent, que les Apôtres ont cru notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, non pas seulement de nom, mais par sa nature ; à leurs yeux, il ne s'agissait pas d'une filiation adoptive, mais d'une véritable naissance.

A vrai dire, nous avons laissé de côté bien des textes très importants où le Fils Unique de Dieu nous déclarait ce qu'il était. Ces textes affirment la vérité de sa génération divine sans donner la moindre prise à une imputation mensongère. Cependant nous ne voudrions pas accabler l'esprit de nos lecteurs par une accumulation massive de textes ; et puisque nous leur avons déjà présenté plusieurs passages soulignant le caractère spécifique de la naissance du Fils, nous nous réservons de citer tous les autres textes dans nos recherches postérieures. De fait, nous avons disposé notre livre de telle façon qu'après le témoignage du Père et l'aveu du Fils, nous soyons également instruits par la foi des Apôtres : pour eux, le Christ est-il vrai Fils de Dieu selon sa naissance ? Voyons donc à présent si la parole du Seigneur : « Je suis sorti de Dieu » laisse entendre aux Apôtres qu'il y a dans le Christ autre chose que la nature qu'il tient de sa naissance divine.

33. Ils reprennent pour leur compte : « Tu es sorti de Dieu »

Après toute cette brume des énigmes qui formaient le fond

35. Le premier point : 23-27 ; le deuxième : 28-31 ; le troisième : 32-45.

des paraboles, les Apôtres connaissent maintenant le Christ jadis annoncé par Moïse et les Prophètes. Nathanaël l'a proclamé Fils de Dieu et Roi d'Israël. Philippe qui s'enquiert et cherche à savoir où est le Père, se voit reprocher par Jésus de ne pas reconnaître à la puissance de ses œuvres miraculeuses, que le Père est en lui et qu'il est dans le Père. Jadis, le Christ leur avait souvent enseigné qu'il était envoyé du Père, et pourtant, lorsqu'ils l'entendent affirmer qu'il est « sorti de Dieu », voici quelle est leur réponse (qui, dans le contexte, suit immédiatement la parole du Christ citée plus haut) : « Enfin, tu parles clair et sans énigme. Maintenant nous voyons que tu sais tout et que tu n'as pas besoin qu'on t'interroge. A cela nous croyons que tu es sorti de Dieu » (Jn 16, 29-30).

N'avons-nous pas là un merveilleux cri d'admiration, en cette phrase qui proclame le Christ : « sorti de Dieu » ? Hommes bienheureux et saints qui pour prix de votre foi, avez reçu les clés du royaume des cieux et le pouvoir de lier et de délier, sur terre et dans le ciel, combien d'œuvres que Dieu seul était capable d'accomplir, avez-vous vu réaliser sous vos yeux par notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu ! Et maintenant, pour la première fois, vous affirmez hautement comprendre la vérité, lorsque le Christ vous dit être « sorti de Dieu » ! Et pourtant, vous aviez vu les eaux des noces devenir du vin, vous aviez vu une nature devenir une autre nature, par transformation, perfectionnement ou création. Vous aviez également rompu les cinq pains pour nourrir une foule énorme, et, lorsque tous furent rassasiés, les restes étaient si abondants que vous en avez rempli douze corbeilles. Vous l'aviez donc constaté : il avait suffi d'une petite quantité de matière pour dissiper la faim ; ce petit rien s'était multiplié, il y avait maintenant abondance, et c'était la même matière ! Vous aviez vu des mains desséchées reprendre leur vigueur, la langue des muets se délier dans leur bouche, les pieds des boiteux se mettre à courir, les yeux des aveugles découvrir la lumière, les morts revenir à la vie ! Lazare, qui sentait déjà, s'était dressé à la voix qui l'appelait hors de son tombeau ; le voilà dehors sur le champ, sans qu'il y eût le moindre intervalle entre l'appel du Seigneur et sa résurrection. Oui, c'est lui, bien vivant devant vous, tandis que l'air charrie encore dans vos narines l'odeur du cadavre !

Et je passe sous silence les autres œuvres de la merveilleuse et

divine puissance du Christ. Serait-ce donc qu'à présent, pour la première fois, vous comprenez qui est cet envoyé du ciel, après avoir entendu cet aveu : « Je suis sorti du Père » ? Serait-ce la première fois qu'une telle affirmation vous aurait été énoncée « sans énigme » ? Pour la première fois, comprendriez-vous maintenant qu'il est vrai Dieu, celui qui est « sorti de Dieu », tandis qu'il regarde en silence les secrets de vos cœurs, tandis qu'il interroge quelques-uns d'entre vous, comme s'il ignorait quelque chose, lui qui connaît tout ?

En fait, ce sont toutes ces œuvres accomplies par lui, dans la puissance de sa nature divine, qui prouvent à notre foi qu'il est sorti de Dieu.

34. Eux qui connaissaient le Christ comme « envoyé de Dieu », le comprennent ensuite comme « sorti de Dieu »

Jusqu'ici les saints Apôtres n'avaient pas encore compris qu'être « sorti de Dieu » n'était pas la même chose qu'avoir été « envoyé par Dieu ». Car ils avaient souvent entendu le Christ affirmer dans ses discours antérieurs qu'il était envoyé par Dieu ; mais lorsqu'ils apprennent de sa bouche qu'il est sorti de Dieu, et lorsqu'ils perçoivent, en raison de ses œuvres, sa nature divine, ils reconnaissent alors qu'il possède la véritable nature divine du fait qu'il est sorti de Dieu, et ils lui disent : « Nous voyons maintenant que tu sais tout et que tu n'as pas besoin qu'on t'interroge. A cela nous croyons que tu es sorti de Dieu » (Jn 16, 30). Ils croient en effet, que le Christ est sorti de Dieu, parce qu'il peut faire, et qu'il fait, les œuvres de Dieu. Car ce qui consacre en lui la nature de Dieu, ce n'est pas d'être venu, envoyé par le Père, mais d'être sorti de Dieu [36]. En somme, c'est l'audition d'une affirmation inattendue qui confirme leur foi. Car, lorsque le Seigneur leur disait ici : « Je suis sorti de Dieu » (Jn 16, 27), et là : « Du Père, je suis venu en ce monde » (Jn 16, 28), ils n'avaient pas lieu de s'étonner d'une expression déjà fréquemment entendue : « Du Père, je suis venu en ce monde ». Or leur répartie prouve qu'ils comprennent maintenant ces mots : « Je suis sorti de Dieu », et qu'ils y croient. Car ils se contentent de dire : « Nous croyons que tu es sorti de Dieu »,

36. Donc la naissance éternelle ou la divinité partagée, et non l'Incarnation.

et n'ajoutent pas : « Nous croyons que tu es venu du Père, en ce monde ». L'une des affirmations du Christ attire leur adhésion, tandis que l'autre est passée sous silence. C'est qu'ils entendent quelque chose de nouveau qui détermine chez eux leur profession de foi ; ils comprennent une vérité qui les contraint de formuler leur foi en paroles. Certes, ils le savaient : le Christ, comme Dieu, pouvait tout ; mais ils n'avaient pas encore perçu le rapport entre cette toute-puissance et sa naissance divine. Eux qui connaissaient le Christ comme l'envoyé de Dieu, ignoraient pourtant qu'il était sorti de Dieu. Lorsque la puissance de sa parole leur fait comprendre cette naissance inénarrable et parfaite, ils proclament qu'à présent, le Christ s'entretient avec eux « sans énigme ».

35. Ce terme : « sorti de Dieu », souligne la pureté de la naissance divine

En effet, ce n'est pas à la manière d'une naissance humaine que Dieu naît de Dieu ; il n'est pas mis au monde comme un être humain procède d'un autre être humain, par les organes qui nous servent à propager notre espèce. Sa naissance est pure, parfaite, sans aucune souillure, c'est plutôt une sortie de Dieu qu'un enfantement. Car le Fils est l'Un qui vient de l'Un. Il ne s'agit pas d'une séparation, d'une coupure en deux parts, d'une diminution, d'une émanation, d'une extension, d'un événement qui survient ; non, cette naissance est celle de la nature d'un Vivant qui procède d'un Vivant. Dieu sort de Dieu, ce n'est pas une créature privilégiée qui porte le nom de Dieu. Son existence ne commence pas à partir du néant, il sort de Celui qui demeure éternellement ; ce mot : « être sorti » signifie une naissance et non un commencement d'existence. Car ce n'est pas la même chose de dire qu'un être a commencé d'exister et de dire que Dieu est sorti de Dieu. Une claire connaissance de cette naissance, bien qu'elle ne puisse être traduite par des mots humains puisqu'elle est ineffable, mérite pourtant pleine créance, de par l'enseignement du Fils qui nous révèle qu'il est « sorti de Dieu ».

36. Pierre proclame : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » !

Croire que le Fils de Dieu est fils par le nom, et non par

nature, n'est pas une foi conforme à l'Evangile et aux écrits des Apôtres. En effet, s'il ne s'agissait que d'un nom reflétant l'adoption, et si le Christ n'était pas Fils, parce que sorti de Dieu, je me demande bien pourquoi le bienheureux Simon, fils de Jean, aurait pu reconnaître : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » (Mt 16, 16). Serait-ce parce que celui-ci aurait eu, comme tout le monde, la faculté de naître, fils de Dieu, par le sacrement qui nous régénère ? Si le Christ était seulement appelé fils de Dieu, je pose cette question : qu'est-ce donc qui a été révélé à Pierre, non par la chair et le sang, mais par le Père qui est dans les cieux ? Une croyance partagée par tous a-t-elle à être soulignée ? La belle affaire de révéler une chose dont tout le monde a conscience ! Si le Christ était fils par adoption, pourquoi la confession de Pierre lui mériterait-elle le qualificatif de « bienheureux », lui qui n'aurait reconnu au Fils qu'un titre commun à tous les saints ?

Non, la foi de l'Apôtre se hisse bien au-delà des limites de l'intelligence humaine ! Il avait souvent entendu cette parole : « Celui qui vous reçoit, me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé » (Mt 10, 40). Il n'ignorait donc pas la mission du Christ, il n'ignorait pas qu'il était envoyé, lui qu'il avait entendu affirmer : « Tout m'a été donné par mon Père. Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils » (Mt 11, 27). Que révèle donc le Père à présent à Pierre, pour que cela lui mérite la gloire de voir sa confession qualifiée de « bienheureuse » ? Pierre aurait-il ignoré le nom du Père et du Fils ? Il les avait entendus fréquemment ! Mais il avance ici une parole qui n'avait pas encore été prononcée par une voix humaine : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Il reconnaît ainsi la divinité du Christ

Car bien que le Christ, demeurant dans la chair, eût confessé qu'il était Fils de Dieu, c'est ici la première fois que l'Apôtre reconnaît en lui la nature divine. Et le Christ félicite Pierre, non seulement pour lui avoir rendu honneur par cet aveu, mais pour avoir percé son mystère ; car l'Apôtre ne s'est pas contenté de reconnaître le Christ, il l'a proclamé Fils de Dieu. Pour honorer le Christ, il eût suffit de certifier : « Tu es le Christ ». Mais c'eût

été bien inutile de l'appeler Christ, sans le proclamer Fils de Dieu. En affirmant : « Tu es », Pierre témoigne clairement de ce qu'il y a de merveilleux et d'unique dans la vraie nature du Fils. Et le Père, en disant : « Celui-ci est mon Fils » (Mt 17, 5), révélait à Pierre qu'il devait proclamer : « Tu es le Fils de Dieu ». Car l'expression : « Celui-ci » est le signe donné par Celui qui révèle, et la réponse : « Tu es » montre que ce signe a été reconnu par celui qui affirme sa foi.

L'Eglise est bâtie sur la pierre de cette confession. Mais un esprit de chair et de sang ne saurait comprendre cette profession de foi. Appeler le Christ : Fils de Dieu, et le croire tel, est un mystère caché qui ne peut être révélé que par Dieu. Serait-ce le nom divin, plutôt que la nature divine qui aurait été révélée à Pierre ? S'il ne s'était agi que du nom, Pierre avait souvent entendu le Seigneur se proclamer Fils de Dieu. D'où lui vient donc cette révélation ? C'est qu'elle vise la nature et non pas un nom qui déjà, avait été affirmé à plusieurs reprises.

37. La foi de Pierre est le fondement de l'Eglise

Oui, cette foi proclamée par Pierre, est le fondement de l'Eglise. Par cette foi, les portes de l'enfer sont impuissantes contre elle. Cette foi possède les clefs du Royaume céleste. Par cette foi, ce qui aura été délié ou lié sur la terre, sera lié ou délié dans les cieux (Mt 16, 18-19). Cette foi est le don de la révélation du Père, elle ne se fourvoie pas en affirmant le Christ créé du néant, mais elle le proclame Fils de Dieu, selon la nature qu'il possède en propre.

O délire impie d'une misérable sottise ! Elle ne comprend rien au témoignage rendu par la foi d'un vieillard proclamé bienheureux ; elle ne comprend rien au témoignage de Pierre, au témoignage d'un homme pour qui le Christ avait prié, demandant au Père que sa foi ne défaille pas, au témoignage d'un homme qui avoue son amour pour Dieu, lorsque celui-ci lui demande à plusieurs reprises s'il l'aime, et qui s'afflige comme d'une épreuve, de se voir encore interrogé une troisième fois et pris pour quelqu'un qui hésite et qui doute ! Mais le voici purifié après cette troisième épreuve[37], aussi mérite-t-il

37. Allusion au triple reniement. Mc 14, 72.

d'entendre trois fois de la bouche du Seigneur : « Pais mes brebis » (Jn 21, 17). Non, elle ne comprend rien au témoignage d'un homme qui, alors que tous les Apôtres gardent le silence, reconnaît le Fils de Dieu par la révélation du Père, et qui mérite par là, en raison de l'affirmation de sa foi qualifiée de bienheureuse, une gloire suréminente qui dépasse tout ce que peut rêver la finitude humaine !

Et maintenant, quelle conclusion tirer de notre explication de cette parole de Pierre ? Celui-ci a proclamé le Christ : Fils de Dieu ; et toi, religion de mensonge qui te substitues à l'enseignement des Apôtres, tu viens aujourd'hui me raconter : le Christ est une créature qui vient du néant ! Est-ce là toute la portée que tu donnes à ces paroles si riches de sens ? Pierre a confessé le Fils de Dieu, et pour cela, le voici proclamé bienheureux ! Cette confession du Fils de Dieu, c'est la révélation du Père, c'est le fondement de l'Eglise, c'est l'assurance d'une vie éternelle ! Par là, Pierre a mérité de posséder les clefs du ciel, par cette confession, les sentences qu'il porte sur la terre sont ratifiées dans le ciel ! L'Apôtre apprend par révélation le mystère caché depuis le commencement des siècles ; il laisse parler sa foi, il publie la nature divine, il confesse le Fils de Dieu. Celui qui nie ce mystère et préfère soutenir que le Fils est une créature, doit commencer par rejeter la dignité d'Apôtre de Pierre, sa foi, la déclaration de sa béatitude, son sacerdoce, son témoignage. Ensuite, il lui restera à comprendre qu'il n'appartient plus au Christ, puisque c'est en confessant le Fils de Dieu que Pierre a mérité tout cela du Christ.

38. Le Père n'aurait-il pas fait connaître à Pierre toute la vérité ?

Dis-moi, hérétique que je trouve aujourd'hui bien misérable, penses-tu que Pierre aurait été proclamé bienheureux s'il avait dit : « Tu es le Christ, créature parfaite de Dieu, tu es une œuvre qui dépasse toutes les autres œuvres divines, tu as eu ton commencement d'existence à partir du néant, tu as mérité le nom adoptif de fils, par pure bonté du Dieu qui seul est bon, et tu n'es pas né de Dieu » ? Oui, s'il avait fait une telle déclaration, je te le demande, quelle réponse aurait-il reçu, lui qui, à l'annonce de la Passion, s'écria : « A Dieu ne plaise, Seigneur,

non, cela ne t'arrivera pas », et s'attira cette réplique : « Passe derrière moi, Satan, tu es pour moi occasion de chute ! » (Mt 16, 22-23) ? Et pourtant, ce n'est pas l'ignorance de Pierre qui lui est reprochée, car le Père ne lui avait pas encore révélé tout le mystère de la Passion. Mais c'est son peu de foi qui reçoit ici sa sentence de condamnation.

Mais pourquoi donc le Père n'a-t-il pas révélé à Pierre cette confession de foi qui est la vôtre : la création du Fils et son adoption ? Eh bien, je le suppose, c'est que Dieu a fait connaître la vérité à Pierre avec parcimonie ; il l'a mise de côté pour un âge postérieur, cette révélation parfaite, et vous l'a réservée, à vous ses nouveaux prédicateurs, pour que vous nous l'annonciez maintenant !

Eh bien, changez la foi, si les clefs du Royaume des cieux sont changées ! Changez la foi, si l'Eglise est changée, cette Eglise contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront pas ! Changez la foi, si la mission des Apôtres est changée, cette mission par laquelle est lié et délié dans le ciel, ce qui a été lié et délié sur la terre ! Changez la foi, si le Christ est changé, s'il nous faut annoncer un autre Christ, Fils de Dieu, différent de celui qui a été présenté jusqu'ici ! Mais si, au contraire, c'est cette foi dans le Christ, Fils de Dieu, qui, à elle seule, a mérité à Pierre une gloire qui le comble de tous les bonheurs, nous voilà forcés d'admettre que ces rêveries qui déclarent le Christ : créature produite du néant, ne reçoivent pas les clefs du Royaume des cieux, et qu'elles sont étrangères à la foi et à la puissance des Apôtres ! Ce n'est pas la foi de l'Eglise, ni la foi au Christ.

39. Jean nous parle du Fils unique

Mettons donc en lumière toutes les déclarations des Apôtres, où ils nous montrent leur foi dans le Fils de Dieu, en lui attribuant, non pas un nom adoptif, mais la propre nature de Dieu ; sans lui prêter l'indigence de la créature, ils reconnaissent en lui la gloire de la naissance divine.

Laissons la parole à Jean, lui que l'on pense être toujours sur terre, jusqu'à la venue du Seigneur, laissé ici-bas par une mystérieuse volonté de Dieu, puisque l'Ecriture nous dit qu'il ne

mourra pas, mais restera en vie [38]. Laissons-le donc parler selon sa façon coutumière : « Dieu, personne ne l'a jamais vu, si ce n'est le Fils Unique de Dieu qui est dans le sein du Père » (Jn 1, 18). Le nom de Fils ne lui paraît pas suffisant pour rendre compte de sa foi en la nature divine, s'il ne donne pas en outre, à ce mot de Fils, la force qui lui est propre, en signifiant qu'il ne peut s'appliquer qu'à lui seul. Car au terme : Fils, il joint l'épithète « Unique », pour éviter toute interprétation de ce mot dans le sens d'une adoption, puisque la nature divine est là pour témoigner de la vérité de ce mot : « unique ».

40. Ce Fils unique, donné au monde, nous prouve la tendresse du Père

Je ne recherche pas ici le sens de l'expression : « qui est dans le sein du Père » ; cette explication viendra en son temps [39]. Mon intention est d'examiner ce que signifie le terme : « unique ». Voyons donc si la définition que tu donnes du Fils : « créature parfaite de Dieu », est exacte ; dans ce cas, le mot : « parfait » serait l'équivalent de « unique », et le terme : « créature » se rapporterait à « Fils ». Mais Jean nous dit que le Fils Unique est Dieu, et non créature parfaite. Il n'ignorait pas ces dénominations futures des blasphémateurs, lui qui précise : « Celui qui est dans le sein du Père », et qui a entendu de son Seigneur : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils Unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jn 3, 16).

Oui, Dieu qui aime le monde, lui offre cette preuve de son amour : il lui donne son Fils Unique ! Si ce gage de son amour n'avait consisté qu'à offrir une créature aux créatures, à donner au monde quelqu'un du monde, un être tiré du néant pour racheter les êtres tirés du néant, un si pauvre cadeau n'aurait pas grand poids pour éveiller la foi. Mais ce sont les dons précieux qui donnent son prix à l'amour, et la grandeur des gens est estimée d'après la grandeur de leur générosité. Dieu qui aime le monde ne lui a pas donné un fils adoptif, mais son propre Fils, son Fils Unique. Chez celui-ci, il y a qualité propre

38. Cf. Jn 21, 22-23.
39. Hilaire oubliera de le traiter.

de Fils, naissance et vérité, et non pas création, adoption et mystification ! La preuve de la tendresse du Père et de son amour, c'est d'avoir donné pour le salut du monde un Fils qui est son Fils et son Fils Unique !

41. Jean affirme la divinité de ce Fils

Je passe sous silence les autres noms donnés au Fils. On ne peut être accusé de dissimuler, là où il y a possibilité de choisir. Le développement d'un raisonnement part toujours de ses prémisses, et toute œuvre manifeste la raison qui l'a fait entreprendre. En écrivant son Evangile, l'Evangéliste a dû nous donner le motif de sa rédaction. Voyons ce qu'il nous indique ; il précise : « Tous ces faits ont été relatés, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu » (Jn 20, 31). Il ne nous donne pas d'autre motif pour lequel il aurait écrit son Evangile ; il l'a fait pour que tous croient que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu. S'il avait suffi pour être sauvé de croire que Jésus est le Christ, pourquoi a-t-il ajouté : « Fils de Dieu » ? Mais si la vraie foi consiste à croire que le Christ est non seulement Christ, mais qu'il est Christ, Fils de Dieu, c'est que le nom de Fils n'est pas à donner au Christ, Fils Unique de Dieu, selon la manière ordinaire de parler lorsqu'on désigne un fils adoptif, car il est essentiel de croire à ce nom pour être sauvé. Si donc le salut réside dans la confession de ce nom, je voudrais bien savoir pourquoi ce nom n'exprimerait pas la vraie nature divine ! Et si ce nom exprime la vérité de la nature divine du Fils, de quel droit l'appelle-t-on créature, puisque ce n'est pas la confession d'une créature, mais la confession du Fils qui nous assure le salut ?

42. Nous ne pouvons aimer le Père qu'en croyant à son Fils

Le véritable salut, la valeur d'une foi parfaite, c'est donc de croire en Jésus-Christ, Fils de Dieu. Car nous ne pouvons aimer Dieu le Père qu'en croyant à son Fils. Ecoutons Jean nous l'assurer dans son épître : « Quiconque aime le Père, aime celui qui est né de lui » (1 Jn 5, 1). Je t'interroge : que veut donc dire « naître de lui » ? Cette expression aurait-elle le même sens que : « être créé par lui » ? Pourquoi l'Evangéliste nous induit-il

en erreur en prétendant qu'il est né de Dieu, ce Christ que l'hérétique, d'un ton doctrinal, nous apprend avoir été créé par Dieu ? Mais écoutons tous qui est ce beau docteur ! Car on nous assure : « Le voici l'Antéchrist, celui qui nie le Père et le Fils » (1 Jn 2, 22). Qu'en penses-tu, champion de la créature et modeleur frais émoulu d'un Christ tiré du néant ? Ecoute le titre qui te revient, si tu persistes dans ta doctrine ! Lorsque tu nous présentes le Père et le Fils comme Créateur et créature, penses-tu que, par une ingénieuse ambiguïté de mots, tu puisses éviter d'être pris pour l'Antéchrist ? Si, dans ta profession de foi, le Père est Père par sa nature, si le Fils est Fils par sa nature, alors je suis un infâme, en te déshonorant par un nom que tu n'as pas mérité. Mais si chez toi, tout n'est que simulation, si les attributs que tu prêtes au Fils ne sont pas les siens propres, mais si tu ne les lui reconnais que de nom, apprends alors de l'Apôtre le qualificatif que mérite ta foi, écoute quelle est cette autre foi qui reconnaît le Fils. Car le texte ajoute : « Quiconque nie le Fils, n'a pas non plus le Père. Qui confesse le Fils, possède le Fils et le Père » (1 Jn 2, 23). Qui nie le Fils, n'a pas le Père ; celui qui confesse le Fils et le possède, possède aussi le Père. Je me demande où se trouvent en ce texte les noms concernant l'adoption. Tous ces mots ne nous parlent-ils pas de la nature divine ?

Et maintenant, apprends ce qu'est cette nature.

43. Toi qui t'opposes à la foi de Jean, de qui tiens-tu ta doctrine ?

Jean nous dit en effet : « Nous savons que le Fils de Dieu est venu », qu'il a pris pour nous, notre chair, qu'il a souffert, et que, ressuscité des morts, il nous emporte avec lui ; « et il nous a donné l'intelligence parfaite pour connaître le Véritable, et nous sommes dans le Véritable, le Fils, Jésus-Christ. C'est lui qui est le Véritable, la Vie éternelle » et notre résurrection (1 Jn 5, 20).

O triste sagesse, privée de l'Esprit de Dieu, te voilà sur la bonne voie pour acquérir l'esprit et le nom de l'Antéchrist ! Tu ignores la venue du Fils de Dieu pour accomplir le mystère de notre salut, et par suite, indigne de percevoir la lumière de cette connaissance parfaite, tu proclames que Jésus-Christ est

une créature qui porte le nom divin par adoption, plutôt que le vrai Fils de Dieu !

Par quel oracle secret as-tu appris ces mystères cachés ? Quel est donc, à présent, le nouveau maître de qui tu tiens cette science ? Le Seigneur te l'aurait-il révélée à toi tout seul, lorsque la familiarité que permet l'amour, te portait à reposer sur sa poitrine [40] ? Es-tu le seul qui ait suivi le Seigneur au pied de la croix ? Celui-ci t'aurait-il confié cette doctrine, comme témoignage spécial de tendresse, tout en te recommandant de prendre Marie pour mère [41] ? Peut-être est-ce au tombeau que tu as découvert ce savoir, lorsque, courant avec Pierre, tu y es arrivé le premier [42] ? Serait-ce alors dans l'assemblée des Anges, en ouvrant les livres scellés dont personne ne peut briser les liens, au milieu des puissances angéliques aux multiples visages, traçant des signes dans les cieux, et parmi les hymnes éternels aux mélodies impossibles à traduire [43] ? Oui, seul l'Agneau a pu être ton guide pour te révéler une doctrine aussi relevée où le Père n'est pas Père, où le Fils n'est pas Fils, où la nature n'est pas nature, où la vérité n'est pas vérité ! Car chez toi, tout est altéré, tout devient mensonge. L'Apôtre nous parle du Véritable, du Fils de Dieu, de par l'intelligence parfaite qui lui a été accordée. Toi, tu affirmes la création, tu proclames l'adoption, tu nies la naissance. Et puisque pour nous, le Christ est le Véritable Fils de Dieu, Vie éternelle et Résurrection, il n'est ni vie éternelle, ni résurrection, pour ceux qui ne le reçoivent pas comme Véritable. Tel est l'enseignement que nous donne Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur.

44. Quant à Paul, il ne nous annonce pas une autre doctrine

Le persécuteur, devenu Apôtre et « instrument de choix » (Ac 9, 15), ne nous annonce pas une autre doctrine. Est-il, en effet, un texte de lui où il ne proclame sa foi au Fils de Dieu ? Quelle épître ne commence par une formule où cette vérité est affirmée ? Où trouve-t-on ce nom de Fils employé en un sens qui n'est pas celui du caractère spécifique, propre au Fils Unique ? En effet, lorsqu'il nous dit : « Nous sommes réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils » (Rm 5, 10), et plus loin : « Dieu a envoyé son Fils dans une chair semblable à celle du péché » (Rm 8, 3), et ailleurs : Il est fidèle, le Dieu qui vous a appelés à la communion de son Fils » (1 Co 1, 9), laisse-t-il un endroit où l'hérétique puisse se glisser en secret ? Il s'agit de « son Fils », et non pas de son adopté ou de sa créature ! Le nom indique la nature, la qualité propre de Fils exprime la vérité, la proclamation de ce nom prouve la foi. Je ne vois pas bien ce qu'on pourrait ajouter à la nature du Fils, puisque la nature du Fils, c'est d'être le Fils de celui que nous croyons être le Père !

Car celui qui est « instrument de choix » (Ac 9, 15) ne nous a pas parlé d'une manière hésitante ou d'une voix mal assurée. Le « docteur des païens » (2 Tm 1, 11), l' « Apôtre du Christ » (1 Co 1, 1), ne laisse aucune ambiguïté, aucune erreur dans l'expression de sa doctrine. Il sait fort bien quels sont les fils adoptifs, quels sont ceux qui ont mérité de l'être par la foi, car il nous dit : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Vous n'avez pas reçu, en effet, un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu un Esprit de fils adoptifs qui nous fait crier : Abba ! Père ! » (Rm 8, 14-15). Tel est bien le nom que reçoit notre foi par le sacrement qui nous régénère, et la confession de notre foi nous mérite l'adoption. Car les œuvres que nous accomplissons dans l'Esprit de Dieu nous permettent d'être appelés fils de Dieu ; et si nous crions : « Abba ! Père ! », ce n'est pas que réside en nous de par notre nature, le caractère propre de Fils de Dieu [44]. Car l'exercice de notre voix n'est pas ce qui caractérise notre nature, et autre chose est de parler, autre chose est d'être !

45. Paul appelle le Christ, le « propre Fils » de Dieu

Mais essayons de préciser quelle est la foi de l'Apôtre au sujet du Fils de Dieu. Tous les passages où il expose la doctrine de l'Eglise, ne mentionnent jamais le Père sans affirmer le Fils. Cependant, pour nous montrer, dans la mesure où le langage

40. Cf. Jn 13, 23.
41. *Ibid.*, 19, 26-27.
42. *Ibid.*, 20, 24.
43. Cf. Apoc 5, 1-14.

44. Il existe une différence de nature entre la filiation divine du Verbe et cette adoption des chrétiens.

humain peut l'exprimer, la véritable signification de ce nom, il s'écrie : « Que dire après cela ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous » (Rm 8, 31-32). Serait-il question d'un fils adoptif en ce texte où le terme qui indique l'appartenance est si clairement exprimé ? L'Apôtre veut nous montrer l'amour de Dieu pour nous. Désirant nous faire comprendre la grandeur de la tendresse divine par une analogie, il nous enseigne que Dieu n'a pas épargné son propre Fils. Non, ce n'est pas un fils adoptif qu'il a livré pour ses fils adoptifs, une créature pour des créatures, mais ce qui est à lui pour des étrangers, son propre Fils pour ceux qu'il devait appeler à porter ce nom de fils.

Réfléchis sur la force de ce passage pour comprendre la grandeur de cet amour. Pèse le sens de ce mot : « propre » pour éviter de passer à côté de la vérité. Car ici, l'Apôtre précise : « son propre Fils », tandis qu'en bien des endroits, il s'était contenté de dire : « son Fils ». Certes, plusieurs manuscrits, par suite des copistes qui ne cherchent pas à compliquer les choses, portent : « son Fils », et non pas : « son propre Fils » ; cependant le grec, la langue dans laquelle l'Apôtre s'est exprimé, emploie l'expression : « son propre Fils », plutôt que « son Fils ». A vrai dire, une lecture superficielle ne fait pas grande différence entre : « son propre Fils » et : « son Fils » ; cependant l'Apôtre, qui en d'autres passages, appelle le Christ : « son Fils », en grec : « τὸν ἑαυτοῦ υἱόν », nous montre clairement en ce passage qui porte : « ὃς τοῦ ἰδίου υἱοῦ οὐκ ἐφείσατο » : « qui n'a pas épargné son propre Fils », la vraie nature du Fils. Après nous avoir déclaré plus haut qu'il y a plusieurs fils selon l'esprit d'adoption, il nous montre ici celui qui possède le caractère propre de Fils Unique de Dieu.

46. Nous pouvons conclure : l'hérétique n'est pas un ignorant, il hait le Christ

La fausse route où s'engage l'hérétique n'est pas le fruit d'une erreur humaine, et nier le Fils n'est pas dû à l'ignorance, car on ne peut ignorer ce que l'on nie. Il prétend : le Fils de Dieu est une créature existant à partir du néant. Si le Père n'a pas parlé de cela, si le Fils ne l'a pas attesté, si l'Apôtre ne l'a pas

prêché, oser avancer une telle affirmation n'est pas seulement ignorer le Christ, c'est le haïr. Car le Père nous dit de son Fils : « Celui-ci est mon Fils » (Mt 3, 17). Le Fils affirme à son sujet : « Celui qui te parle, c'est lui » (Jn 9, 37), Pierre reconnaît : « Tu l'es » (Mt 16, 16), Jean rend témoignage : « Il est le Véritable » (1 Jn 5, 20), et Paul ne cesse de parler du « propre Fils » de Dieu (Rm 8, 32). Là où l'erreur due à l'ignorance, ne peut être alléguée pour excuser cette faute, je ne vois pas d'autre mobile que la haine.

Celui qui parle ainsi, celui qui parle sans détour par les prophètes et les précurseurs de son avènement, c'est celui qui, plus tard, nous parlera par la bouche de l'Antéchrist[45]. Par ces nouveaux artifices, il tend à jeter le trouble dans les convictions de foi qu'il nous faut avoir pour parvenir au salut ; de la sorte, il commence par arracher de nos cœurs la croyance au Christ, Fils de Dieu selon la nature ; il lui sera ensuite facile de repousser le nom même de Fils, qui ne sera plus qu'un titre d'adoption. Car pour ceux qui soutiennent que le Christ est une créature, celui-ci devient nécessairement l'Antéchrist, puisqu'une créature ne peut être le propre Fils de Dieu, et le Christ n'est qu'un menteur lorsqu'il se dit Fils de Dieu. De ce fait, ceux qui nient le Fils de Dieu, tiennent le Christ pour l'Antéchrist.

D) LE TEMOIGNAGE DES FIDELES, DES DEMONS, DES JUIFS, DES PAIENS

47. Les fidèles aussi reconnaissent le Fils unique de Dieu. Ainsi Marthe

Dis-moi, qu'attends-tu pour salaire de ton affirmation, toi qui te déchaînes pour rien ? Es-tu si sûr de ton salut pour soutenir de ta bouche ce blasphème : le Christ est une créature et non le Fils de Dieu ? Tu ferais mieux d'apprendre ce mystère dans les Evangiles et d'y croire de toute ta foi ! Car, bien que le Seigneur soit Tout-puissant, il a voulu que tous ceux qui lui demandaient des miracles, les méritent en exprimant leur foi. Cette manifestation orale de la foi n'a pas augmenté la puissance

45. Ici Satan.

du Christ qui est : « puissance de Dieu », mais cette foi fut récompensée par le miracle.

Marthe, en peine pour Lazare, supplie le Seigneur ; celui-ci lui demande si elle croit que ceux qui mettent en lui leur foi, ne meurent jamais. Marthe laisse parler la foi dont elle est pénétrée et dit : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui est venu en ce monde » (Jn 11, 27). Une telle affirmation mérite l'éternité, cette foi ne mourra jamais ! Marthe qui implore la vie pour son frère, se voit interrogée sur sa foi. Oui, elle croit au Fils de Dieu !

Et toi, je te le demande, quelle vie espères-tu donc, et de qui attends-tu la vie, toi qui rejette le Fils, alors que croire en lui est la seule condition pour obtenir la vie éternelle ? Car il est grand, le mystère de la foi, et le bonheur éternel consiste à y adhérer parfaitement !

48. De même l'aveugle-né

Le Seigneur avait accordé la vue à l'aveugle de naissance, et le Maître de la nature l'avait délivré d'un défaut de nature. Cet aveugle était né pour la gloire de Dieu ; aussi, pour que l'on puisse reconnaître l'œuvre de Dieu dans l'œuvre du Christ, celui-ci n'attend pas qu'il confesse sa foi pour le guérir. Mais lorsqu'il recouvrit l'usage de ses yeux, celui qui ignorait encore l'auteur d'un si grand cadeau mérita dans la suite de le connaître pour affirmer sa foi. Car ce n'est pas la guérison de sa cécité qui lui assura la vie éternelle ! Notre homme guéri et chassé de la Synagogue, le Seigneur lui demande : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » (Jn 9, 35). Cette question lui fut posée dans la crainte qu'il ne se croie perdu en se voyant expulsé de la Synagogue, et proclamer sa foi devait lui rendre l'immortalité. Or, comme l'homme, encore mal assuré, lui répond : « Qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ? » (Jn 9, 36), le Seigneur qui ne veut pas laisser dans l'ignorance celui à qui il avait rendu l'usage de ses yeux, fait maintenant à son intelligence le cadeau d'une foi si précieuse. Il lui dit : « Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui » (Jn 9, 37).

Le Seigneur réclame-t-il de cet homme l'affirmation de sa foi comme prix de sa guérison, comme il l'avait exigée de tous ceux qui lui avaient demandé la santé ? Assurément non ! Car

l'aveugle a recouvré la vue au moment où la question lui fut posée. Celle-ci eut pour but unique de susciter la réponse : « Je crois, Seigneur ! » La foi exprimée par cette réponse devait lui mériter la vie et non pas la guérison de sa cécité. Examinons attentivement le sens de ce passage. Le Seigneur lui demande : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » A vrai dire, si seule une foi au Christ, était une foi parfaite, le Seigneur lui aurait dit : « Crois-tu au Christ ? » Mais puisque tous les hérétiques devaient avoir ce nom sur les lèvres, puisqu'ils devaient tous reconnaître le Christ, mais pourtant rejeter le Fils, il est demandé à la foi d'admettre ce qui est le propre du Christ, c'est-à-dire de croire au Fils de Dieu. Or est-ce là croire au Fils de Dieu, de mettre sa foi dans une créature, alors que la foi qui nous est demandée, n'est pas de croire au Christ, créature de Dieu, mais au Christ, Fils de Dieu !

49. Les démons eux-mêmes ont avoué le Christ : Fils du Dieu Très-Haut

Et les démons ont-ils ignoré le caractère spécifique souligné par ce nom de Fils ? Les hérétiques méritent en effet, d'être réfutés, non seulement par l'enseignement des Apôtres, mais aussi de la bouche des démons. Car ceux-ci s'écrient, et ils le crient à plusieurs reprises : « Que me veux-tu, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut ? » (Lc 8, 28). La vérité leur arrache malgré eux cette confession, et la peine qu'ils ont à obéir atteste la puissance de la nature du Christ. Oui, ils sont vaincus par la puissance du Christ, lorsqu'ils abandonnent les corps des possédés. Ils rendent honneur au Christ, lorsqu'ils confessent sa nature. Ils reconnaissent le Christ : Fils de Dieu, et par ses œuvres, et de nom. Dis-moi, hérétique, parmi tous les cris des démons qui confessent le Christ, perçois-tu le nom de « créature » et la grâce de l'adoption qui lui aurait été accordée ?

50. Et les Juifs aussi ne le nient pas

Tu as encore à apprendre qui est le Christ ; eh bien, que ce soit du moins ceux qui le rejettent qui t'enseignent. Ainsi la déclaration arrachée à ceux qui le repoussent flétrira ton impiété !

Car bien que les Juifs n'aient pas reconnu le Christ dans la chair, ils savaient pourtant que le Christ devait être le Fils de Dieu, lorsqu'ils dressaient de faux témoins contre lui, sans aucun grief véritable. Le Grand-Prêtre interroge Jésus : « Es-tu le Christ, le Fils du Béni ? » (Mc 14, 61). Ils ignorent son mystère, mais ils n'ignorent pas sa nature ! Ils ne lui demandent pas si le Christ est le Fils de Dieu, mais s'il est, lui, le Christ, Fils de Dieu. Ils se trompent sur l'homme, mais non sur le Fils de Dieu ; ils ne doutent pas que le Christ soit Fils de Dieu. Aussi, lorsqu'ils lui demandent s'il est le Christ, ils ne nient pourtant pas que le Christ soit le Fils de Dieu.

Et toi, je te le demande, sur quoi t'appuies-tu pour rejeter ce que même les Juifs qui ne reconnaissent pas le Christ, ne nient pas. Car si la connaissance parfaite consiste à reconnaître que le Christ, Fils de Dieu, existant avant tous les siècles, est né aussi de la Vierge, ceux-là même qui ne reconnaissent pas le Christ né de Marie, ne nient pourtant pas qu'il soit le Fils de Dieu. Vois donc, en rejetant le Fils de Dieu, tu te fais complice de l'impiété des Juifs. Car ils attestent eux-mêmes le motif pour lequel ils condamnent le Christ : « D'après notre Loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu ! » (Jn 19, 7). Ta voix qui blasphème, ne lui fait-elle pas le même reproche : pourquoi se dit-il Fils, lui que tu affirmes créature ? Les Juifs le déclarent digne de mort parce qu'il se prétend Fils de Dieu. Et toi qui nies qu'il est Fils de Dieu, je me demande bien quelle sentence tu porteras contre lui ! Car cette déclaration du Christ te déplaît autant qu'aux Juifs. Oui, je te le demande, porteras-tu sur le Christ une sentence différente, puisque tu acceptes leur verdict ? Avec la même impiété, tu rejettes le Christ, Fils de Dieu. Cependant, leur crime est moindre, dans la mesure où il y a en eux part d'ignorance. Car ils ne reconnaissent pas le Christ, fils de Marie, mais ils ne doutent pas que le Christ soit le Fils de Dieu. Toi, bien que tu ne puisses ignorer que le Christ soit né de Marie, tu ne reconnais pourtant pas que le Christ est Fils de Dieu. Eux, s'ils parviennent à la foi, ils pourront encore recevoir le salut, étant donné qu'ils étaient dans l'ignorance ; mais pour toi, toutes les portes du salut te sont fermées, parce que tu nies ce que maintenant, tu ne peux ignorer.

Car tu n'ignores pas que le Christ soit le Fils de Dieu. La preuve en est que tu lui donnes le nom de fils adoptif, pour

soutenir à tort qu'il est une créature comme les autres, dotée du nom de Fils. De tout ton pouvoir, tu lui dérobes sa nature, et tu lui enlèverais aussi son nom de Fils, si tu le pouvais. Mais cela ne t'est pas possible ; aussi tu sépares la nature du nom : on l'appelle fils, mais il n'est pas vrai Fils de Dieu.

51. Toi qui fais naufrage, ne peux-tu pas dire avec les disciples : « Il est Fils de Dieu ! »

Tu aurais pour t'aider, l'aveu de ceux pour qui la mer en furie et les vents déchaînés se sont calmés. Tu pourrais, toi aussi, proclamer le Christ : Fils de Dieu, en te servant de leur propre exclamation : « Vraiment, il est Fils de Dieu ! » (Mt 14, 33). Mais un souffle mauvais t'emporte, ta vie fait naufrage, la tempête règne sur les mouvements de ton âme qui sombre dans une mer déchaînée !

52. Car un tel aveu sort de la bouche des païens, eux-mêmes

A tes yeux, un tel témoignage de foi n'apparaît pas convainquant, parce que les marins qui l'expriment sont des Apôtres ; mais pour moi, s'il me paraît moins étonnant, il en acquiert un plus grand poids. Eh bien, enregistre encore ce qu'ont cru à ce sujet, les païens. Les gardes cruels de la cohorte romaine sont là, auprès de la croix. Ecoute l'un d'eux : il est subjugué au point d'affirmer sa foi. A la vue des œuvres de la puissance du Christ, le centurion déclare : « Vraiment, celui-là était Fils de Dieu ! » (Mt 27, 54).

Le Christ rend l'esprit, le voile du temple se déchire, la terre tremble, les sépulcres s'ouvrent, les morts ressuscitent et un homme, un païen mécréant, affirme sa foi [46]. Il constate dans ces œuvres, la nature toute-puissante du Christ, et reconnaît dans ce nom de Fils de Dieu, la vérité de sa nature divine. Oui, le mobile qui le pousse à proclamer la vérité est si pressant, l'assurance de sa foi est si grande que la nécessité de reconnaître la vérité s'impose à sa volonté, et celui qui l'avait crucifié, est obligé de proclamer que le Christ, Seigneur de la gloire éternelle, est vraiment Fils de Dieu !

46. Cf. Mt 27, 50-53.

Livre septième

Hymne à la naissance du Fils

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

PLAN DU LIVRE VII

1. Introduction

1. Présentation du livre.
2. Rappel de la marche suivie.
3. Devant une telle quantité d'hérésies, le chemin à suivre est plein de périls.
4. Mais elle est grande, la force de la vérité !
   Il importe de discerner la vraie foi.
5. Sabellius escamote la naissance du Fils.
6. Arius et Sabellius se combattent.
7. Photin entre dans la lice !
   Qu'ils se battent si cela les amuse !
8. Pour nous, il importe de présenter la vraie doctrine sur la divinité du Fils.

2. Etude des deux premières modalités selon lesquelles le Fils est Dieu : le nom et la naissance

9. Le Christ porte le nom de Dieu.
10. Il y a nom et nom.
11. Ici, lorsqu'on me dit : Le Verbe est Dieu, ce nom lui vient de la naissance.
    Et ce nom exprime réellement sa substance.
12. C'est bien ce qu'a compris l'Apôtre Thomas.
13. Car le nom de Dieu, donné au Fils, souligne l'unité de sa nature divine.
14. La naissance confère la nature de celui qui engendre.
15. Le Christ le déclare lui-même, en appelant Dieu son Père.
16. Après avoir énoncé la suite de ce texte évangélique, Hilaire se voit contraint de reconnaître qu'il lui est impossible d'observer l'ordre qu'il s'était proposé.

3. La naissance implique : nom, nature, puissance et révélation

17. L'œuvre du Fils, c'est l'œuvre du Père en lui.
    Car le Fils ne peut faire que ce qu'il voit faire au Père.
18. « Ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement ».
19. Le Père montre au Fils tout ce qu'il fait.
    Mais chez l'un comme chez l'autre, la puissance est égale.
20. Le Père a remis tout jugement au Fils.
21. L'œuvre du Père est l'œuvre du Fils, et c'est l'œuvre de Dieu.
    Reconnais le Fils, reconnais sa divinité, reconnais sa naissance !

4. Le Fils nous révèle le mystère de sa naissance

22. Le témoignage du Fils.
    La main du Père et la main du Fils.
23. Toi, hérétique, comme les Juifs, tu prends des pierres pour les jeter contre le Christ !
24. Mais en se disant un avec le Père, le Christ n'a pas proféré un blasphème.
25. Il est vraiment Fils de Dieu.
26. « Moi et le Père, nous sommes un », voilà qui résume le mystère de la naissance.
    Le Fils accomplit bien les œuvres de Dieu.
27. Le Dieu Vivant naît du Dieu Vivant.
28. Analogie tirée de la naissance humaine.
29. Autre analogie : la flamme qui se transmet à une autre flamme.
30. Sens de ces analogies.
31. Le mystère de la naissance du Fils.
32. Une seule nature, deux personnes.

5. Le chemin vers le Père

33. La Voie, la Vérité, la Vie.
34. « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père ».
35. Philippe est surpris, mais sa foi n'est pas en cause.
36. Jésus reproche à l'Apôtre de n'avoir pas reconnu celui qu'il fréquentait.
37. Le Fils est l'image du Père.
38. Aussi voit-on le Père dans le Fils.
39. Car le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père.
40. Le mystère des deux qui sont un.
41. Dans une unique nature.

CERF EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

1. Introduction

1. Présentation du septième livre

Voici le septième livre de notre traité qui a pour objet de combattre cette hérésie nouvelle dont l'audace est insensée. Bien qu'il vienne après les six livres précédents, ce septième livre est capital et de la plus haute importance pour comprendre le contenu sacré d'une foi parfaite [1].

Nous ne l'ignorons pas : nous gravissons le chemin de la doctrine évangélique qui est un sentier rude et escarpé. La crainte, née de la conscience de notre faiblesse, nous aurait fait rebrousser chemin ; mais, enflammé par l'ardeur de notre foi, impressionné par l'acharnement des hérétiques, anxieux à la pensée des dangers qui menacent les ignorants, nous ne pouvons taire ce que nous n'osons pas exprimer. Nous voilà sous la crainte d'un choix périlleux : garder le silence, tout comme ouvrir la bouche, nous rendrait coupable d'avoir trahi la vérité !

Car la finesse de l'hérésie s'entoure des incroyables artifices que peut imaginer un esprit dépravé. Par ces subterfuges, elle commence par simuler un attachement sincère à Dieu, puis elle trompe la bonne foi des simples qui lui prêtent l'oreille, et prend alors soin de se mettre à l'unisson de la sagesse du monde ; pour finir, elle détourne l'esprit de la vérité, sous prétexte d'asseoir sa doctrine sur une base solide. Car, en affirmant un seul Dieu, elle imite l'orthodoxie ; en reconnaissant le Fils de Dieu, elle trompe ceux qui l'écoutent en ne donnant pas à ce nom son véritable sens ; en prétendant que le Fils n'était pas avant de naître, elle satisfait à la sagesse du monde ; en proclamant encore Dieu immuable et incorporel, elle rejette la naissance de Dieu à partir de Dieu, en apportant pour justifier ce rejet, une raison fallacieuse.

1. Il s'agit pour Hilaire de démontrer l'unité de nature et non une simple unité morale, comme affirment les ariens.

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

Oui, elle se sert de notre doctrine pour se dresser contre nous ; elle utilise la foi de l'Eglise pour combattre la foi de l'Eglise : notre silence ou notre répartie risquent de tourner à notre désavantage, puisque les vérités que nous ne nions pas, lui permettent d'affirmer celles que nous nions !

2. Rappel de la marche suivie

Rappelons-le : nous avons averti le lecteur dans nos livres précédents, et, parcourant l'ensemble du texte blasphématoire, nous lui avons fait remarquer que tout l'effort de l'hérésie vise à nous faire croire que notre Seigneur Jésus-Christ n'est ni Fils de Dieu, ni Dieu. Car si on lui concède les noms de Dieu et de Fils par adoption, c'est pour nier en lui sa vraie nature de Dieu et sa filiation. On affirme Dieu immuable et incorporel — et c'est la vérité —, mais on se sert de cet argument pour nier que le Fils soit né de Dieu. Si l'on reconnaît que Dieu le Père est Dieu unique, c'est pour nous dissuader de croire à la divinité du Christ, puisque, nous dit-on, une nature incorporelle n'admet pas la notion de naissance, et notre foi en l'unité de Dieu est incompatible avec un Dieu, né de Dieu.

Mais déjà, dans les livres précédents, nous avons démontré, par la Loi et les Prophètes, qu'une telle déclaration était mensongère et ne tenait pas debout. Nous avons maintenu, dans notre répartie, qu'il fallait reconnaître un Dieu venant de Dieu, tout en affirmant un seul vrai Dieu ; nous avons précisé que ce seul vrai Dieu n'empêchait pas qu'il y eût en lui union de plusieurs personnes, sans que par ailleurs, nous eussions à croire en un autre Dieu, puisque, pour nous, notre foi ne reconnaît ni deux dieux ni un Dieu solitaire. Ce faisant, en ne niant pas et en n'affirmant pas absolument l'unité, la perfection de notre foi est assurée, puisque la nature qui fait qu'ils sont un, est à rapporter au Père et au Fils, sans pour autant que l'un et l'autre soient une seule personne.

Voulant démontrer le mystère indissoluble d'une foi parfaite, par l'enseignement des Evangiles et des Apôtres, notre premier devoir était de convaincre ceux qui nous écoutent de l'existence du Fils de Dieu dans la nature qui lui vient de sa vraie naissance, et de faire voir clairement qu'il est Fils, non pas en tant que venant d'ailleurs ou du néant, mais parce qu'il est né de

Dieu. Les pages de notre dernier livre ne nous permettent plus de douter maintenant qu'il faille laisser de côté le nom de Fils, au sens de fils adoptif, et croire que le Christ est vrai Fils, en vertu de sa vraie naissance ; il nous reste encore à prouver cette vérité d'après les Evangiles. Nous pourrons ainsi reconnaître que le vrai Fils de Dieu est aussi vrai Dieu, car il ne serait pas vrai Fils, s'il n'était vrai Dieu, et il ne serait pas vrai Dieu, s'il n'était pas vrai Fils.

3. Devant une telle quantité d'hérésies, le chemin à suivre est plein de périls !

Rien n'est plus pénible pour un homme que la conscience d'un danger imminent ! Certes, les malheurs ignorés ou subits nous laissent dans un équilibre bien fragile, mais ils ne comportent pas la peur d'un futur incertain. Tandis que moi, qui vis dans l'angoisse de ce qui va m'arriver, j'ai à supporter ce tourment ! Oui, maintenant mon navire n'est plus dans un port tranquille, et je n'ignore pas qu'un naufrage peut l'engloutir ; je marche sur un chemin plein d'embûches, et je ne me crois pas à l'abri des brigands ; je traverse à la hâte les sables de Lybie, et je ne suis pas sûr de ne pas y rencontrer scorpions, vipères ou autre serpent venimeux ! Aucun repos pour mon souci, aucun repos pour mon âme ! Car je parle, alors que tous les hérétiques sont aux aguets, à l'affût de chaque mot qui sort de ma bouche, et la route que suit ma pensée est un sentier taillé à pic, très dangereux, coupé de chausse-trapes, tendu de pièges ! Que cette route soit difficile et pénible, j'ai maintenant moins sujet de m'en plaindre : je ne monte plus par mes propres moyens, mais en mettant mes pas dans les pas des Apôtres. Et pourtant, je suis toujours en péril : ou de dégringoler dans un précipice, ou de tomber dans une fosse, ou d'être enserré dans un filet ; oui, ma crainte n'a pas de cesse !

Car tandis qu'il me faut proclamer l'unité de Dieu, selon la Loi, les Prophètes et les Apôtres, Sabellius * se tient à mes côtés, prêt à me broyer de sa dent cruelle, comme une proie désirée, pour avoir avancé ce terme : unité de Dieu. Mais si, contre Sabellius, je ne parle pas de l'unité de Dieu, et si je proclame que le Fils de Dieu est vrai Dieu, une hérésie nouvelle me guette et me reproche d'annoncer deux dieux ! Et si je déclare alors

le Fils de Dieu né de Marie, voilà qu'Hébion *, c'est-à-dire Photin *, se dresse pour s'emparer de cette assertion et la donner comme garantie de son erreur.

Je passe sous silence les autres hérésies : tous savent qu'elles sont étrangères à l'Eglise. Mais ce mal-là, bien que fréquemment dénoncé et rejeté, est encore aujourd'hui à l'intérieur de l'Eglise [2]. La Galatie en a nourri un grand nombre qui affirmaient d'une manière impie l'unité de Dieu. Alexandrie [3] a semé misérablement dans presque tout le monde, ses deux dieux, que du reste, elle nie. La Pannonie [4] soutient, selon une acception sacrilège, que Jésus vient de Marie. Et parmi toutes ces erreurs, l'Eglise court le risque de ne pas tenir pour vrai ce qui est vrai, puisqu'on tourne à l'hétérodoxie des thèses capables aussi bien d'affermir ou de ruiner la foi.

Car nous ne pouvons affirmer d'une manière orthodoxe que Dieu est un, si nous entendons par là qu'il est seul, car le Dieu Fils ne pourrait être compris dans la foi en un Dieu solitaire. Au contraire, si l'on affirme un Dieu, Fils de Dieu, comme il l'est réellement, nous voici en péril de ne pas maintenir la foi en un Dieu unique. Et c'est aussi dangereux de nier l'unité de Dieu que de le proclamer solitaire. Mais ce danger, les adeptes de la folie du monde ne le ressentent pas ; car pour eux, il est difficile de reconnaître un être unique dans un être qui n'est pas solitaire, et comment comprendre que Dieu ne soit pas seul, s'il est un ?

4. Mais elle est grande, la force de la vérité !

Mais, je l'espère, l'Eglise fait rayonner la lumière de sa doctrine même sur le non-savoir du monde ; et bien qu'il ne reçoive pas la doctrine secrète cachée dans la foi, celui-ci entrevoit cependant que nous opposons aux hérétiques une vérité qui rend compte de ce mystère. Car elle est grande, la force de la vérité ! Lorsqu'elle ne peut être comprise par elle-même, elle éclaire cependant, par les arguments mêmes qui lui sont opposés. Demeurant immuable dans sa nature, elle renforce tous les jours

2. Allusion à Marcel d'Ancyre, une des figures controversées du IVe siècle, que les ariens accusaient de sabellianisme.
3. Patrie d'Arius, et berceau de l'arianisme.
4. Photin de Sirmium.

la solidité qui la caractérise lorsqu'elle se voit attaquée. Car c'est le propre de l'Eglise de vaincre quand elle est blessée, de parfaire son intelligence lorsqu'on la conteste, de maintenir la vérité lorsqu'on la déserte !

Oui, vraiment, son désir est que tous demeurent avec elle et en elle. Elle ne veut rejeter personne de son sein paisible, elle ne veut perdre personne, pas même ceux qui se rendent indignes d'habiter une telle mère. Les hérétiques s'écartent-ils ou sont-ils rejetés de son sein ? Elle n'abandonne l'occasion de leur procurer un salut qui vient d'elle, que dans la mesure où il revient à la foi de chacun, d'attendre d'elle la béatitude. De fait, il est très facile de reconnaître cela en étudiant ces hérésies. Car, puisque l'Eglise est la seule qui ait été instituée par le Seigneur et affermie par les Apôtres, c'est l'égarement forcené des diverses hétérodoxies qui opère la coupure. Et l'on ne peut nier qu'une scission soit le fait d'une mauvaise intelligence de la foi, vu que le texte qu'on lit est ramené à une pensée que l'on a en tête, alors que ce devrait être notre pensée qui se plie au sens de ce que nous lisons.

Il importe de discerner la vraie foi

Cependant, puisque chacune de ces sectes s'oppose aux autres, la vraie foi est à discerner, non seulement d'après la doctrine de telle partie, mais d'après les thèses de ses adversaires. De la sorte, bien que toutes ces églises hétérodoxes se dressent contre la seule Eglise, du fait qu'elle est seule à rester une dans la foi, celle-ci réfute l'égarement de tous ces impies.

En effet, tous ces hérétiques s'élèvent contre l'Eglise. Mais s'ils se terrassent les uns les autres, ces beaux exploits ne leur profitent pas ! Car leurs victoires sont les triomphes de l'Eglise sur chacun d'eux, puisque chaque hérésie combat dans une autre la doctrine même que rejette la foi de l'Eglise ! Les hérétiques n'ont en effet, aucun enseignement commun, et par suite, s'opposant les uns aux autres, ils affermissent notre foi.

5. Sabellius escamote la naissance du Fils

Sabellius * enseigne le Dieu Un, tout en escamotant la naissance du Fils, et cependant, il ne doute pas que la puissance de la nature qui

agit dans le Christ homme, soit divine. De fait, il ignore le mystère du Fils, et l'admiration qu'il éprouve à la vue de ses œuvres, obnubile chez lui la foi en sa vraie génération. Quand il entend ces mots : « Celui qui me voit, voit le Père » (Jn 14, 9), il en tire une conclusion hétérodoxe : la confusion des personnes au sein d'une nature indivisible et identique, puisqu'il ne comprend pas que l'unité de nature est manifestée par ce signe de la naissance du Fils. De voir le Père dans le Fils, nous assure de la divinité de ce dernier, sans abolir sa naissance. C'est pourquoi, pour connaître l'un, il faut connaître l'autre, car la nature est la même en l'un comme en l'autre ; et, puisqu'ils ne diffèrent en rien, on contemple de part et d'autre la même nature qui leur appartient en propre. Non, le bon sens ne saurait mettre en doute cette vérité : le Fils qui demeure dans la « condition divine » (Ph 2, 6), nous révèle à partir de lui-même, l'image de la « condition divine » [5].

Une autre parole du Seigneur : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30), est mise à profit par le délire insensé dont fait preuve cette foi tordue. Car l'unité d'une nature identique amène à croire, d'une manière impie, à l'erreur de l'identité des personnes, et l'unique sens perçu en cette citation ne rend pas compte de l'explication qu'il faut en donner. Car cette phrase : « Moi et le Père, sommes un », ne concerne pas un Dieu solitaire. La conjonction : « et », qui précède le mot : « Père », ne permet pas, en effet, de comprendre qu'il s'agisse ici d'une seule personne, et le verbe : « sommes », n'est pas un singulier. Par ailleurs, « nous sommes un » n'empêche pas qu'il y ait naissance, mais n'attribue pas une autre nature à celui qui est engendré, puisque : « un » s'oppose à différent, et : « nous sommes » ne peut s'appliquer à une seule personne.

6. Arius et Sabellius se combattent

Rapproche cette erreur de celle de nos hérétiques actuels. Ils se prêtent assistance contre Sabellius * et affirment avoir lu : « Le Père est plus grand que moi » (Jn 14, 28). Ne comprenant rien à la signification secrète et profonde de la naissance, ni au mystère d'un Dieu qui s'est anéanti [6] et a pris notre chair, ils soutiendront alors l'infériorité de la nature du Christ, parce que celui-ci affirme le Père plus grand que lui [7]. Contre Sabellius, ils opposeront un Fils si bien Fils qu'il est inférieur au Père, qu'il demande à celui-ci une gloire passagère, craint la mort et meurt [8].

En riposte, Sabellius * fait ressortir la nature de Dieu évidente dans les actions du Christ. Et, tandis que notre nouvelle hérésie, celle qui fleurit aujourd'hui, admet un seul Dieu pour éliminer Dieu le Fils, Sabellius, lui, retient dans sa profession de foi, l'unité de Dieu pour

5. L'expression vient de Philippiens, 2, 6. Le mot « forma » est traduit par « condition », il s'agit des attributs essentiels.
6. Cf. Phil 2, 6.
7. Cf. Jn 17, 1.
8. Cf. Lc 22, 43-44.

qu'il ne soit plus question du Fils. L'un nous montre le Fils qui agit, l'autre soutient que c'est Dieu qui accomplit ces œuvres. Celui-ci affirme l'unité de Dieu, l'autre la nie. Sabellius défend sa position en ces termes : « Seule la nature divine peut réaliser des œuvres telles que celles qui ont été faites : la rémission des péchés, la guérison des malades, la marche permise aux boiteux, la vue rendue aux aveugles et la vie aux morts. Tout cela vient de Dieu seul. Aucune autre nature, si ce n'est celle d'un Dieu conscient de sa divinité, ne pourrait affirmer : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30). Pourquoi me forcer à reconnaître une autre entité ? Pourquoi m'inviter à croire en un autre Dieu ? Dieu seul accomplit les actions qui sont propres à Dieu. »

A cela, ses adversaires, ceux qui prétendent que le Fils a une nature différente de celle du Père, feront entendre, de leur bouche de vipère, des sifflements non moins perçants : « Tu ne connais point le plan mystérieux de ton salut ! Tu dois croire au Fils qui a fait les mondes [9], a façonné les hommes [10], leur a donné la Loi par des Anges [11], qui est né de Marie, qui a été envoyé par le Père [12], qui fut crucifié, est mort, a été enseveli, qui est ressuscité des morts et s'est assis à la droite de Dieu [13], lui, le juge des vivants et des morts [14]. En lui, tu dois être régénéré, c'est lui qu'il te faut confesser, c'est son royaume qu'il te reste à mériter. »

Ennemis de l'Eglise l'un comme l'autre, ils plaident pour l'intérêt de l'Eglise : Sabellius reconnaît un Dieu par nature dans les œuvres du Christ, ce Christ que ses adversaires affirment Fils de Dieu, de par le plan mystérieux de Dieu auquel adhère notre foi.

7. Photin * entre dans la lice !

Et maintenant, par la victoire que remporte notre foi, Hébion *, c'est-à-dire Photin, est lui aussi vainqueur et vaincu. D'un côté, il reprend Sabellius * : comment ne reconnaît-il pas l'homme — Fils de Dieu ! D'un autre côté, les Ariens fanatiques [15] le confondent : comment ignore-t-il que le Fils de Dieu habite cet homme ! Contre Sabellius, il allègue par l'Evangile, que cet homme est fils de Marie. Arius, par l'Evangile, ne lui permet pas de dire que Jésus est seulement fils de Marie. Contre celui qui refuse le Fils, l'homme Jésus est élevé par l'autre à la dignité de Fils. Parce que Photin ne veut rien entendre

9. Cf. He 1, 2.
10. Cf. Jn 2, 7.
11. Cf. Ga 3, 19.
12. Jn 8, 16.
13. Cf. Mc 16, 19.
14. Ac 10, 42.
15. Première mention explicite des disciples d'Arius. Le mot « ariomanitae » employé aussi par Athanase et Grégoire de Nazianze tire son origine très probablement du mot grec « Arès », dieu de la guerre dont la furie est la caractéristique. Le vocable semblait très approprié au tempérament d'Arius (cf. *Trinité* II, 1 et 5).

d'un Fils né avant tous les siècles, Arius nie que le Fils de Dieu soit seulement né de l'homme.

Qu'ils se battent si cela les amuse !

Laissons-les se battre si cela leur fait plaisir, car en se combattant les uns les autres, chacun d'eux est vaincu ! Nos hérétiques, ceux que l'on voit poindre aujourd'hui, sont réfutés en ce qui concerne la nature de Dieu ; Sabellius est démenti à propos du mystère du Fils ; Photin est convaincu de méconnaître le Fils de Dieu né avant tous les siècles, ou de le renier.

Au-dessus de cette mêlée, la foi de l'Eglise, appuyée solidement sur l'enseignement des Evangiles et des Apôtres, maintient contre Sabellius, l'affirmation de l'existence du Fils ; contre Arius, qu'il possède la nature de Dieu, et contre Photin, qu'il est le créateur de l'univers. Et cette doctrine, professée par l'Eglise, est d'autant plus vraie que tous ces hérétiques ne peuvent s'entendre pour la nier ! Car Sabellius présente les œuvres du Christ pour rendre compte de sa nature divine, mais il nie que ce soit le Fils qui agisse. Les ariens l'appellent Fils, mais ils ne reconnaissent pas qu'en lui réside la nature divine. Photin maintient son humanité, mais il ignore que le Fils, devenu homme, est né de Dieu avant tous les siècles.

Ainsi, tandis que chacune de ces hérésies défend sa position ou condamne celle des autres, toutes mettent en évidence la vérité de notre foi, elle qui défend ou condamne les doctrines selon qu'elles sont orthodoxes ou non.

8. Pour nous, il importe de présenter la vraie doctrine sur la divinité du Fils

Il me fallait donc traiter de tout cela en peu de mots, non pour augmenter le volume de mon ouvrage, mais par mesure de précaution : d'abord pour montrer que dans ces doctrines hérétiques, tout est peu sûr et sujet à l'erreur, puisqu'il leur arrive de se guerroyer à notre avantage ; ensuite pour que personne n'aille tomber dans l'erreur de croire, ou bien en deux dieux, ou bien, à l'opposé, en un Dieu solitaire et unique, alors que, pour lutter contre nos hérétiques actuels, je m'oppose à leurs dires et proclame Dieu le Père et Dieu le Fils, affirmant aussi chez le Père et le Fils, un seul nom, une seule nature, dans une même divinité. Car en Dieu le Père et en Dieu le Fils, selon notre enseignement, il n'y a pas confusion des personnes ; sous la démonstration que nous avançons de leur nature identique, ne se peut glisser plusieurs dieux.

Déjà, à l'aide du témoignage de l'Evangile, nous avons suffisamment répondu, dans le livre précédent, à ceux qui nient que le Fils de Dieu vient de Dieu, par une vraie naissance. Nous devons maintenant démontrer que celui qui est vraiment Fils de Dieu en raison de sa nature, est aussi Dieu par nature. Pourtant, que notre foi ne s'égare pas vers un Dieu solitaire ou vers un autre Dieu ; puisqu'il n'y a qu'un Dieu unique, ne le présentons pas comme s'il était solitaire ; ni comme s'il n'était pas unique, alors que nous avons à reconnaître qu'il n'est pas seul.

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

2. *Étude des deux premières modalités selon lesquelles le Fils est Dieu : le nom et la naissance*

9. Le Christ porte le nom de Dieu

Nous reconnaissons donc notre Seigneur Jésus-Christ comme Dieu selon ces différentes modalités : il en porte le nom, il l'est par sa naissance, il en possède la nature, il en montre la puissance, il en fait la déclaration.

Sur son nom, je pense qu'il n'y a pas à hésiter. Nous lisons en effet ; « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu » (Jn 1, 1). Quel est ce blasphème ! Pourquoi ne serait-il pas ce qu'on le dit ? Le nom n'est-il pas ce qui désigne la nature ? Puisqu'il faut une raison pour contredire une affirmation, je voudrais bien savoir quelle raison pourrait être avancée, pour nier sa divinité ! Car on lui donne simplement ce nom de Dieu, sans ajouter un autre mot qui fasse trébucher. Oui, le Verbe qui « s'est fait chair » (Jn 1, 14), n'est rien d'autre que Dieu. Il n'y a pas lieu de supposer ici un nom qu'on lui attribue ou un nom d'adoption, pour que celui qui est Dieu ne possède pas le nom qui lui revient de par sa nature.

10. Il y a nom et nom

Considère d'autres textes où le nom de Dieu est employé par attribution ou à titre d'adoption.

Moïse s'entend dire : « Je t'ai donné comme dieu à Pharaon » (Ex 7, 1). L'explication de ce nom de « dieu » ne se trouve-t-elle pas à côté, lorsqu'on nous parle de « Pharaon » ? Ou bien, ce nom apporterait-il à Moïse la nature divine, plutôt qu'il ne l'offre, par ses effets, à celui qui tremble de terreur lorsque le bâton de Moïse, devenu serpent tout en restant bâton, dévore sur le champ les serpents des magiciens [16], lorsque Moïse chasse les taons qu'il avait fait venir [17], lorsqu'il éloigne

16. Cf. Ex 7, 12.
17. Cf. Ex 8, 24-31.

la grêle par la même force qui l'avait appelée [18], lorsqu'il débarrasse le pays des sauterelles par la même puissance qui les avait suscitées [19], si bien que les magiciens sont contraints de reconnaître le doigt de Dieu dans les œuvres de Moïse [20]. Celui-ci a donc été donné comme dieu à Pharaon, pour en être craint, pour en être prié, pour le punir et pour le guérir. Autre chose est d'être donné comme dieu, autre chose est d'être Dieu ! Car si Moïse est donné comme dieu à Pharaon, il ne possède ni la nature, ni le nom de Dieu, puisqu'il n'est pas Dieu.

Je me rappelle encore un autre passage où l'on rencontre cette appellation : « Je l'ai dit : vous êtes des dieux » (Ps 81, 6). Mais en ce texte, il ne s'agit que de l'octroi d'un nom. Cette expression : « Je l'ai dit », laisse entendre une manière de s'exprimer, plutôt qu'elle n'annonce un nom exprimant une réalité [21]. Car le nom donné à une réalité nous permet de comprendre ce qu'est cette réalité, mais une dénomination est laissée au libre choix de quiconque. Et là où quelqu'un nous avertit qu'il va donner telle appellation, cette appellation, qui ne relève que du langage de l'auteur, n'entre pas dans la catégorie d'un nom exprimant la substance.

11. Ici, lorsqu'on me dit : le Verbe est Dieu, ce nom lui vient de la naissance

Mais ici, en ce texte, le Verbe est Dieu. La réalité de Dieu existe dans le Verbe, la réalité du Verbe est exprimée par le nom. Car le nom de Verbe donné au Fils de Dieu, lui vient du mystère de sa naissance, comme aussi le nom de Sagesse et celui de Puissance. Tout cela, qui existe en Dieu le Fils avec la substance de sa vraie naissance, appartient toutefois en propre à Dieu le Père, bien que celui-ci le communique à Dieu le Fils, par la naissance.

Car, nous l'avons fréquemment répété, nous ne parlons pas de division dans le Fils, mais nous enseignons le mystère de sa naissance. Il ne s'agit pas d'une séparation imparfaite, mais d'une génération parfaite : sa naissance n'est pas au préjudice de celui qui l'engendre, alors qu'elle assure la perfection de celui qui naît. C'est pourquoi les noms de ces attributs [22] conviennent au Fils Unique ; les perfections que soulignent ces noms le couronnent, lui qui existe en tant que personne, par sa naissance, et pourtant elles appartiennent au Père, en vertu de sa nature immuable. En effet, Dieu, le Fils Unique, est aussi le Verbe [23]. Mais le Père Innascible n'est jamais sans son Verbe. Non que la nature du Fils soit l'émission d'un son : il est Dieu de Dieu, existant dans la vérité de sa naissance. Ce mot de Verbe nous enseigne qu'il vient du

18. Ex 9, 23-33.
19. Cf. Ex 10, 13, 19.
20. *Ibid.*, 8, 15.
21. Le mot « res » indique une nature permanente par opposition à « accidens », qui est quelque chose d'ajouté à la nature.
22. C'est-à-dire : Verbe, Sagesse, Puissance.
23. Les lignes suivantes se comprennent dans le sens de Verbe = Parole.

Père comme son propre Fils, inséparable de lui par la communion à une même nature.

Et ce nom exprime réellement sa substance

C'est de la même manière que le Christ est Sagesse et Puissance de Dieu. Ce n'est pas qu'il soit, au sens ordinaire de ces mots, le mouvement qui donne le branle à une force de l'âme ou à la pensée ; mais la nature qu'il tient par suite de la véritable naissance de sa substance, est exprimée par les noms de ces réalités présentes au plus profond de l'homme. Car celui qui tient son existence de sa naissance, ne saurait être assimilé à ce qui réside toujours au dedans de chacun [24]. Le Fils Unique du Père, le Dieu éternel, né comme Dieu subsistant [25], ne doit pas être regardé comme étranger à la nature divine du Père ; aussi son existence nous est-elle exprimée par les noms des propriétés dont jouit celui par qui il existe [26].

Par conséquent, celui qui est Dieu, n'est pas autre que Dieu. Car, lorsque j'entends : « Le Verbe était Dieu » (Jn 1, 1), je n'entends pas seulement qu'il m'est parlé de Dieu le Verbe, mais je saisis en ce texte l'évidence que le Verbe est Dieu. Et si, plus haut, le nom de Dieu n'était donné que par pure appellation à Moïse et à ceux qui reçoivent le qualificatif de dieux, ici, il y a une réalité exprimant la substance, lorsqu'on me dit : « Il était Dieu. » Car le verbe « être » n'est pas un mot accidentel, mais il exprime une vérité subsistante, un principe permanent, le caractère propre de sa modalité naturelle.

12. C'est bien ce qu'a compris l'apôtre Thomas

Voyons maintenant si cette affirmation de Jean l'Evangéliste concorde avec l'aveu de l'apôtre Thomas, lorsqu'il s'exclame : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jn 20, 28). Il est donc son Dieu, celui qu'il reconnaît pour Dieu. Certes, il n'ignorait pas qu'elle venait du Seigneur, cette injonction : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est un » (Dt 6, 4). Comment la foi de l'Apôtre aurait-elle oublié le principal commandement du Seigneur, pour reconnaître la divinité du Christ, puisqu'il fallait confesser le Dieu unique pour avoir la vie ? Mais l'Apôtre, à la lumière de la résurrection, comprenait dans sa totalité le plan mystérieux

24. « Semper internum » synonyme de « semper inhaerens », ce qui est né n'est pas une pure qualité inhérente à l'engendrant mais un être qui subsiste par lui-même.

25. « Subsister » avec la nuance de « comme personne distincte ».

26. Les noms de Sagesse et de Puissance qui sont attribués au Fils et révèlent sa nature, lui viennent du Père, et le Père n'abandonne pas ces attributs par la naissance du Fils.

auquel adhère notre foi. Et lui qui avait si souvent entendu : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30), et : « Tout ce qui est à mon Père est à moi » (Jn 16, 15), comme : « Je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn 14, 11), le voici qui confesse à présent, sans péril pour sa foi, le nom qui exprime la nature divine du Christ.

Sa foi qui reconnaissait la divinité du Fils, ne se séparait pas de l'attachement à un seul Dieu, le Père, puisqu'il en était persuadé : dans le Fils de Dieu, il n'y a pas d'autre véritable nature divine que celle que possède le Père. Sa foi en une seule nature divine n'était pas mise en danger par une confession hétérodoxe d'un autre Dieu, puisque la naissance parfaite du Fils de Dieu ne lui conférait pas la nature d'un autre Dieu.

C'est donc parce qu'il comprend la vérité du mystère révélé dans l'Evangile que Thomas reconnaît le Christ pour son Seigneur et son Dieu. Ce nom qu'il lui donne n'est pas un titre honorifique, mais la reconnaissance de sa nature, car, il le croit, le Christ est Dieu par ses œuvres et par ses miracles.

En retour, le Seigneur nous confirme que le culte qui lui a été rendu par cette proclamation, n'est pas un simple témoignage d'honneur, mais une profession de foi, car il affirme : « Tu as cru, parce que tu as vu ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (Jn 20, 29). Car c'est par la vue que Thomas a cru. Mais tu te demandes : qu'est-ce qu'il a cru ? Qu'aurait-il cru d'autre que ce qu'il a reconnu : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » ? Seule en effet, la nature divine était capable de se ressusciter par elle-même, et de passer de la mort à la vie. Et la foi d'une religion qui mérite créance, c'est d'affirmer que le Christ est Dieu.

Allons-nous donc penser que ce nom de Dieu, donné au Christ, n'exprime pas la réalité de sa nature, alors que l'affirmation de ce nom est la conséquence de la foi qu'a l'Apôtre en sa nature divine ? Mais, à coup sûr, ce Fils aimant de Dieu qui n'a pas accompli sa volonté, mais celle de celui qui l'a envoyé [27] qui n'a pas cherché sa gloire, mais celle de celui de qui il venait [28], n'aurait pas accepté qu'on lui fasse l'honneur de lui attribuer le nom divin, s'il n'était pas Dieu ; c'eût été renier

27. Cf. Jn 5, 30.

28. *Ibid.*, Jn 8, 49-50.

ce Dieu unique qu'il avait prêché. Mais en ratifiant la réalité mystérieuse perçue par la foi de l'Apôtre, et en reconnaissant comme sien le nom qui exprime la nature du Père, le Christ nous enseigne que sont bienheureux ceux qui ne l'ont pas vu ressuscité des morts, et qui cependant ont cru qu'il est Dieu, en comprenant le sens de sa résurrection.

13. Car le nom de Dieu, donné au Fils, souligne l'unité de sa nature divine

C'est pourquoi le nom qui exprime la nature fait partie intégrante de notre profession de foi. Car un nom, du fait qu'il désigne une chose, désigne aussi une autre chose de la même espèce. Dès lors, il est clair que ces deux choses ne sont pas deux substances différentes, mais qu'il s'agit dans les deux cas d'une substance de la même espèce. Le Fils de Dieu est Dieu ; c'est bien en effet, ce que signifie ce nom de Dieu. Mais ce nom unique ne dénombre pas deux dieux, car Dieu est le nom unique d'une seule et identique nature. Car, puisque le Père est Dieu, puisque le Fils est Dieu, le nom qui désigne l'un et l'autre est le nom qui appartient en propre à la nature divine ; les deux sont un. Si le Fils existe par une naissance naturelle, son nom souligne l'unité de sa nature. La naissance du Fils ne force pas les fidèles à croire en deux dieux, puisqu'ils reconnaissent au Père et au Fils un seul nom, comme ils lui reconnaissent une seule nature.

Le nom de Dieu appartient donc au Fils en raison de sa naissance. Et ceci nous amène au second point de notre démonstration : le Fils est Dieu par sa naissance. Bien qu'il me resterait encore à présenter les témoignages des Apôtres pour confirmer que ce nom de Dieu appartient en propre au Fils, continuons pour le moment, à parcourir le texte évangélique.

14. La naissance confère la nature de celui qui engendre

Je te pose tout d'abord une question : la naissance du Fils lui conférerait-elle une nature nouvelle qui ne soit pas celle de Dieu ? Le bon sens refuse d'admettre qu'un être possède par naissance une nature différente de celle de celui dont il tire son origine. Il pourrait peut-être arriver qu'un être conçu par

des natures différentes, arrive à l'existence avec en lui quelque caractéristique nouvelle ; celle-ci participerait aux deux natures, tout en n'étant ni de l'une, ni de l'autre. Cela se rencontre chez les animaux domestiques ou sauvages. Mais on ne peut guère parler, en ce cas, de nouveauté : sous une nature différente, on reconnaît les caractères des deux parents. La naissance elle-même, ne produit pas cette différence entre engendrants et engendré, mais elle en rend compte, puisque le seul être qui en résulte, unit en lui les particularités de ses deux racines.

S'il en est ainsi chez les êtres corporels, tant pour leur origine que pour leur évolution postérieure, je me demande d'où vient cette rage qui met la naissance du Fils de Dieu au compte d'une nature inférieure, tirant de Dieu son origine ? Mais la naissance ne confère pas autre chose que la propre nature de celui qui engendre, et il ne saurait y avoir de naissance, si ce qui est le caractère spécifique de la nature qui engendre, ne se retrouve pas dans l'être engendré. De là tout l'acharnement et la hargne de l'hérésie ! Elle ne veut pas qu'il y ait naissance chez le Fils de Dieu, mais création ! Lui qui possède l'être, il n'a pas en lui la source de sa nature, mais il reçoit une autre nature, étrangère à Dieu et tirée du néant !

Mais il est dit : « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jn 3, 6). Aussi, puisque Dieu est Esprit, il n'y a pas à en douter, le Fils ne possède pas une nature différente de celle de celui dont il naît, et étrangère à elle. Par conséquent, c'est la naissance de Dieu qui assure sa perfection de Dieu, en sorte qu'on ne peut admettre un Dieu qui ait commencé à être, mais on comprend un Dieu qui soit né. Commencer à exister n'a pas forcément le même sens que naître. Une chose qui commence d'exister vient du néant à l'existence, ou bien cesse d'être pour passer d'un état à un autre. Ainsi par exemple, l'or est tiré de la terre, les liquides naissent des solides, ce qui est bouillant était froid, la pourpre vient d'un coquillage blanc, les créatures animées sortent de l'eau, et les êtres vivants ont pour constituant des éléments inanimés.

Tout au contraire, le Fils de Dieu ne commence pas à être Dieu, à partir du néant, mais il est né. Il ne fut jamais rien d'autre avant d'être Dieu. Ainsi, celui qui est né comme Dieu, n'a jamais commencé à être ce qu'est Dieu, et jamais il n'a

connu de progrès. C'est pourquoi le Fils, dans sa naissance, possède cette nature dont il procède, le Fils de Dieu n'est rien d'autre que Dieu.

15. Le Christ le déclare lui-même, en appelant Dieu son Père

Si quelqu'un en était encore à douter de cette vérité, qu'il apprenne des Juifs à connaître ce qu'est cette nature dont jouit le Fils, ou pour mieux dire, qu'il reconnaisse d'après l'Evangile, la vérité de cette naissance, en ce passage où il est écrit : « Les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, puisque, non content de violer le sabbat, il appelait encore Dieu son propre Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu » (Jn 5, 18).

Ici, on ne nous rapporte pas un propos tenu par les Juifs, comme il en arrive en d'autres endroits. Il s'agit d'une indication de l'Evangéliste qui désire nous apprendre le motif pour lequel les Juifs veulent faire périr le Seigneur. Que l'impiété des blasphémateurs n'aille donc pas alléguer un malentendu, alors que par la bouche même de l'Apôtre, la nature propre du Fils nous est indiquée, par une référence à sa naissance : « Il appelait Dieu son Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu » !

N'avons-nous pas une naissance selon la nature, ici où l'égalité de nature nous est prouvée par l'emploi du nom propre de Père ? Car on ne saurait en douter : l'égalité n'implique aucune différence. N'est-il pas évident que la naissance communique une nature identique ? Seule la naissance, en effet, peut être à la base d'une véritable égalité, puisqu'elle est seule capable de donner au Fils une nature égale à celle de son principe. Or il n'y a pas lieu de supposer une égalité là où il y a confusion des personnes, et par ailleurs, on ne la trouve pas là où il y a différence de nature. Ainsi l'égalité d'une nature semblable ne peut se trouver ni dans un Dieu solitaire, ni dans une dualité de dieux, puisque toute égalité ne saurait être ni différente, ni solitaire.

16. Après avoir énoncé la suite de ce texte évangélique, Hilaire se voit contraint de reconnaître qu'il lui est impossible d'observer l'ordre qu'il s'était proposé

Cette conclusion que tire notre intelligence, s'accorde donc

avec le simple bon sens pour reconnaître qu'une naissance selon la nature suppose l'égalité, et que là où il y a égalité, il ne saurait y avoir, ni un être seul, ni deux êtres étrangers l'un à l'autre. Cependant la foi qui ressort de ce raisonnement doit trouver un appui dans les paroles mêmes du Seigneur ; sinon, sous prétexte que les hommes sont libres d'interpréter différemment les choses, nos contradicteurs oseraient s'opposer à ce que le Seigneur affirme à son sujet. Car celui-ci répond aux Juifs : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père : ce que fait celui-ci, tout cela le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres encore plus grandes que celles-ci, vous en serez stupéfaits. Car de même que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, pour que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé » (Jn 5, 19-23).

A vrai dire, l'ordre que je m'étais proposé exigeait que chacune des modalités selon lesquelles le Fils est Dieu, soit expliquée. Puisque nous savons que notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est Dieu par son nom, par sa naissance, par sa nature, par sa puissance, et par la déclaration qu'il nous en fait, notre exposé se devait de parcourir chacun de ces points, selon l'ordre prévu. Mais la nature de la naissance du Fils a du mal à se plier à ce plan ; car la naissance, à elle seule, contient en elle le nom, la nature, la puissance et la révélation de Dieu. Il n'y aurait pas de naissance sans cela, car en naissant, le Fils renferme tout cela en lui.

Abordant donc cette naissance, nous voici dans la nécessité de parler des autres modalités que nous avions mentionnées plus haut, sans les renvoyer à l'endroit qui leur était assigné dans ce traité.

3. La naissance implique : nom, nature, puissance, et révélation

17. L'œuvre du **Fils**, c'est l'œuvre du Père en lui

Voici donc les Juifs qui veulent tuer le Seigneur parce qu'en appelant Dieu son Père, il se fait l'égal de Dieu ; pour s'opposer à leur colère injuste, le Christ leur expose tout le plan mystérieux qui demande l'adhésion de notre foi. Il l'avait affirmé plus haut, lorsque, pour avoir guéri un paralytique, les Juifs le jugeaient digne de mort, l'accusant d'avoir violé le sabbat : « Mon Père travaille toujours, et moi aussi, je travaille » (Jn 5, 17). Et là-dessus, leur jalousie s'enflamme au plus haut point ; ne se fait-il pas l'égal de Dieu, par cet emploi du nom de Père ! Aussi, voulant certifier sa naissance et affirmer la puissance de sa nature, le Seigneur précise : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père » (Jn 5, 19).

Le mobile de cette réplique est de désarmer la colère injuste des Juifs, qui s'était exaspérée au point de vouloir sa mort. Car, à ceux qui le jugeaient coupable d'avoir violé le sabbat, il avait répondu : « Mon Père travaille toujours, et moi aussi, je travaille », pour leur faire comprendre qu'il s'était permis cette violation du sabbat, en s'autorisant de l'exemple de son Père. Il leur laissait entendre qu'ils devaient reconnaître l'œuvre du Père dans ce qu'il faisait, car son œuvre, c'est l'œuvre du Père en lui. Et pour répondre à nouveau à leur indignation provoquée par le fait qu'il s'était égalé à Dieu en appelant Dieu son Père, il ajoute : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ».

Car le **Fils** ne peut faire que ce qu'il voit faire au Père

Son dessein est donc d'éviter que l'affirmation de son égalité au Père par le nom et la nature, empêche de croire à sa naissance ; aussi précise-t-il : le Fils ne peut rien faire, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père. Et pour conserver l'harmonie d'une profession de foi au Père et au Fils capable de nous conduire au salut, il met en valeur la nature de sa naissance : celle-ci ne confère pas au Fils un pouvoir d'agir dû à un développement des puissances qui lui auraient été accordées pour l'action, mais elle lui octroie de fait ce pouvoir d'agir, fruit de la connaissance qu'il a du Père. Mais elle ne lui donne pas ce pouvoir comme il en est dans les besognes que nous accomplissons à l'aide de nos corps, pour que lui, le Fils, fasse à la suite du Père, ce que celui-ci aurait fait auparavant. Non, puisque la nature divine existe dans la nature divine, c'est-à-dire puisque le Fils est né du Père, ce Fils, conscient de posséder en lui la nature et la puissance du Père, affirme ne pouvoir rien faire de lui-même, s'il ne l'a vu faire au Père. Et puisque Dieu, le Fils unique, agit sous l'action de la puissance du Père, il n'a reçu le pouvoir d'agir par lui-même que dans la mesure où il a conscience de pouvoir tout ce que peut la nature de Dieu son Père, cette nature inséparable de lui-même, qu'il obtient par une naissance parfaite. Car Dieu ne voit pas à la manière des êtres corporels : sa vue consiste tout entière dans la puissance de sa nature.

18. « Ce que fait le Père, le **Fils** le fait pareillement [29] »

Le Seigneur continue : « Car tout ce que fait le Père, tout cela, le Fils le fait pareillement » (Jn 5, 19). « Pareillement » fait allusion à la naissance du Fils ; « tout » et « tout cela » montrent la vérité de sa nature. Car par ces mots : « ce que fait » et « il le fait », il ne peut y avoir de différence entre le Père et le Fils, rien qui ne leur soit commun. Ainsi, celui dont la nature a la puissance de faire les mêmes choses que le Père, possède la même nature que lui. Lorsqu'on nous dit que le Fils fait tout : « pareillement », cette similitude des œuvres accomplies exclut qu'elles soient le fait d'un Dieu solitaire. Car « tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi pareillement ».

Voilà comment se comprend la vraie naissance du Fils, tel est le sens que lui donne notre foi : par suite de l'unité de la nature divine, elle affirme la vérité d'une nature unique et

29. Il n'y a pas de différence de nature mais de personne.

identique dans le Père et dans le Fils ; elle reconnaît le mystère parfait : faisant les mêmes œuvres que le Père, le Fils les fait « pareillement », et, en agissant « pareillement », les œuvres qu'il accomplit sont les mêmes œuvres qu'accomplit le Père. Une même phrase exprime deux vérités : la naissance du Fils par les œuvres faites « pareillement », et l'identité de sa nature, puisque tout ce que fait le Père, il fait « tout cela ».

19. Le Père montre au Fils tout ce qu'il fait

La foi de l'Eglise conserve l'ordre intégral de la réponse du Seigneur : elle ne sépare pas la nature du Père de celle du Fils, elle souligne la naissance de celui-ci. Voici en effet, ce qui suit : « Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres encore plus grandes que celles-ci ; vous en serez stupéfaits. Car de même que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut » (Jn 5, 20).

Que le Père montre au Fils les œuvres qu'il fait, cela ne nous porte-t-il pas à reconnaître la naissance du Fils, à croire en un Dieu existant comme personne distincte, procédant du Dieu Père, existant lui aussi comme personne distincte ? Sinon, il faudrait supposer que Dieu le Fils unique est ignorant et qu'il a donc besoin qu'on lui montre quelque chose. Mais l'impertinence sacrilège de cette supposition est inadmissible ! Le Fils n'a pas besoin qu'on lui montre quoi que ce soit, il sait tout ce qu'on pourrait lui enseigner. Car après avoir affirmé : « Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait », le Seigneur ajoute aussitôt : « Et il lui montrera des œuvres encore plus grandes que celles-ci ; vous en serez stupéfaits. Car de même que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut » ; ceci pour nous montrer que cette manifestation des œuvres du Père aux yeux du Fils doit être un enseignement pour notre foi, c'est-à-dire nous apprendre à reconnaître qui est le Père et qui est le Fils, et aussi nous empêcher de supposer que le Fils, à qui le Père montre tout ce qu'il fait, ignore quoi que ce soit.

Mais chez l'un comme chez l'autre, la puissance est égale

Non, si le Père montre au Fils les œuvres à venir, ce n'est pas qu'il les ignore, mais pour qu'à l'exemple de ce que fait la nature du Père, il ressuscite les morts. Car le Seigneur nous affirme que le Père montrera au Fils des œuvres stupéfiantes, et il se hâte de nous indiquer de quoi il s'agit : « De même que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut ». La puissance est égale chez l'un comme chez l'autre, par suite de l'unité d'une nature identique. Cette manifestation des œuvres à venir n'a pas pour but d'instruire un Fils ignorant, mais de former notre foi. Cela n'apprend pas au Fils à faire des œuvres qu'il ignorerait, mais cela nous oblige à reconnaître sa naissance qui se voit confirmée du fait que le Père montre au Fils tout ce qu'il fait.

Ne lisons pas cette parole divine sans l'examiner avec soin ; il serait dommage que, sous une expression qui pourrait prêter à confusion, se glisse la possibilité de comprendre que le Père et le Fils n'ont pas la même nature. On nous dit en effet, que les œuvres du Père ont été montrées au Seigneur, et non pas que sa nature ait été dotée d'une puissance surajoutée, pour lui permettre d'accomplir des œuvres divines. De la sorte, on nous enseigne qu'en cette manifestation des œuvres du Père réside la substance de la naissance du Fils, en qui, par l'amour du Père, la connaissance des œuvres que le Père veut faire par lui est innée. D'un autre côté, si le Fils affirme que le Père lui montre ce qu'il fait, n'allons pas en déduire qu'il possède une nature tout autre que celle du Père, capable d'ignorer ; il connaît parfaitement tout ce que, d'après son dire, le Père lui montre. Non, il n'a pas le moindre besoin de s'autoriser de l'exemple de son Père, pour donner la vie à qui il veut. Car vouloir, est une liberté de nature qui existe avec le libre choix ; là se trouve le bonheur de cette puissance parfaite qu'est Dieu.

20. Le Père a remis tout jugement au Fils

Ensuite, pour qu'on ne s'imagine pas que, du fait qu'il donne la vie à qui il veut, le Fils n'a pas en lui la nature qui lui vient de sa naissance, mais qu'il existe plutôt doté d'une puissance qui ne lui aurait pas été donnée à sa naissance, le Seigneur ajoute aussitôt : « Car le Père ne juge personne, mais

il a remis tout jugement au Fils » (Jn 5, 22). Que le Père remette au Fils tout jugement est la preuve de sa nature et de sa naissance : seule une nature identique à la nature divine, peut tout avoir, et le Fils ne peut rien posséder si cela ne lui a été donné. Tout jugement lui a été remis, parce qu'il donne la vie à qui il veut. Mais gardons-nous de supposer que le Père soit privé de la faculté de juger s'il ne juge pas personnellement ; car le jugement du Fils vient du jugement du Père. Tout jugement en effet, a été remis au Fils par le Père.

Or le motif pour lequel tout jugement lui a été donné n'est pas dissimulé. Le texte ajoute : « Tout jugement a été remis au Fils, pour que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé » (Jn 5, 23). Dis-moi donc, je te prie, n'est-ce pas clair, ou bien te reste-t-il encore un prétexte pour avancer un blasphème ? « Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils ». Si le jugement a été donné au Fils, c'est pour que celui-ci reçoive un honneur égal à l'honneur rendu au Père [30], et pour que celui qui ne rend pas cet honneur au Fils, soit convaincu de ne pas le rendre au Père.

Après cela, comment oser prétendre que la nature donnée au Fils par la naissance est différente de celle du Père, puisque non seulement l'œuvre accomplie, la puissance et l'honneur rendu sont les mêmes, mais aussi l'affront qu'est ce refus de lui rendre honneur ? Ce texte qui rend compte de la réponse divine a donc pour unique objet de nous exposer la vérité mystérieuse de la naissance du Fils. Il nous l'apprend : la seule distinction qu'il est possible de poser ou que l'on doit conserver entre le Père et le Fils, c'est que le Fils est né, et pourtant, il reste identique au Père.

21. L'œuvre du Père est l'œuvre du Fils, et c'est l'œuvre de Dieu

Le Père travaille donc jusqu'à maintenant, et le Fils travaille. Tu as les noms des personnes [31] qui partagent la nature divine, puisque le Père travaille et le Fils travaille. Conçois aussi la nature : dans le Dieu qui travaille, tu vois la nature divine à

30. Cf. Jn 5, 17.
31. Nom signifie ici personne.

l'œuvre. Et pour que tu n'ailles pas t'imaginer que le travail du Père et le travail du Fils laissent supposer deux natures dissemblables, souviens-toi qu'il a été dit à propos de l'aveugle-né : « C'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il me faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé » (Jn 9, 3-4). L'œuvre du Fils, d'après ce texte, est donc l'œuvre du Père ; et l'œuvre du Fils est l'œuvre de Dieu. Le chapitre suivant porte encore sur les œuvres du Fils [32].

Pour le moment, la réponse du Christ que nous étudions n'a d'autre but que d'attribuer toute œuvre aux deux personnes, le Père et le Fils, et de n'établir aucune différence de nature entre eux lorsqu'ils travaillent, puisque tout ce que fait le Père, le Fils le fait. Ceci pour que les Juifs n'aillent pas croire que le Maître du sabbat — car : « Le Fils de l'homme est Maître du sabbat » (Lc 6, 5) — manque à la Loi en travaillant le jour du sabbat, lui dont l'œuvre, du fait de sa naissance divine, est ratifiée par l'autorité du Père qui agit en lui. Sa nature n'est donc ni confondue avec celle du Père ni escamotée : il ne serait plus Fils ; et pourtant, d'un autre côté, sa nature ne lui est pas ravie : il ne serait plus Dieu. Impossible de discerner dans le Père et le Fils une diversité de nature : ils ne seraient plus un seul Dieu ; impossible de les présenter comme une seule entité : ils ne seraient plus Père et Fils.

Reconnais le Fils, reconnais sa divinité, reconnais sa naissance !

Reconnais tout d'abord le Fils dans cette parole : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père » (Jn 5, 19). Tu as ici ce qu'est la naissance du Fils : il ne peut rien faire de lui-même, s'il ne l'a vu faire. Or le fait qu'il ne puisse rien faire de lui-même, récuse l'erreur de ceux qui s'opposent à la naissance du Fils ; car, de lui-même, le Fils ne peut rien [33]. D'autre part, le fait qu'il voit le Père agir, le montre conscient de posséder en lui la nature divine. Dès lors, reconnais maintenant qu'il possède, lui aussi, la nature divine : « Tout ce que fait le Père, tout cela, le Fils le fait pareillement » (Jn 5 19). Après avoir constaté la puissance de sa nature, comprends maintenant l'unité de cette nature, du fait qu'elle est identique

32. Jn 10, 25 à 39. Etudié plus loin au n. 22 et suivants.
33. C'est le Père et non le Fils qui a l'initiative.

à celle du Père : « Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père qui l'a envoyé » (Jn 5, 23). Et pour que l'unité de nature ne te porte pas à croire en l'unité d'une personne solitaire, apprends ici la vérité mystérieuse à laquelle adhère notre foi : « Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé » (Jn 5, 23).

Ce texte résume tout ce que l'on peut opposer à la rage de l'hérétique. Il est Fils, parce qu'il ne peut rien de lui-même. Il est Dieu, parce que tout ce que fait le Père, le Fils le fait, lui aussi. Le Père et le Fils sont un seul Dieu, parce que le même honneur leur est dû, et qu'ils font les mêmes œuvres et non pas des œuvres différentes. Le Fils n'est pas le Père, car il a été envoyé par le Père.

Seule la naissance rend donc compte du mystère du Fils : elle embrasse son nom, sa nature, sa puissance, et sa propre déclaration, car tout ce qui naît possède forcément la nature de l'être dont il procède. La naissance n'apporte donc pas au Fils une entité étrangère à celle de son origine, car une nature ne peut donner existence à une nature étrangère à la sienne. Or étant donné ce qu'est une nature, lorsqu'une nature n'est pas étrangère à une autre, elle forme avec elle une seule nature. Et un être qui partage la même nature avec un autre de par sa naissance, n'est pas un solitaire : la solitude se dit de celui qui est isolé, alors que l'unité, fruit de la naissance, implique deux personnes.

4. Le Fils nous révèle le mystère de sa naissance

22. Le témoignage du Fils

Ajoutons maintenant à cela les propres paroles du Fils : il se rend témoignage à lui-même en ces termes : « Mes brebis écoutent ma voix, et moi, je les connais, elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais, et nul ne les arrachera de ma main. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout, et personne ne peut rien arracher de la main de mon Père. Moi et mon Père, nous sommes un[34] » (Jn 10, 27-30).

Je te le demande : comment la stupidité d'un cerveau creux pourrait-elle aveugler à ce point notre intelligence, pour que des paroles aussi claires n'entrent plus dans notre esprit ? Ou bien comment l'enflure d'une âme pleine d'orgueil pourrait-elle se moquer ainsi de la faiblesse humaine ? Allons ! Ceux qui ont appris d'un tel texte à connaître Dieu, pourraient ensuite estimer que ces mots qui nous donnent l'intelligence de Dieu, ne nous le font pas connaître ? Qu'on nous indique alors d'autres évangiles capables de nous enseigner la vérité ! Ou bien, si les nôtres sont les seuls à nous apprendre qui est Dieu, pourquoi ne pas croire à leur enseignement ? Si nous connaissons Dieu d'après ces évangiles, pourquoi notre foi aurait-elle une autre source[35] ? Mais puisque ta foi se montre opposée à la connaissance qui nous vient des évangiles, c'est que cette foi ne plonge pas ses racines dans la connaissance de Dieu, mais dans le péché. C'est

34. Ces versets 29 et 30 sont célèbres dans la controverse arienne. Dans le texte grec, le verset 29 a deux leçons : « Ce que mon Père m'a donné » ou « Mon Père qui me les a données ». Hilaire avec les Pères latins prend la première version et l'explique : ce que le Père a donné au Fils, c'est sa nature divine.

35. Hilaire s'efforce de distinguer ici foi et connaissance, qui relèvent d'ordres différents.

Copyright EDITIONS DU CERF - PATROLOGIE SAUL MIGNE

une foi qui prend une forme hétérodoxe pour se dresser contre la foi orthodoxe qui, elle, reconnaît la vérité révélée.

Dieu, le Fils Unique, conscient de la nature qu'il possède, nous révèle donc le mystère inénarrable de sa propre naissance, dans la mesure où les mots peuvent le traduire, pour que nous y donnions l'adhésion de notre foi. Il nous permet ainsi de comprendre qu'il est né ; nous pouvons le croire de nature divine et un avec le Père [36], et pourtant, lorsqu'il se révèle un avec le Père, il ne laisse pas d'être ce par quoi il est Fils, et l'on ne doit pas comprendre qu'il n'y a que lui, et que c'est lui, le Père.

La main du Père et la main du Fils

De fait, il commence par rendre témoignage à la puissance de sa nature, lorsqu'il dit en parlant de ses brebis : « Nul ne les arrachera de ma main ». Voilà qui le montre conscient de sa puissance : en affirmant que nul ne pourra arracher ses brebis de sa main, il proclame que sa force à qui rien ne saurait résister, ne connaît aucune limite. Mais il y a plus : bien qu'il possède la nature de Dieu, le Fils ajoute pour nous faire comprendre que cette nature lui vient de Dieu par une naissance : « Ce que le Père m'a donné est plus grand que tout ». Il ne nous le cache pas : il est né du Père, car ce qu'il a reçu du Père est plus grand que tout. Et lui qui a reçu du Père sa nature, il est dans cette nature qu'il a reçue à sa naissance, il n'est pas postérieur à la nature divine ; et pourtant, il est d'un autre, puisqu'il a reçu cette nature. Or ce Fils qui a reçu sa nature d'un autre, précise : « Personne ne peut rien arracher de la main de mon Père ». Ainsi, nous n'allons pas penser qu'il est une autre entité, et qu'il n'existe pas dans la nature de celui dont il a reçu l'existence.

Personne n'arrache les brebis de la main du Fils, parce qu'il a reçu de son Père ce qui est plus grand que tout. Et voici qu'à présent, personne ne les arrache de la main de son Père. Que veut dire une telle divergence dans cette affirmation ? C'est la main du Fils qui a reçu du Père. C'est la main du Père qui a donné au Fils. Pourquoi donc ce qui n'est pas arraché de la

36. Cf. Jn 10, 30.

main du Fils ne l'est pas de la main du Père ? Tu m'en demandes la raison ? Ecoute : « Moi et le Père, nous sommes un ». La main du Fils, c'est la main du Père [37]. Car la naissance n'abolit pas la nature au point que la nature du Fils ne soit pas celle du Père. Et pourtant, si la nature demeure la même, cette identité ne heurte pas une saine intelligence de la naissance, puisqu'une naissance n'admet en elle rien qui soit étranger à la nature de celui qui engendre. Or pour que cette image d'une réalité corporelle te permette de connaître la puissance de cette nature, la main du Fils est appelée main du Père ; c'est que la nature et la puissance du Père sont dans le Fils.

Enfin, pour t'aider à reconnaître la vérité de la nature divine identique en l'un comme en l'autre, par suite de cette réalité mystérieuse qu'est la naissance du Fils, le texte se termine par cette phrase : « Moi et le Père, nous sommes un ». Puisqu'ils sont un, il ne faut voir en eux, ni deux êtres différents, ni un être solitaire ; par suite du caractère spécifique de la naissance et de la génération, ce n'est pas une nature différente qui existe dans le Père et dans le Fils.

23. Toi, hérétique, comme les Juifs, tu prends des pierres pour les jeter contre le Christ !

Il demeure toujours là — et comme il est possible de s'en apercevoir ! — ce mauvais vouloir des imaginations en délire, bien qu'il soit de nul effet ! Le désir de nuire ne s'éloigne pas des cœurs méchants, même s'ils n'ont plus l'occasion d'accomplir le mal. Car maintenant, le Seigneur siège dans les cieux [38], et la rage des hérétiques n'est plus en mesure de le clouer à la croix, comme l'ont fait les Juifs ! Et pourtant, avec la même mauvaise foi qu'eux, ils repoussent sa nature ! S'il ne dépend pas d'eux que les paroles du Sauveur n'aient pas été dites, ils refusent cependant de s'y soumettre, mettent en œuvre leur haine sacrilège, lancent leurs paroles comme des pierres contre le Seigneur, et s'ils en avaient les moyens, le traîneraient de son trône à la croix !

Des Juifs, mis en fureur par l'étrangeté de l'enseignement du

37. Thème cher à Irénée, voir *Prédication apostolique*, 11 ; *Contre les hérésies*, V, 15, 2. Voir aussi IV, 34, 1 ; V, 6, 1 ; V, 28, 4.
38. Cf. He 6, 6.

Seigneur, il est écrit : « Les Juifs ramassèrent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit alors : Je vous ai fait voir quantité d'œuvres bonnes qui venaient de mon Père ; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? Les Juifs lui répliquèrent : Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous te lapidons, c'est pour un blasphème, parce que toi, qui n'es qu'un homme, tu te fais Dieu » (Jn 10, 31-33). Tiens, hérétique, reconnais donc ta conduite et tes paroles ! Avoue-le : te voici le complice de ceux dont tu reproduis en toi l'image de leur mauvaise foi ! Le Seigneur affirme : « Moi et le Père, nous sommes un », et pour ce motif, les Juifs ramassent des pierres ; leur colère impie s'irrite devant ce mystère propre à leur assurer le salut et s'enflamme au point de vouloir mettre à mort le Seigneur. Et toi, tu n'as personne à lapider, mais en niant sa divinité, fais-tu moins qu'eux ? La volonté est la même, mais rendue inefficace du fait que le Sauveur trône dans les cieux. Tu es encore plus sacrilège que le Juif ! Lui prenait des pierres pour les jeter contre son corps, toi, tu voudrais les jeter contre sa divinité ! Lui pensait les jeter sur un homme, toi, tu les jettes sur Dieu ! Lui, sur le Christ égaré sur la terre, toi, sur le Christ siégeant sur son trône de gloire ! Lui, contre un Seigneur inconnu, toi, contre celui que tu as reconnu ! Lui, contre un homme sujet à la mort, toi, contre le Juge des siècles ! Le Juif dit : « alors que tu n'es qu'un homme », et toi, tu dis : « alors que tu n'es qu'une créature », mais tous les deux, vous dites : « Tu te fais Dieu ».

Oui, ce blasphème, vous le lui lancez ensemble, de la même bouche impie ! Car tu nies qu'il est Dieu par une génération divine, tu nies qu'il est Fils par une véritable naissance. Tu nies que cette parole : « Moi et le Père, nous sommes un », est l'affirmation d'une nature unique et en tout semblable, dans le Père comme dans le Fils. Tu introduis un Dieu possédant une substance nouvelle, extérieure à Dieu, étrangère : le Fils serait alors un Dieu possédant une autre substance, ou bien il ne serait pas Dieu du tout, puisqu'il n'existerait pas en tant que personne, par une naissance à partir de Dieu.

24. Mais en se disant un avec le Père, le Christ n'a pas proféré un blasphème

Te voilà excité par la réalité cachée dans cette parole : « Moi et le Père, nous sommes un ». Le Juif avait dit : « Alors que tu n'es qu'un homme, tu te fais Dieu », et toi, avec une égale impiété, tu avances : « Alors que tu n'es qu'une créature, tu te fais Dieu ». Mais oui, c'est bien ce que tu dis au Seigneur : « Tu n'es pas Fils par naissance, tu n'es pas Dieu en vérité. Tu es une créature supérieure à toutes les créatures, mais tu n'es pas né comme Dieu, parce que je n'admets pas la naissance d'une nature divine à partir d'un Dieu incorporel. Non seulement toi et le Père, vous n'êtes pas un, mais tu n'es pas Fils, tu n'es pas semblable à Dieu, tu n'es pas Dieu ».

A vrai dire, tout ce que le Seigneur a répondu aux Juifs, s'applique avec encore plus d'exactitude à ta mauvaise foi : « N'est-il pas écrit dans la Loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Si donc la Loi appelle dieux ceux à qui s'adressait la parole de Dieu — et l'Ecriture ne peut être abolie — comment dites-vous à celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu ? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais et si vous ne voulez pas croire en moi, croyez à mes œuvres pour savoir et reconnaître que le Père est en moi, et moi dans le Père » (Jn 10, 34-38).

Se voir accusé de blasphémer, dicte au Seigneur sa répartie. Car on lui faisait grief de s'être fait Dieu, alors qu'il était homme. Or ce reproche de s'être fait Dieu était fondé sur cette affirmation : « Moi et le Père, nous sommes un ». Il se devait donc de mettre en lumière que s'il disait que lui et son Père étaient un, c'était parce que sa naissance lui attribuait la nature divine. Mais il commence par réfuter la sottise de ce ridicule reproche de s'être fait Dieu, alors qu'il n'était qu'un homme. Car la Loi a donné ce nom de dieu à des hommes justes, et la parole impérissable de Dieu sanctionne l'attribution de ce nom à des mortels. En ce cas, pourquoi celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, blasphémerait-il en se disant Fils de Dieu, alors que le langage immuable de Dieu confirme ce titre donné par la Loi ? Ce n'est donc pas un crime pour le Christ de s'être prétendu Dieu, bien qu'il soit homme, puisque la Loi donne ce titre de dieu à des hommes. Et si l'emploi de ce nom, appliqué aux autres hommes, n'est pas sacrilège, il ne semble pas que l'homme que le Père a sanctifié, se soit attribué abusivement ce nom en se disant Fils de Dieu. Toute cette répartie vise

en effet, l'homme qu'est le Christ, puisque le Fils de Dieu est aussi le Fils de l'homme. De fait, il surpasse tous les autres hommes, qui pourtant peuvent être appelés dieux sans qu'il y ait blasphème, puisqu'il a été sanctifié comme Fils ; le bienheureux Paul nous fait connaître ce qui concerne sa sainteté par ces mots : « Ce que Dieu avait promis d'avance par ses prophètes dans les saintes Ecritures, concernant son Fils, issu de la lignée de David selon la chair, et établi Fils de Dieu avec puissance, selon l'Esprit de sainteté » (Rm 1, 2-4). Que cesse donc ce reproche présenté comme un blasphème, de s'être fait Dieu, alors qu'il n'était qu'un homme ! Puisque la parole de Dieu attribue ce nom à beaucoup d'hommes, celui qui a été sanctifié et envoyé dans le monde par le Père, ne pouvait faire autrement que de se reconnaître Fils de Dieu.

25. Il est vraiment Fils de Dieu

Aussi n'y a-t-il plus lieu, je pense, de douter que cette parole : « Moi et le Père, nous sommes un », concerne la nature que le Christ possède par naissance. Car lorsque les Juifs accusent l'homme qu'il était de se faire Dieu par l'énoncé d'une telle affirmation, la réponse du Seigneur confirme que cette parole : « Moi et le Père, nous sommes un », montre bien qu'il est Fils de Dieu, d'abord de nom, ensuite par nature, enfin par naissance.

Car les mots : « Moi et le Père » sont les noms des personnes ; « un » est l'affirmation de leur nature qui est la même chez le Père et chez le Fils ; quant à l'expression : « nous sommes », elle ne permet pas de voir en Dieu une seule personne. Et puisque cette formule : « nous sommes un » s'oppose à la confusion des personnes, c'est la naissance qui réalise leur unité. Car toute la profondeur de ce texte vient de ce que celui qui est sanctifié par le Père se déclare Fils de Dieu, et l'assertion du Fils confirme la vérité de cette phrase : « Moi et le Père, nous sommes un ». La naissance, en effet, ne peut communiquer au Fils une autre nature que celle dont il procède.

26. « Moi et le Père, nous sommes un » : voilà qui résume le mystère de la naissance

Or cette parole du Fils unique de Dieu résume tout le mystère

de notre foi. Il commence par répondre à ceux qui l'accusaient de s'être fait Dieu, alors qu'il était homme ; puis, pour nous montrer que ces mots : « Moi et le Père, nous sommes un » sont dans la ligne d'une intelligence complète et parfaite de son mystère, il ajoute : « Vous dites : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu. Si je ne fais pas les œuvres du Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, et si vous ne voulez pas croire en moi, croyez à mes œuvres, pour savoir et reconnaître que le Père est en moi, et moi dans le Père » (Jn 10, 36-38).

La conscience de n'avoir plus à espérer le salut conduit à une audace sans borne, et la mauvaise foi s'étale alors au large, sans aucune honte. Car celui qui a perdu la foi ne rougit plus de sa folie. Contredire ce texte est en effet, de la démence plutôt que de l'ignorance ! Le Seigneur avait dit : « Moi et le Père, nous sommes un » ; voilà le mystère de la naissance : le Père et le Fils possèdent une seule nature. Et puisqu'on lui fait grief de revendiquer la nature divine, le Fils nous explique pourquoi il maintient cette affirmation : « Si je ne fais pas les œuvres du Père, ne me croyez pas ». Oui, si le Fils ne fait pas les œuvres du Père, il n'y a pas lieu de le croire, lorsqu'il se proclame Fils de Dieu. Mais il fait les œuvres du Père, et par là, nous devons le croire son Fils. Sa naissance ne lui donne pas une autre nature que celle du Père, une nature étrangère à celle-ci. Allons-nous donc faire intervenir ici l'adoption ou un titre honorifique, pour insinuer qu'il n'est pas Fils de par sa nature, alors que ses œuvres qui sont les œuvres propres à la nature du Père, nous demandent de le croire Fils de Dieu ? Non, aucune créature n'est égale ou semblable à Dieu, une autre nature n'a pas une puissance comparable à la sienne. Selon une foi correcte, seule la naissance du Fils lui confère une nature égale à celle du Père, par la ressemblance qu'elle lui donne avec celui-ci. Car toute autre nature extérieure à la nature divine, ne saurait lui être comparée sans affront pour sa glorieuse puissance.

En effet, s'il se trouvait un être qui ne soit pas né du Père et qui lui soit semblable et égal en puissance, Dieu perdrait alors son privilège d'être Dieu en le partageant avec un autre qui serait son égal. Il ne serait plus le Dieu unique, puisqu'il existerait un autre Dieu, semblable à lui. Mais au contraire, nul affront pour le Père, si on lui compare cet être qui possède les mêmes

qualités que lui : car il est à lui, ce Fils qui lui est semblable ; il vient de lui, ce Fils qui lui est comparable, parce qu'il lui est semblable ; il n'est pas autre que lui, ce Fils qui accomplit les œuvres qu'il fait ; et le Père en retire un surcroît d'honneur d'avoir engendré une autre puissance infinie, sans avoir aliéné sa nature.

Le Fils accomplit bien les œuvres de Dieu

Le Fils accomplit les œuvres du Père, et pour ce motif, nous demande de le croire Fils de Dieu. Il ne s'arroge pas là un titre qui ne lui serait pas dû, ce n'est pas une revendication qui a besoin de s'appuyer sur les œuvres qu'il fait. Non, s'il rend témoignage que ses œuvres ne sont pas les siennes propres, mais celles de son Père, c'est pour mettre en valeur que l'éclat de ses actions lui vient de la naissance de sa nature. Les Juifs étaient incapables de reconnaître le Fils de Dieu sous le mystère du corps qu'il avait assumé, et dans l'homme né de Marie. Aussi les actions du Seigneur ont-elles pour objet de faire pénétrer la foi au fond de nos cœurs : « Si je fais les œuvres du Père, nous dit-il, et si vous ne voulez pas croire en moi, croyez à mes œuvres » (Jn 10, 38).

Le Christ ne prétend pas être cru d'emblée Fils de Dieu, mais il veut l'être sur la constatation qu'il accomplit les œuvres du Père. S'il opère ces œuvres, et si l'humble condition de son corps semble un obstacle pour croire en sa parole, il nous demande de croire au moins à ses œuvres. En effet, pourquoi le mystère de sa naissance humaine nous empêcherait-il de percevoir sa naissance divine, puisque l'être né de Dieu accomplit toute son œuvre par le moyen de ce corps humain qu'il a pris pour lui ? Si donc les œuvres d'un homme ne réussissent pas à nous persuader que cet homme est Fils de Dieu, croyons d'après les œuvres du Christ que ce sont les œuvres du Fils de Dieu ; car on ne peut le nier, ce sont là des œuvres de Dieu. Le Fils en effet, possède par sa naissance tout ce qui est à Dieu. De ce fait, les œuvres du Fils sont les œuvres du Père, car le Fils n'existe pas en dehors de cette nature d'où il procède et il possède en lui cette nature par laquelle il existe en tant que personne.

27. Le Dieu vivant naît du Dieu vivant

Le Fils accomplit donc les œuvres du Père, et demande de croire au moins à ses œuvres si l'on ne croit pas à ses paroles. Il se devait alors de nous montrer la raison de croire à ses œuvres ; aussi ajoute-t-il : « Si je fais les œuvres du Père, et si vous ne voulez pas croire en moi, croyez à mes œuvres, pour savoir et reconnaître que le Père est en moi, et moi dans le Père » (Jn 10, 38). Ce qui veut dire : « Je suis le Fils de Dieu » (Jn 10, 36), ce qui veut dire aussi : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30).

Telle est la nature qu'il possède par naissance, tel est le mystère d'une foi propre à nous assurer le salut : ne pas diviser ceux qui sont un, ne pas priver le Fils de sa nature, et proclamer la vérité du Dieu Vivant, né du Dieu Vivant. Car le Dieu qui est Vie, n'existe pas à partir d'éléments composés et inanimés ; le Dieu qui est Puissance, n'est pas renfermé en de mesquines limites ; le Dieu qui est Lumière, n'a rien à voir avec l'obscurité ; le Dieu qui est Esprit n'est pas représentable par ce qui est différent de lui. Tout en lui est un : l'Esprit est Lumière, Puissance et Vie ; la Vie est Lumière, Puissance, Esprit. Car celui qui affirme : « Moi, je suis et ne change pas ! » (Ml 3, 6), n'est pas composé de parties sujettes au changement, et n'a pas diverses modalités d'être. Car ces attributs, désignés ci-dessus, ne sont pas en lui comme des parties d'un tout ; mais en son être, tout est un et parfait, tout est le Dieu Vivant.

Oui, il est le Dieu Vivant et la Puissance éternelle d'une nature vivante. Et celui qui est né du Père, avec le secret de sa science, ne saurait être né autrement que vivant. En effet, lorsque le Christ nous dit : « Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, moi, je vis par le Père [39] » (Jn 6, 58), il nous enseigne qu'il a en lui la vie, par son Père qui est vivant. Par suite, quand il affirme : « De même que le Père a la vie en lui, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui » (Jn 5, 26), il atteste que toute sa vie vient du Dieu Vivant. Or si le Vivant est né d'un Vivant, cette naissance a lieu sans la venue à l'existence d'une nature nouvelle. Car ce qui est transmis d'un vivant à un vivant, n'est pas une nouvelle nature : puisque, pour que s'opère une naissance, la vie n'est pas demandée au néant, mais prend au

39. Hilaire traduit ici le texte grec. La Vulgate porte : « propter Patrem ».

contraire sa source dans la vie, il est donc nécessaire, par suite de l'unité de la nature divine et du mystère de cette naissance parfaite et inénarrable, que l'Engendré vive dans le Vivant qui l'engendre, et qu'il ait en lui la vie du Vivant.

28. Analogie tirée de la naissance humaine

Rappelons-le : au commencement de notre traité [40], nous avons précisé que les analogies humaines n'arrivent pas à rendre compte des réalités divines ; toutefois, vu ce qu'est notre intelligence, ces représentations corporelles concrétisent nos pensées.

J'en appelle maintenant à l'expérience que nous avons de la naissance humaine : ce qui est à l'origine de la naissance des nouveaux-nés, ne demeure-t-il pas à l'intérieur de leurs pères ? Car, bien que les éléments inanimés et honteux qui sont à la source de toute naissance, sortent du père pour aller dans un autre homme, ils demeurent toutefois dans le père et dans l'enfant, par la puissance de la nature [40a]. En communiquant l'origine d'une nature qui est la même que la sienne, celui qui engendre passe dans celui qui naît ; et d'autre part, en recevant une naissance dont la puissance lui est transmise, mais n'est pas enlevée au Père, celui qui naît demeure dans celui qui l'engendre.

Nous avons rappelé ceci uniquement pour donner une certaine notion de ce qui se passe dans une naissance humaine, et non pas pour présenter un exemple parfait de la naissance de Dieu, le Fils Unique. Car la pauvre nature humaine est composée à partir d'éléments disparates, elle se maintient en vie par de la matière inanimée. Chez l'homme, ce qui est engendré ne vit pas sur le champ, et tout ne participe pas de la même manière à la vie. Il y a en lui bien des choses qui ne font pas, à proprement parler, partie de la nature humaine et qui sont éliminées au cours de la croissance.

Mais en Dieu, tout ce qui est, vit. Dieu, en effet, c'est la Vie ; et de la Vie, ne peut venir qu'un Vivant. Et la naissance de ce Vivant n'a pas lieu par émanation, mais par puissance. Et si tout ce qu'il est, vit, et si tout ce qui naît de lui est puissance, Dieu a le pouvoir de donner naissance, mais sans subir de changement ; il accorde accroissement d'être [41], mais sans perdre sa nature. En raison de la similitude d'une nature identique à la sienne, le Père passe dans le Fils qu'il a engendré, et le Fils qui est Vivant né du Vivant, n'a pas en naissant, une autre nature que la nature divine.

40. I, 19 et IV, 2.

40 a. Conception à la fois matérielle et pessimiste de la transmission de la vie, où le père est privilégié.

41. Accroissement d'être en se donnant un Fils.

29. Autre analogie : la flamme qui se transmet à une autre flamme

Une autre analogie éclaire en partie le sens de ce mystère de foi : c'est celle du feu qui contient en lui le feu, du feu qui demeure dans le feu.

On trouve en effet, dans le feu, l'éclat de sa lumière, la chaleur de sa nature, la puissance de brûler, la mobilité de sa flamme. Cependant, tout cela, c'est le feu, tout cet ensemble est une seule nature qui, à vrai dire, a ses limites : elle subsiste et vit par la matière, et s'éteint avec la matière qui lui donne la vie. Mais, compte tenu que Dieu ne saurait être comparé à quoi que ce soit, cet exemple nous permet de comprendre un peu qu'il n'est pas incroyable de trouver en Dieu des propriétés qui, d'une certaine manière, se rencontrent dans des éléments terrestres.

Aussi, je te demande maintenant : lorsque le feu naît du feu, il y a-t-il séparation ou division ? Voici une flamme allumée à une autre par une sorte de processus qui ressemble à la naissance ; la nature du feu est-elle coupée en deux, et ne demeure-t-elle pas ce qu'elle était ? Et pour se trouver dans la seconde flamme, ne faut-il pas qu'elle y passe ? Ainsi, nulle séparation, et pourtant n'y a-t-il pas une lumière née d'une lumière? La première ne continue-t-elle pas de vivre dans la seconde qui lui doit l'existence sans aucune division ? La seconde n'habite-t-elle pas dans la première dont elle n'a pas été séparée, mais dont elle sort, tout en conservant l'unité de sa substance naturelle ? Et je t'interroge : Ces deux flammes ne sont-elles pas une seule nature, puisque la seconde n'est pas séparable de la première, ni par la division de sa nature, ni par une manière d'être différente de cette nature ?

30. Sens de ces analogies

Ces analogies, je l'ai dit, sont présentées ici uniquement pour nous aider à mieux comprendre notre foi, et sont hors de rapport avec la grandeur de Dieu. Nous avons emprunté cette comparaison aux choses corporelles, plutôt pour nous faciliter l'intelligence des réalités invisibles, sans prétendre donner un exemple satisfaisant sur quelqu'aspect de la nature de Dieu. D'autant qu'il semble normal et juste d'ajouter foi au témoignage que Dieu se rend à lui-même.

Mais la rage de l'hérétique trouble la foi des plus simples, et ceux-ci pourraient difficilement comprendre ce qu'il ne convient pas de croire à propos de Dieu, si l'on n'employait pas ces analogies tirées des réalités matérielles. C'est pourquoi, compte tenu de cette parole du Seigneur que nous avons déjà mentionnée plus haut : « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jn 3, 6), car Dieu est Esprit, nous avons cru utile d'insérer ici, pour la part qui leur revient, des exemples de ces analogies. Ainsi on n'ira pas croire que le Christ ment lorsqu'il nous affirme ce qu'il est, puisque des exemples tirés des créatures nous rendent capables, en quelque sorte, de mieux comprendre le sens que revêt le témoignage divin.

31. Le mystère de la naissance du Fils

Ainsi, pour nous révéler le mystère de sa naissance et l'unité de sa nature inséparable de celle du Père et identique à elle, le Fils de Dieu, le Vivant né du Vivant et le Dieu né de Dieu, nous dit : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30). Mais voici qu'on l'accuse d'avoir avancé une affirmation qui dépasse vraiment les bornes ; aussi le Seigneur précise-t-il pour montrer encore plus clairement qu'il est conscient de posséder la nature divine : « Vous dites : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu » (Jn 10, 36). Il reconnaît ainsi que l'unité de sa nature vient de sa naissance. Et par ailleurs, pour enraciner la foi en sa naissance par une affirmation catégorique, sans pourtant laisser croire que reconnaître sa naissance implique une différence de nature entre le Père et le Fils, il conclut toute sa répartie par ces mots : « Croyez à mes œuvres, que le Père est en moi et moi dans le Père » (Jn 10, 38).

Ce mystère de la naissance ne met-il pas en évidence ce qu'est le caractère propre du Fils, indépendamment de sa nature ? Le Père et le Fils sont mutuellement l'un dans l'autre, puisque la naissance du Fils ne vient que du Père, puisqu'en Dieu n'existe aucune autre nature extérieure à la sienne ou qui lui soit dissemblable, puisque le Dieu qui procède de Dieu n'est pas d'un autre que de celui qui est Dieu. Si cela te fait plaisir, introduis dans la foi de l'Eglise deux dieux ou un Dieu solitaire, n'hésite pas à mentir en avançant de faux arguments ! Distingue alors, si tu le peux, le Fils du Père, si tu ne reconnais pas la vérité de sa naissance ! Le Fils est dans le Père, et le Père est dans le Fils, sans transfert ni transfusion de l'un en l'autre, mais par la naissance parfaite d'une nature vivante. Ainsi tu ne compteras pas Dieu le Père et Dieu le Fils pour deux dieux, puisque l'un et l'autre sont un. Tu n'affirmeras pas un Dieu solitaire, puisque l'un et l'autre ne sont pas une seule personne.

La foi reçue des Apôtres n'admet donc pas deux dieux, parce qu'elle n'admet ni deux Pères, ni deux Fils. En reconnaissant le Père, elle reconnaît le Fils. En croyant au Fils, elle croit aussi au Père, puisque le nom de Père renferme en lui le nom de Fils. Car le Père n'existe qu'en raison du Fils, et désigner le Fils, c'est montrer le Père, puisque le Fils n'existe que par le Père. De fait, l'affirmation d'un seul Dieu n'est pas l'affirmation d'une seule personne divine. Car le Fils achève le Père et la naissance

du Fils vient du Père. Mais la nature n'est pas changée par la naissance, elle demeure la même, étant donné que l'être qui engendre est semblable à l'engendré. Elle est si bien la même, que la naissance et la génération nous demandent de reconnaître le Père et le Fils comme un seul Dieu, mais non pas comme une seule personne.

32. Une seule nature, deux personnes

C'est pourquoi celui qui parle d'une personne sans affirmer l'autre, se voit obligé de proclamer deux dieux. Ou celui qui prétend que l'un n'est pas dans l'autre par la puissance de la nature divine et la réalité mystérieuse de la génération et de la naissance, n'a plus qu'à enseigner l'existence d'un Dieu solitaire. Il est lui aussi, contraint d'attribuer une nature différente à l'un et à l'autre, celui qui ne reconnaît pas que le Père et le Fils nous sont révélés comme étant une seule nature.

Oui, que les hérétiques effacent de l'Evangile le témoignage que se rend le Fils : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi » (Jn 14-10) ; ils pourront alors affirmer soit deux dieux, soit un Dieu solitaire. Dans ce qui est le propre d'une seule nature, on ne saurait reconnaître plusieurs natures ; la vérité du Dieu né de Dieu, n'est pas plus parfaite lorsqu'on y voit deux dieux ; la naissance de Dieu n'est pas conciliable avec un Dieu solitaire, et les personnes qui sont l'une dans l'autre sont forcément une seule nature. L'un est dans l'autre parce que l'un procède de l'autre. Car par la génération, l'Un n'a pas donné à l'Un une autre nature que la sienne, et par la naissance, l'Un ne reçoit de l'Un que l'unique nature divine.

Et donc, lorsque la foi reçue des Apôtres, proclame le Père, elle proclame le Dieu unique ; lorsqu'elle reconnaît le Fils, elle reconnaît le Dieu unique, puisque dans chacune de ces deux personnes se trouve la même et identique nature divine. Et le fait que d'une part il y a Dieu le Père, et d'autre part Dieu le Fils, qui l'un et l'autre portent l'unique nom de la nature divine, signifie que le Père et le Fils sont un. Car un Dieu né de Dieu, ou un Dieu en Dieu, n'est pas un sceau mis à l'existence de deux dieux, puisque l'Un procédant de l'Un, demeure dans la nature divine et possède le nom du Dieu Un. Il ne se réduit pas non plus à un Dieu solitaire, car cette indication d'un Dieu et d'un Dieu, montre bien qu'ils ne sont pas seuls.

5. *Le chemin vers le Père*

33. La voie, la vérité, la vie

Le Seigneur n'a laissé planer ni doute ni incertitude sur un si grand mystère. Il ne nous a pas abandonné au risque de tomber dans l'erreur, si nous le comprenions de travers. Ecoutons-le révéler à ses Apôtres tout ce qu'il nous faut savoir pour le croire : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. Nul ne vient au Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Mais bientôt, vous le connaîtrez et vous le verrez. Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus répondit : Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu, a vu aussi le Père. Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, mais le Père qui demeure en moi accomplit lui-même ses œuvres. Croyez-moi : Je suis dans le Père, et le Père est en moi. Croyez-le du moins à cause de ces œuvres » (Jn 14, 6-12).

Ainsi donc, celui qui est la Voie, ne nous conduit pas sur des sentiers sans issue ou dans un désert sans chemin ; celui qui est la Vérité, ne veut pas nous tromper par des mensonges ; celui qui est la Vie ne nous laissera pas dans une erreur qui aboutirait à la mort ! Lui-même s'est désigné par ces doux noms pour nous montrer que nous avons à le reconnaître comme étant lui-même la réalité mystérieuse qui nous obtiendra la vie ; en tant que Voie, il nous acheminera vers la vérité, et la Vérité nous établira dans la vie.

« Nul ne vient au Père que par moi ». Le chemin vers le Père passe par le Fils. La question est alors de savoir si nous allons au Père par l'attachement à l'enseignement du Christ, ou par la foi en sa nature divine, car nous pourrions croire possible d'arriver au Père plutôt par l'adhésion à la doctrine du Fils que

par la reconnaissance en lui de la divinité du Père. Cherchons donc ce qu'il veut dire dans les versets qui suivent. La foi ne dépend pas en effet de notre propre jugement, mais elle prend son origine dans la puissance des paroles du Christ.

34. « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père »

Or voici la suite de ce texte : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père ». On voit l'homme Jésus-Christ. Les Apôtres ont devant les yeux son aspect extérieur, c'est-à-dire sa nature d'homme, alors que Dieu, affranchi de toute chair, de tout corps, n'est pas discernable dans la misère d'un corps charnel ; comment donc le connaître est-il aussi connaître le Père ? Mais le Seigneur, tout en étant dans la réalité mystérieuse de ce corps qu'il a pris, souligne que la nature divine qui lui vient de son Père, habite en lui ; et il le fait en gardant un certain ordre : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Mais bientôt vous le connaîtrez et vous le verrez ». Le moment où on le voit est donc séparé du moment où on le reconnaît. Car il leur laisse entendre qu'ils ont à reconnaître celui-là même qui leur parle à présent et qu'ils voient ; ainsi, au moment précis où ils reçoivent cette révélation, il leur faut apprendre à reconnaître cette nature divine qui est en lui et dont naguère ils avaient déjà perçu les effets [42].

35. Philippe est surpris, mais sa foi n'est pas en cause

Ces paroles auxquelles il ne s'attendait pas, troublent l'Apôtre Philippe. Il voit un homme, et cet homme s'affirme le Fils de Dieu ; il lui certifie que le connaître, lui, c'est connaître le Père ! Le Seigneur lui dit qu'il a vu le Père, et donc qu'il le connaît, puisqu'il l'a vu. La condition limitée de son être humain ne permet pas à Philippe de comprendre une telle affirmation qui par son étrangeté, ne le porte guère à la croire. Voilà donc maintenant qu'il lui faut connaître celui qu'il a vu, alors que voir quelqu'un, c'est le connaître. Et voilà que si le Fils lui était connu, il connaîtrait aussi le Père ! Mais c'est la vue et le toucher qui permettent de connaître le Fils en tant qu'homme ; or

42. Allusion aux miracles du Christ, qui pour Hilaire sont preuve de sa divinité.

cette nature de l'homme qui tombe sous son regard, ne lui donne pas les moyens de connaître, à partir d'elle, la nature du Père qui en est si différente. Et d'ailleurs, le Fils a souvent affirmé que personne n'a vu le Père [43].

Alors Philippe, avec l'impétuosité que permettaient la familiarité et la fidélité des Apôtres envers le Seigneur, interpelle son Maître : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit ! » (Jn 14, 8). Non, ici la foi de l'Apôtre ne fléchit pas, et s'il prend une fausse piste, c'est le fait de son ignorance. Le Seigneur lui avait dit en effet, qu'il avait déjà vu le Père et qu'il le connaîtrait sous peu, mais l'Apôtre n'avait pas compris. C'est pourquoi il répond qu'il n'a pas vu le Père et demande au Seigneur de le lui montrer. Ce n'est pas qu'il désire le contempler de son œil corporel, mais il demande qu'on lui fasse comprendre qui est celui qu'il voit. Car il avait vu le Fils sous sa forme humaine, mais il ignore comment par là, il avait vu le Père. De fait, pour souligner que cette demande : « Seigneur, montre-nous le Père ! » exprimait plutôt un désir de comprendre que de voir, il ajoute : « Et cela nous suffit ». Il ne refuse pas de croire à la parole du Seigneur, il sollicite du Christ une lumière pour son intelligence dont tirerait profit la foi qu'il avait en la parole du Seigneur ; car puisque celui-ci avait parlé, on pouvait le croire en toute sûreté, sans l'ombre d'un doute. Or si Philippe avait fait une telle demande, c'est que le Seigneur lui avait certifié qu'il avait vu le Père et qu'il le connaissait, puisqu'il l'avait vu. Ce n'était donc pas déplacé, de la part de Philippe, de prier le Fils de lui faire reconnaître celui qu'il avait vu.

36. Jésus reproche à l'Apôtre de n'avoir pas reconnu celui qu'il fréquentait

Le Seigneur répond donc à l'interrogation de Philippe : « Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! » Il reproche à l'Apôtre de n'avoir pas reconnu celui qu'il fréquentait ; car il le leur avait dit plus haut : celui qui le connaît, connaît aussi le Père. Mais pourquoi ne le reconnurent-ils pas, lui qu'ils cherchèrent durant si longtemps.

43. Cf. Mt 11, 27 ; Jn 6, 46.

C'est que s'ils l'avaient reconnu, ils auraient reconnu en lui la nature divine du Père. En effet, toutes les œuvres qu'il avait faites étaient le propre de Dieu : marcher sur les eaux, commander aux vents [44], accomplir des choses impossibles à comprendre, telles que changer l'eau en vin [45] ou multiplier les pains [46] avec une foi capable d'accomplir des merveilles, mettre en fuite les démons, chasser les maladies, porter remède aux infirmités des corps, corriger les défauts de naissance, remettre les péchés, rendre la vie aux morts.

Voilà tout ce que fait son corps de chair, et tout cela lui permet de se proclamer Fils de Dieu. De là son reproche et sa plainte : à travers la réalité mystérieuse de sa naissance humaine, on n'a pas perçu que c'était la nature divine qui accomplissait ces miracles au moyen de l'humanité assumée par le Fils.

37. Le Fils est l'image du Père

Et voilà précisément pourquoi le Christ reproche à l'Apôtre de ne pas l'avoir reconnu, après l'avoir vu durant si longtemps accomplir ces merveilles. A ceux qui lui demandaient de lui montrer le Père, il répond : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » (Jn 14, 9). Ces mots ne font pas allusion à une vue corporelle, à la perception des yeux de chair, mais à ces réalités dont il parlait lorsqu'il confiait à ses disciples : « Ne dites-vous pas : Encore quatre mois, et ce sera la moisson ? Or voici, je vous le dis : levez les yeux et voyez déjà les champs qui blanchissent pour la moisson » (Jn 4, 35). Ce temps dont il est fait mention, ces champs qui blanchissent pour la moisson, ne sauraient s'entendre en un sens terrestre et matériel. Le Seigneur demande à ses amis de lever les yeux de leur intelligence pour contempler le bonheur parfait lors de la moisson finale [47].

Il en est de même lorsqu'ici, il déclare : « Qui m'a vu, a vu le Père. » Ce n'est pas son corps de chair, enfanté par Marie, qui permettrait aux Apôtres de contempler en lui la forme et l'image de Dieu ; et l'aspect tout extérieur de l'humanité assumée par le Fils ne leur donne pas de voir, comme sur un écran, la

44. *Ibid.*, 14, 25 et 8, 26.
45. Cf. Jn 2, 9.
46. Cf. Mt 14, 19.
47. Allusion à la conversion des Gentils.

nature du Dieu incorporel. Non, on reconnaît Dieu en lui, si on le reconnaît comme Fils, par les miracles dus à la puissance de sa nature divine. Et le reconnaître comme étant Dieu le Fils, amène à connaître aussi le Père. Car le Fils est image du Père au point de ne différer de son Père en aucune façon, mais d'être la figure de son auteur.

Car les autres images, faites de métaux, de couleurs, de formes ou de styles divers, reproduisent l'aspect des êtres qu'elles représentent. Mais pour qu'elles soient véritables, ne faudrait-il pas que ces figures inanimées, peintes, sculptées ou fondues, soient en tous points semblables aux êtres vivants naturels ? Or le Fils n'est pas une image du Père comparable à celles-ci : il est l'Image vivante du Dieu vivant, et, né de ce Dieu vivant, il n'a pas une nature différente de la sienne ; et puisqu'il lui est en tout semblable, il possède la puissance de cette nature qui n'est pas autre que la sienne.

Qu'il soit image, prouve donc que dans sa naissance, Dieu, le Fils Unique, montre en lui Dieu le Père. Or il le montre en tant qu'il est lui-même la forme et « l'Image du Dieu invisible » (Col 1, 15) ; et s'il ne perd pas cette unité de nature qui le rend semblable au Père, c'est qu'il possède la puissance de la nature divine.

38. Aussi voit-on le Père dans le Fils

Tel est le sens de ce passage : « Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu, a vu aussi le Père. Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Jn 14, 9-10).

Le langage humain, lorsqu'il veut parler de Dieu, n'a pas d'autre ressource que celle de citer la parole de Dieu. Toute autre expression est artificielle, limitée, embrouillée et obscure. Si quelqu'un veut expliquer le mystère de Dieu avec des mots différents de ceux que Dieu a prononcés, c'est que lui-même n'y comprend rien, ou alors, ceux qui le liront n'y comprendront rien !

Le Seigneur dit donc à l'Apôtre qui lui demande de lui montrer le Père : « Qui m'a vu, a vu le Père. » Libre à l'Antéchrist de modifier cette affirmation, libre au juif de la nier et au païen

de l'ignorer ! Mais peut-être le sens de cette phrase est-il fautif ? C'est la faute de notre peu de foi, s'il demeure quelque obscurité dans les mots divins. Car le langage de Dieu ne laisse pas entendre un Dieu solitaire, et son affirmation nous enseigne cependant une même nature. En effet, on voit le Père dans le Fils, et il ne saurait y avoir ni un Dieu solitaire, ni deux personnes dissemblables, puisque c'est par le Fils qu'on voit le Père, et puisque dans l'affirmation de ce mystère, ils sont un, et non pas une personne unique.

Je te le demande : qu'a donc voulu préciser le Seigneur, lorsqu'il dit : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » ? Tu ne peux prétendre discerner l'identité des personnes, là où l'adverbe : « aussi » souligne que le nom du Père s'ajoute à celui du Fils. En disant : « Aussi le Père », le Fils rend inacceptable l'idée d'une personne solitaire et unique. Qu'en conclure, sinon qu'on voit le Père par le Fils, par suite de leur nature unique et semblable ? Et pour qu'il ne reste rien d'obscur en notre foi, le Seigneur ajoute : « Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ? » En effet, comment ignorer le Père, ou même, il y a-t-il lieu de le montrer, puisqu'on voit le Père dans le Fils ?

39. Car le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père

Le Père est donc bel et bien vu dans le Fils par ce qui caractérise sa nature, au point que celui qui est né et celui qui engendre sont un en toute vérité. Voilà pourquoi le Seigneur continue : « Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? » (Jn 14, 10).

Il nous est impossible d'enseigner que le Père et le Fils sont inséparables par la similitude de leur nature, en utilisant d'autres mots que ceux qui sortent de la bouche du Fils. Car ici, le Fils qui est « La Voie, la Vérité, la Vie » (Jn 14, 6), ne se moque pas de nous ; il ne joue pas la comédie en s'affublant d'un nom et d'un masque : s'il s'était appelé Fils de Dieu dans l'homme qu'il avait assumé, et si dans sa nature, il était Dieu le Père, il nous aurait menti, lui le Dieu unique et solitaire, en se trouvant maintenant dans un autre, par un travestissement de sa personne[48]. Non, il ne s'agit pas d'un Dieu solitaire qui ici se

48. « Personali permutatione ». Le mot « personalis » est employé pour la première fois dans le traité.

dirait Fils, et là se proclamerait Père, il ne se pare pas du nom de la nature divine sans jouir de cette nature.

Tout autre est le simple sens des mots : le Père est Père, le Fils est Fils. Mais dans ces noms, et dans les réalités qu'ils recouvrent, aucune innovation, aucune différence, aucune étrangeté. Car la véritable nature de Dieu conserve ce qui la caractérise, en sorte que si celui qui procède de Dieu vient de Dieu, sa naissance n'entraîne pour sa nature, ni amoindrissement, ni différence : car le Fils n'existe pas dans une nature extérieure ou autre que celle de Dieu le Père, et le Père ne communique pas au Fils Unique, en sa naissance, quelque élément étranger à lui-même, mais au contraire, il lui prodigue toutes les perfections qu'il possède, sans aucun dommage pour le donateur. C'est pourquoi le Fils n'est pas dépourvu de la nature divine, puisqu'il est Dieu, ne venant pas d'ailleurs que de Dieu. Il n'est pas différent de Dieu, puisqu'il n'est pas autre que Dieu ; c'est pourquoi la naissance de Dieu lui donne d'être dans la personne du Fils, et par la naissance de Dieu, celui qui est Dieu par lui-même ne perd pas sa nature divine.

Le Père est donc dans le Fils, le Fils est dans le Père, Dieu est en Dieu [49] : et ceci, non par une union de deux êtres du même sang qui s'assemblent, ni par la nature d'une entité implantée dans une autre bien disposée à la recevoir, car, de par les limites qu'impose la matière, des choses extérieures à d'autres ne peuvent leur devenir intérieures. Au contraire, Dieu est en Dieu par la naissance d'une nature qui est celle du Vivant, né du Vivant. La réalité est identique, la naissance n'altère pas la nature de Dieu, puisque le Dieu qui naît de Dieu n'est rien d'autre que Dieu, puisqu'il n'y a en eux, le Père et le Fils, rien de nouveau, rien d'étranger, rien de séparable, puisque c'est une impiété de les croire deux dieux, puisque c'est une irrévérence de présenter le Père et le Fils comme un seul Dieu solitaire, puisque c'est un blasphème de nier que le Dieu né de Dieu, soit un avec son Père par la similitude qui lui vient de sa génération [50].

49. Cf. Jn 10, 38 ; 14, 11 ; 17, 21.
50. Hilaire vise ici le sabellianisme et l'arianisme.

40. Le mystère des deux qui sont un

Notre foi qui prend sa source dans l'Evangile, risquerait de percevoir ce mystère comme contestable ou sujet à plusieurs interprétations ; aussi le Seigneur expose-t-il sa doctrine d'une façon méthodique : « Ne me croyez-vous pas lorsque je vous dis que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; mais le Père qui est en moi, accomplit ses œuvres » (Jn 14, 10). Dis-moi, d'autres paroles que celles-ci ont-elles pu, ou peuvent-elles souligner le caractère spécifique de la nature divine dans le Père et dans le Fils, et pourtant mettre pleinement en valeur le sens de la naissance du Fils ?

Par ces mots : « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même », le Fils ne passe pas sous silence l'existence de sa personne, il ne nie pas être le Fils, il ne cache pas la présence en lui de la nature divine du Père. Car, puisque c'est lui qui parle, il parle tout en demeurant dans la substance de Dieu ; et puisqu'il ne parle pas de lui-même, il atteste en lui la naissance de Dieu engendré de Dieu le Père. Inséparable du Père, il lui est identique dans une seule nature, puisque le Père parle par sa bouche, mais que pourtant, c'est bien lui qui s'exprime. Car lui, qui ne parle pas de lui-même, mais qui, de fait, parle, ne peut pas ne pas exister, puisqu'il parle ; et puisqu'il ne parle pas de lui-même, il montre que ce qu'il dit n'est pas seulement ses propres paroles. Il ajoute en effet : « Mais le Père qui demeure en moi, accomplit ses œuvres. »

Que le Père demeure dans le Fils, est bien la preuve qu'il n'est pas solitaire et unique. Que le Père agisse par le Fils, est bien la preuve qu'il n'est pas différent ou autre. De même que le Fils n'est pas solitaire, puisque les paroles qu'il dit, il ne les dit pas de lui-même, ainsi le Père ne peut être autre et séparable du Fils, puisqu'il s'exprime par la bouche du Fils. Et voilà le mystère de ces deux qui sont un : chacun des deux n'est pas l'autre, eux qui sont l'un dans l'autre par le caractère spécifique de leur nature divine. Cette unité est leur unité : celui qui parle ne parle pas de lui-même, et celui qui ne parle pas de lui-même, n'est pourtant pas sans parler !

Puis, après nous avoir enseigné que le Père parlait et agissait en lui, le Fils affermit encore notre foi en cette unité parfaite par ces mots : « Mais le Père qui demeure en moi, accomplit

ses œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi. Du moins, croyez-le à cause de ces œuvres » (Jn 14, 10-12). Le Père agit dans le Fils, mais le Fils, lui, accomplit les œuvres du Père.

41. Dans une unique nature

Mais n'allons pas nous imaginer que le Père agit et parle dans le Fils, par l'effet de sa puissance et non pas en vertu de la nature divine qui revient en propre au Fils, du fait de sa naissance. Le Seigneur prévient cette erreur par ces mots : « Croyez-moi : Je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn 14, 11). Que veut donc dire, je te prie : « Croyez-moi ? » Assurément cette parole est à rapprocher de cette autre : « Montre-nous le Père » (Jn 14, 8). Le Christ ordonne à ses Apôtres de le croire, ce qui raffermit leur foi, cette foi qui avait demandé à voir le Père. Car il n'avait pas suffi au Seigneur de dire : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » (Jn 14, 9). Il va plus loin et affine notre intelligence : si nous reconnaissons le Père dans le Fils, souvenons-nous aussi que le Fils est dans le Père [51], pour n'avoir pas à supposer que l'un est dans l'autre par une translation plutôt que par l'unité d'une même nature, donnée chez l'un par la génération, reçue en l'autre par la naissance.

C'est pourquoi le Seigneur veut que nous croyons en lui, pour que la conviction intime de notre foi ne risque pas de chanceler en raison de l'économie de l'incarnation. Oui, si sa chair, son corps, sa Passion éveillaient quelque doute en notre esprit, croyons au moins, sur le témoignage de ses œuvres, que le Fils est Dieu en Dieu, qu'il est né de Dieu et que le Père et le Fils sont un : l'un est dans l'autre par la puissance de leur nature divine, et aucun d'eux n'existe sans l'autre ; et par ailleurs, le Père ne renonce à rien de ce qu'il possède du fait qu'il est dans le Fils, tandis que celui-ci reçoit du Père tout ce par quoi il est Fils.

Un tel état n'est pas l'apanage des natures corporelles : être réciproquement l'un dans l'autre, posséder l'unité parfaite d'une nature subsistante, et que le Fils unique et éternel soit inséparable de la vraie nature divine du Père. Non, il s'agit là d'un

51. Cf. Jn 10, 30.

caractère propre à Dieu, le Fils Unique, et voilà en quoi consiste la foi dans le mystère de la véritable naissance ; c'est l'œuvre d'une puissance spirituelle qu'une personne soit dans une autre sans différer en rien. Or cette existence l'un dans l'autre n'est pas comme celle d'un corps dans un autre ; mais elle consiste plutôt à être et à exister de manière à être l'un dans l'autre en tant que personnes subsistantes ; et donc, le fait qu'une personne habite l'autre la fait exister. Car chacun des deux existe du fait que l'un n'est pas sans l'autre, puisque la nature de l'être qui existe est la même, qu'il s'agisse de celui qui engendre ou de celui qui naît.

Tel est le sens de ces textes : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30), « Celui qui m'a vu, a vu aussi le Père », et : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi » (Jn 14, 9-10). Le Fils n'est pas différent ni inférieur au Père, la nature de sa naissance parfait le mystère d'une unique divinité dans le Père et dans le Fils, puisque le Fils de Dieu n'est pas autre que ce qu'est Dieu. Et dès lors, la génération du Fils ne saurait être regardée comme l'existence de deux divinités, car le Fils de Dieu, naissant en Dieu, manifeste en lui la nature du Dieu qui l'engendre.

Copyright EDITIONS JACQUES PAUL MIGNE

Livre huitième

Le Père et le Fils sont un

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

PLAN DU LIVRE VIII

1. Introduction

1. Le souci de Paul : former des chefs capables de conduire l'Eglise. Il avait l'intuition du mal qui guettait l'Eglise.
2. Or nous nous trouvons devant ce mal, et voici comment nous le combattons.
3. Malgré une habile technique, les hérétiques se couvrent de ridicule.
4. Nous, au contraire, nous affirmons le Fils vrai Dieu, par sa naissance.
   Nous nous appuyons en cela, sur les paroles du Seigneur.

2. Unité de Dieu, unité des hommes

5. Les hérétiques dénaturent les textes de l'Ecriture, pour faire croire que le Père et le Fils sont un par leur volonté, et non pas dans leur nature.
6. Pour les réfuter, expliquons ces textes.
7. Explication du premier texte : les fidèles sont un, du fait qu'ils sont « renés » par le baptême.
8. Tel est l'enseignement de Paul.
9. Explication du second texte : là aussi, il s'agit d'une sorte d'union de nature.
10. Exposé des deux autres textes, tirés de l'Evangile de Jean.
11. Le Fils nous révèle sans ambages qu'il possède la même nature que le Père.
12. Le Fils a reçu de son Père « l'honneur », c'est-à-dire la dignité de la nature divine.
    Cet honneur, le Fils nous l'a donné en partage.
13. L'Eucharistie, lien sacré de l'unité parfaite.
14. La chair et le sang du Christ nous unissent à Dieu...
15. ... Grâce à la médiation du Christ.
16. Nous vivons dans la condition même qui est celle du Christ.
17. Conclusion : ceci dit pour répondre aux hérétiques.

3. L'Esprit-Saint, manifestation de l'unité du Père et du Fils

A) *Témoignage de Jean*

18. Le Père et le Fils sont un par une naissance selon la nature.
19. Le Fils affirme l'unité de sa nature avec celle du Père, en faisant intervenir l'Esprit-Saint.
20. L'Esprit-Saint reçoit du Père et reçoit du Fils...
    C'est donc que le Père et le Fils sont un par nature.

B) *Témoignage de Paul*

21. L'Esprit du Christ et l'Esprit de Dieu.
22. Que veut dire : Esprit de Dieu ?
23. Ce mot peut s'entendre du Père ou du Fils.
24. Il souligne que la nature divine est immatérielle.
25. Aussi ce terme : « Esprit de Dieu » désigne-t-il à la fois le Père, le Fils et le Paraclet.
26. L'Esprit-Saint, réalité personnelle appartenant au Père et au Fils, est bien la preuve que le Père et le Fils sont un.
27. L'Esprit du Christ et l'Esprit de Dieu : un seul Esprit, habite en nous.
28. « Personne, s'il parle dans l'Esprit de Dieu, ne dit : Anathème à Jésus ! »
29. Dans les dons de l'Esprit, se manifeste un seul Esprit, un seul Seigneur, un seul Dieu.
30. Le don de l'Esprit, force promise par le Père...
    Est manifesté par les dons reçus.
31. Dans la répartition de ces dons, le Christ accomplit l'œuvre de son Père.
32. C'est pourtant l'œuvre d'un seul Esprit...
33. ... Car les dons du Christ sont les dons du Père.
34. Il s'agit d' « Un seul Dieu » et d' « Un seul Seigneur ».
35. « Un seul Dieu », « Un seul Seigneur », expression qui s'applique au Fils aussi bien qu'au Père.
36. Cette parole de l'Apôtre est la seule à pouvoir rendre compte de ce mystère.
37. Paul affirme que le Christ est Dieu.
38. Il reconnaît l'identité du Dieu « De qui tout vient », et du Dieu « Par qui tout existe ».
    « A lui soit la gloire ! »
39. Le mystère céleste : Un Père et un Fils : Dieu unique !

40. Un seul Dieu, un seul Seigneur, une seule espérance, un seul baptême...
41. ... Une seule foi !

4. Le Fils, image du Dieu invisible

42. L'homme que Dieu a marqué de son sceau.
43. Dieu est un être simple : chez lui, avoir et être coïncident.
44. Le Fils, expression parfaite du Père.
45. Bien qu'il se soit anéanti par obéissance, ...
46. ... Jésus est dans la gloire de Dieu.
47. Il est donc Dieu.
48. Le Christ, « Image du Dieu invisible », qu'est-ce à dire ?
49. Il est l'image de Dieu par la puissance que manifestent ses œuvres.
50. « Premier-né de toutes créatures, Tête de l'Eglise. »
51. Il se réconcilie le monde.
52. Voilà ce que l'Eglise comprend.
53. Le Fils est Dieu Vivant, né du Dieu Vivant.
54. Dans le Christ habite toute la plénitude de la Divinité.
55. Je ne connais que le Christ !
56. En son corps, habite la plénitude de la Divinité.

1. *Introduction*

1. Le souci de Paul : former des chefs capables de conduire l'Eglise

Lorsque le bienheureux Apôtre Paul détermine les qualités nécessaires pour recevoir l'épiscopat, il façonne par ses directives un homme d'Eglise totalement nouveau : il nous enseigne comme le résumé des vertus parfaites que l'on s'attend à trouver chez l'évêque : « Que sa parole, nous dit-il, soit attachée à la doctrine de la foi, afin d'être en état d'exhorter selon de sains principes, et de réfuter ceux qui s'opposent à nous. Nombreux sont en effet, les esprits rebelles, vains discoureurs et séducteurs » (Tt 1, 9-10).

Par ce texte, il laisse entendre qu'une ascèse spéciale sur le plan moral, est essentielle pour donner au sacerdoce sa valeur, si toutefois, entre autres qualités, ne fait pas défaut la science indispensable pour enseigner et défendre la foi. De fait, un prêtre n'est pas forcément bon et utile parce que ses mœurs sont irréprochables, ou par la seule sagesse de sa prédication : la vertu sans la science ne profiterait qu'à lui, et la science sans la sainteté de vie ne lui permettrait pas d'enseigner avec autorité.

Car cette instruction de l'Apôtre n'a pas pour seul objet de régler la vie d'un homme du monde, par des préceptes de probité et d'honnêteté ; et d'un autre côté, en exigeant une bonne connaissance de la doctrine, elle ne prétend pas former un scribe de la synagogue, capable d'interpréter la Loi. Non, c'est un chef de l'Eglise parfait qu'elle se propose de préparer ; elle le veut orné des biens parfaits que sont les plus hautes vertus : ainsi sa vie sera l'ornement de sa prédication, et sa prédication la parure de sa vie.

En somme l'Apôtre dresse le portrait du chrétien idéal, lorsqu'il conseille au même Tite, le destinataire de la lettre : « Offre en ta personne un exemple de toutes sortes de bonnes œuvres,

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

enseignant avec gravité une doctrine saine et irréprochable, afin que l'adversaire, ne trouvant rien de mal à dire sur nous, soit rempli de confusion » (Tt 2, 7-8).

Il avait l'intuition du mal qui guettait l'Eglise

Le Docteur des Nations [1], ce Maître choisi pour l'Eglise, conscient que le Christ habitait et parlait en lui [2], n'ignorait pas que l'épidémie d'un enseignement propageant la mort, allait ravager l'Eglise ; il le savait, la séduction exercée par une doctrine pestilentielle s'attaquerait à la pureté des mots employés par les fidèles, et, tel un mal secret s'infiltrant jusqu'au fond même de l'âme, elle les imprégnerait du pus de son interprétation impie ! Car c'est bien celle-ci que vise l'Apôtre lorsqu'il s'écrie : « Leur parole ronge comme la gangrène ! » (2 Tm 2, 17) ; maladie contagieuse, elle gâte la santé de l'âme où elle se glisse toujours en cachette et sans bruit !

Voilà pourquoi l'Apôtre attend de l'évêque l'enseignement donné par une parole sensée, la prise de conscience de sa foi, et l'habileté à enseigner ; il sera alors en mesure de s'opposer aux objections suscitées par un manque de foi, remplies de mensonges et dénuées de tout bon sens. Car beaucoup affichent une foi à laquelle ils n'adhèrent pas ; hommes gonflés par le vide de leurs pensées, ils se créent à eux-mêmes leurs croyances au lieu de recevoir la foi ; ils ne connaissent que ce qu'ils veulent bien connaître, et n'acceptent pas de reconnaître ce qui est vrai ! Mais au contraire, n'est-ce pas la marque d'une vraie sagesse, de reconnaître quelquefois ce qu'on ne voulait pas reconnaître ? Or de cette sagesse au mauvais vouloir, naît un langage stupide, puisqu'une parole absurde résulte nécessairement de pensées absurdes !

Oui, quel mal ne fait-elle pas à ceux qui l'écoutent, cette parole insensée, d'autant que ceux-ci sont attirés par de folles sentences revêtues des habits de la sagesse ! C'est pourquoi, lorsque l'Apôtre stigmatise ces gens-là, il le fait en gardant un ordre voulu : « Nombreux sont en effet, les esprits rebelles, vains discoureurs et séducteurs » (Tt 1, 10).

1. Cf. 1 Tm 2, 7.
2. Cf. 2 Co 13, 3.

Nous aurons donc à répondre à leur mauvais esprit extravagant, à l'extravagance de leurs vains discours, et à la séduction qu'exercent leurs radotages. Nous devrons les réfuter au moyen d'une saine doctrine, par la véracité de notre foi et par la loyauté de nos paroles. Ainsi, notre langage loyal prouvera la vérité de notre foi, et celle-ci sera la garantie d'une saine doctrine.

2. Or nous nous trouvons devant ce mal, et voici comment nous le combattons

Si je rappelle cette pensée de l'Apôtre, c'est que des hommes à l'esprit faux, au langage trompeur, des gens dont il n'y a plus rien à espérer, de vraies langues de vipère, nous forcent à leur donner la réplique. Sous des dehors de bons apôtres, ils versent goutte à goutte dans les âmes simples de ceux qui les écoutent, leur doctrine mortelle, leur interprétation malsaine des textes, et leurs mauvais vouloirs pourris : estompant la pureté de la foi des Apôtres, ils font en sorte que pour eux, le Père ne soit plus le Père, le Fils ne soit plus le Fils, Dieu ne soit plus Dieu, et que la vraie foi ne soit plus la vraie foi !

Nous avons déjà réfuté leurs mensonges insensés, et voici l'ordre que nous avons tenu jusqu'à présent pour leur répondre : tout d'abord, nous avons prouvé par la Loi qu'il y a un Dieu et un Dieu [2a], et que le vrai Dieu est dans le vrai Dieu [2b]. Nous avons montré ensuite, par l'enseignement des Evangélistes et des Apôtres [2c], la naissance parfaite et véritable de Dieu, le Fils Unique. Enfin, poursuivant le cours de notre exposé, nous avons enseigné que le Fils de Dieu est vrai Dieu, jouissant d'une nature identique à celle du Père [2d]. Ainsi, la foi de l'Eglise ne reconnaît, ni un Dieu solitaire, ni deux dieux, puisque la naissance de Dieu s'oppose à l'idée d'un Dieu solitaire, et puisqu'une naissance parfaite ne saurait admettre les noms de deux natures différentes attribuées à deux dieux.

A présent, notre souci de réfuter leurs vains discours s'oriente vers un double objectif : tout d'abord enseigner ce qui est saint, parfait, orthodoxe ; ainsi notre langage ne semblera pas chercher

2 a. Livre IV.
2 b. Livre V.
2 c. Livre VI.
2 d. Livre VII.

la vérité plutôt que la mettre au jour, ce qu'on serait en droit de lui reprocher s'il s'engageait dans des impasses ou des sentiers tortueux, ou s'il surgissait de galeries souterraines contournées et détournées ! Ensuite, nous dévoilerons aux yeux de tous, qu'ils sont vraiment ridicules et ne tiennent pas debout, tous ces arguments séduisants d'une doctrine absurde et fausse, ces leurres que nos adversaires font miroiter de l'éclat de la vérité. Car nous ne nous estimerions pas satisfaits d'avoir présenté la bonne doctrine, si nous ne faisions comprendre son excellence en prouvant la fausseté des arguments de ces impies.

3. Malgré une habile technique, les hérétiques se couvrent de ridicule !

Les hommes vertueux et sages utilisent toutes les ressources de leur nature et tout leur zèle pour se préparer au jour où il leur sera donné d'obtenir le bonheur qu'ils espèrent ; ceci pour que leur condition future ne soit pas inférieure sur quelque point à celle qu'ils convoitent. De la même façon, le plus grand souci de ces gens à qui la rage hérétique a fait perdre la tête, est de lutter, avec toute l'ingéniosité de leur mauvaise foi, contre ceux qui professent la vraie foi : pour vaincre ceux qui sont orthodoxes, ils redoublent d'hétérodoxie ; à l'espérance qui soutient notre vie, ils préfèrent une vie dont il n'y a plus lieu de rien espérer, et consacrent à une fausse doctrine plus de réflexion que nous ne le faisons pour la vraie.

Car voici les objections que leur perfide impiété a polies contre les justes affirmations de notre foi. Ils nous demandent tout d'abord si nous croyons à un Dieu Unique. Ils ajoutent : Croyez-vous aussi que le Christ soit Dieu ? Et pour finir : Le Père est-il plus grand que le Fils [3] ? De la sorte, quand ils nous ont entendu affirmer l'unité de Dieu, ils se servent de cette déclaration pour nier la divinité du Christ. Car ils ne s'inquiètent pas de savoir si le Fils est Dieu ; tout ce qu'ils désirent, en posant cette question sur le Christ, c'est de prouver qu'il n'est pas Fils. C'est ainsi qu'ils prennent au piège la foi des hommes simples : croire en l'unité de Dieu devient un obstacle pour reconnaître la divinité du Christ, puisque Dieu ne serait plus le Dieu Unique, s'il fallait

3. Cf. Jn 14, 28.

avouer que le Christ aussi est Dieu. Oui, vraiment, à quelle hauteur ne se hisse-t-elle pas l'astuce de leur esprit profane ! Les voici qui affirment : « Si Dieu est Un, nul autre, quel qu'il soit, ne pourra être Dieu. Car si un autre était Dieu, Dieu ne serait plus Un. C'est un non-sens de dire qu'il y a un seul être là où il y en a deux, ou de prétendre que là où il y aurait un seul être, il y en aurait aussi un autre. »

Et maintenant, la voie leur est ouverte, puisque par le jeu habile de cet argument, ils ont profité de la pente que nous avons à croire tout ce que nous entendons. Ils avancent alors cette proposition : Le Christ est Dieu de nom plutôt que par sa nature. Ce vague nom de dieu, attribué au Christ, ne peut détruire la foi en un seul vrai Dieu, la seule vraie foi. Et puisque le Père est plus grand que le Fils, c'est bien la preuve de leurs natures différentes, car puisque Dieu est forcément Unique, le Père est plus grand, du fait que la nature divine lui appartient en propre. Et le Christ n'est Fils que de nom, il est une créature existant par la volonté du Père, puisqu'il est inférieur au Père, et qu'il n'est pas Dieu. Car un Dieu Unique ne souffrirait pas qu'il y ait un autre Dieu, et celui qui est inférieur au Père possède nécessairement une nature qui n'est pas celle de celui qui est plus grand que lui.

Vraiment, comme ils sont ridicules ! Les voici qui imposent leurs lois à Dieu ! Ils affirment que rien ne peut naître d'un Dieu Unique, sous prétexte que la naissance de toute créature résulte de l'union de deux géniteurs [4]. Le Dieu immuable, disent-ils, ne peut de lui-même, donner naissance à un Fils : celui qui ne change pas ne saurait être sujet à l'accroissement, et par ailleurs, la nature d'un être solitaire et unique ne contient pas en elle-même ce qui lui permettrait d'engendrer.

4. Nous, au contraire, nous affirmons le Fils vrai Dieu, par sa naissance

Mais nous, au contraire, nous avons compris par des enseignements spirituels la foi telle que nous l'ont transmis les Evangélistes et les Apôtres ; nous avons recherché l'espérance de la bienheureuse éternité dans la confession du Père et du Fils.

4. Un des arguments des anoméens, emprunté à la génération dans la nature qui exige un principe femelle, cf. Livre III chap. 8.

Après avoir démontré par la Loi le mystère d'un Dieu et d'un Dieu, nous n'avons pas renoncé à croire en un Dieu Unique, nous n'avons pas cessé d'affirmer la divinité du Christ. Les Evangiles nous ont fourni la matière de notre réfutation, ils nous ont permis d'enseigner la vraie naissance de Dieu, le Fils Unique, engendré de Dieu le Père.

C'est bien en effet, par cette naissance que le Fils est vrai Dieu, et qu'il n'est pas étranger à la nature de l'Unique vrai Dieu. Ainsi nous ne pouvons nier qu'il est Dieu ni prétendre qu'il est un autre Dieu, puisque d'une part, sa naissance nous montre qu'il est Dieu, et que d'autre part, sa nature qui est celle du Dieu Unique, engendré de Dieu, ne fait pas de lui un autre Dieu.

Nous nous appuyons en cela sur les paroles du Seigneur

Le simple bon sens nous guidait vers cette conclusion : les noms de natures distinctes ne sauraient caractériser une nature identique, et pour qu'il n'y ait pas unité de nature, il faudrait souligner une différence spécifique. Pourtant il nous semblait bon de le prouver par les propres affirmations de notre Seigneur. Celui-ci, après avoir fréquemment persuadé notre foi et notre espérance de l'existence d'un seul Dieu, confirme ce mystère de l'unité de Dieu, en se déclarant Dieu et en le prouvant : il nous certifie : « Moi et le Père, nous sommes Un » (Jn 10, 30) ; et ailleurs : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père » (Jn 14, 7) ; et : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » (Jn 14, 9) ; et encore : « Le Père qui demeure en moi, accomplit lui-même ses œuvres » (Jn 14, 10) ; ou bien : « Croyez en moi, car le Père est en moi, et je suis dans le Père. Si vous ne me croyez pas, croyez du moins à cause de ces œuvres » (Jn 14, 11-12).

Il nous signifie sa naissance par ce nom de « Père » ; lorsqu'on le connaît, nous apprend-il, on connaît en lui le Père. Il affirme l'unité de sa nature avec celle du Père, puisque lorsqu'on le voit, on voit le Père en lui. Il s'en porte garant : il est inséparable du Père, puisqu'il demeure dans le Père et que le Père habite en lui. Dans la claire conscience de ce qu'il est, il tient à ce que nous lui fassions confiance, puisqu'il nous demande de croire à ses paroles en considération des œuvres qui manifestent sa puissance.

Ainsi, par cette merveilleuse foi en la naissance parfaite, voici écarté tout danger : et de croire en deux dieux, et de supposer un Dieu solitaire : bien qu'ils soient Un, il n'y a pas une seule personne ; et chacune des personnes divines, sans être Dieu Unique, diffère pourtant si peu de l'autre que l'une et l'autre sont une seule nature.

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

2. *Unité de Dieu, unité des hommes*

5. Les hérétiques dénaturent les textes de l'Ecriture pour faire croire que le Père et le Fils sont un par leur volonté, et non pas dans leur nature

Ces vérités, les hérétiques ne peuvent donc les nier, puisqu'elles sont affirmées et perçues avec tant de clarté ; et pourtant ils dénaturent ce qu'ils voudraient nier, par l'absurde duplicité de leur mauvaise foi. En effet, ils essaient de rapporter à un accord de consentement cette parole : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30) : il y aurait, selon eux, unité de volonté, et non pas de nature : si le Père et le Fils sont un, c'est par l'identité de leur vouloir, source de leur unité. Et pour appuyer leur dire, ils citent le passage des Actes des Apôtres : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme » (Ac 4, 32). Ainsi, par l'accord d'une même volonté, plusieurs cœurs et plusieurs âmes peuvent devenir l'unité d'un seul cœur et d'une seule âme.

Ils avancent aussi cet autre texte, écrit aux Corinthiens : « Celui qui plante et celui qui arrose ne font qu'un » (1 Co 3, 8) : lorsque deux services ont pour but unique le salut et le progrès du plan divin, se réalise alors une unité de volonté dans les deux personnes qui s'en acquittent.

Ou bien, ils font encore appel à cette prière du Seigneur qui demande à son Père que les nations qui croiront en lui, soient sauvées : « Je ne te prie pas seulement pour eux, mais aussi pour tous ceux qui croiront à la suite de leur témoignage à mon sujet. Que tous soient un, comme Toi, Père, tu es en moi, et moi en Toi, qu'ainsi, eux aussi soient en nous » (Jn 17, 20-21). Puisque les hommes ne peuvent se fondre en Dieu, ni se confondre ensemble en une masse unique et indivisible, le fait qu'ils soient un, vient donc d'une unité de volonté qui se réalise lorsque tous accomplissent le bon plaisir de Dieu et sont unis entre eux, sans

aucune divergence de sentiments. Ainsi, ce n'est pas la nature qui les rend un, mais la volonté.

6. Pour les réfuter, expliquons ces textes

Celui qui méconnaît Dieu ne saurait raisonner parfaitement. Et puisque le Christ est Sagesse [5], celui qui ignore le Christ, ou le juge, est nécessairement en dehors de la sagesse. Les voici qui veulent que le Seigneur de gloire [6], le Roi des siècles [7], Dieu, le Fils Unique [8], soit une créature de Dieu et non son Fils ! Ils mentent à en perdre la raison, car c'est perdre la raison que de se complaire à défendre ces mensonges !

Mais pour le moment, laissons de côté l'explication de cette unité propre à Dieu le Père et à Dieu le Fils ; il nous faut réfuter ces gens à partir des textes mêmes dont ils se servent.

7. Explication du premier texte : les fidèles sont un, du fait qu'ils sont « renés » par le baptême

Je te le demande : N'était-ce pas en raison de leur unique foi en Dieu, qu'étaient un ceux qui « n'avaient qu'un cœur et qu'une âme » ? Evidemment, c'est par leur foi, car c'est par elle que tous n'avaient « qu'un cœur et qu'une âme » (Ac 4, 32). Et je continue à t'interroger : cette foi est-elle la seule possible, ou il y en a-t-il une autre ? Bien sûr, c'est la seule : l'Apôtre s'en porte garant, lorsqu'il proclame : Une seule foi, comme aussi un seul Seigneur, un seul baptême, une seule espérance et un seul Dieu [8a]. Si donc c'est par la foi, c'est-à-dire par la nature d'une foi unique, que tous étaient un, comment alors ne discernes-tu pas l'unité de nature en ceux qui sont un par la nature d'une seule foi ? Tous en effet, étaient « re-nés » à l'innocence, à l'immortalité, à la connaissance de Dieu, à la foi, motif de leur espérance.

Et tout cela, en eux, ne peut être différent, puisque l'espérance est une, puisque Dieu est un, comme le Seigneur est un, comme le baptême qui nous fait renaître est un. Or si tout cela fait

5. Cf. 1 Co 1, 24.
6. Cf. Mt 19, 28.
7. Cf. 1 Tm 1, 17.
8. Cf. Jn 1, 18.
8 a. Cf. Ep 4, 4-6.

qu'ils sont un par consentement plutôt que par nature, attribue alors également une unité de volonté à ceux qui ont été régénérés par ces dons. Mais par contre, s'ils ont été engendrés à nouveau dans la nature d'une même vie et d'une éternité unique, ce qui fait qu'ils ne possèdent « qu'un cœur et qu'une âme », alors qu'on cesse de parler d'une unité de consentement en ceux qui sont un parce qu'engendrés à nouveau dans la même nature !

8. Tel est l'enseignement de Paul

Nous n'exposons pas ici nos propres pensées et nous ne construisons pas des arguments trompeurs en falsifiant le sens des Ecritures, pour nous jouer des oreilles de ceux qui nous écoutent. Non, nous nous en tenons au cadre d'une saine doctrine [9] : ce que nous comprenons est vrai, et nous le proclamons tel. L'Apôtre nous l'enseigne en effet : cette unité des fidèles tient à la nature des sacrements. Il écrit aux Galates : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, il n'y a plus ni esclave, ni homme libre, il n'y a plus ni homme, ni femme, car vous êtes tous un dans le Christ Jésus » (Ga 3, 27-28).

Les voilà un, malgré une si grande diversité de nations, de conditions et de sexes. Est-ce par un consentement de leur volonté, ou par l'unité que confère le sacrement, par le fait que tous ont reçu un seul baptême et revêtu un seul Christ ? Que vient donc faire ici la « concorde des âmes », puisque ce qui les rend tous un, c'est d'avoir revêtu un seul Christ, dans la nature d'un seul baptême ?

9. Explication du second texte : là aussi, il s'agit d'une sorte d'union de nature

Nos gens s'appuient encore sur ce texte : « Celui qui plante et celui qui arrose ne font qu'un » (1 Co 3, 8). S'ils sont un, n'est-ce pas du fait que, nés de nouveau dans un unique baptême, les Apôtres dont il est ici question, sont l'unique intermédiaire capable d'assurer l'unique baptême qui nous engendre à nouveau ? Leur action n'a-t-elle pas le même but ? Ne sont-ils pas

9. Cf. Tt 1, 9.

un dans un seul baptême ? Par conséquent, ceux qui sont un par la même réalité, sont aussi un par nature, et non pas seulement par volonté. Car ils sont devenus une même réalité et ministres d'un même rite qui possède la même efficacité [10].

10. Exposé des deux autres textes, tirés de l'Evangile de Jean

Mais les objections des insensés servent toujours à prouver leur sottise ! Car leur esprit dénué de sagesse, et leur intelligence qui comprend tout de travers, unissent leurs efforts pour se dresser contre la vérité ; mais celle-ci est stable et inébranlable ; aussi le fait que leurs arguments sont contradictoires, prouve assez qu'ils sont faux et ne tiennent pas debout !

Les hérétiques se donnent bien du mal pour tromper les esprits, à l'occasion de ce texte : « Moi et le Père, nous sommes Un » (Jn 10, 30). Et pour qu'on ne suppose pas dans ces mots l'unité de la nature et l'identité de la substance divine, pour nous laisser croire que si le Père et le Fils sont Un, c'est par suite de leur amour mutuel et de l'harmonie de leur volonté, ils avancent encore, comme nous l'avons indiqué plus haut, un autre exemple de cette unité, puisé lui aussi dans les paroles du Seigneur : « Que tous soient un ; comme Toi, Père, tu es en moi, et moi en Toi, qu'ils soient, eux aussi, un en nous » (Jn 17, 21).

Qui n'a pas foi aux Evangiles n'a pas droit aux promesses faites par l'Evangile, et une interprétation impie est une faute qui ruine une espérance candide. Car ne pas comprendre ce que tu crois mérite moins le pardon qu'une récompense, puisque ce qui accroît la valeur de ta foi, c'est d'espérer ce que tu ne connais pas encore. Mais par contre, c'est le comble du délire impie, de ne pas croire ce que l'on a compris ou de présenter de travers ce qu'il nous faut croire.

11. Le Fils nous révèle sans ambages qu'il possède la même nature que le Père

La mauvaise foi a beau modifier la teneur du texte d'après ce qu'elle veut en comprendre, il n'en est pas moins vrai que

10. Cf. 1 Co 3, 5. Sur les divers sens du mot *natura*, voir P. Smulders, *La doctrine trinitaire*, p. 281-289.

les mots ont un sens ! Le Seigneur prie son Père, il lui demande que ceux qui croiront en lui soient un, et qu'ainsi tous soient un en eux, comme lui-même est dans le Père, et comme le Père est en lui. Pourquoi introduis-tu ici l'idée d' « unanimité », pourquoi faire intervenir l' « unité d'âme et de cœur », par suite de l'harmonie des volontés ? Car si c'était la volonté qui les faisait un, le Seigneur disposait pour le dire, de termes nombreux et précis. Par exemple, il aurait formulé cette demande : « Père, comme nous n'avons qu'une seule volonté, qu'eux aussi n'aient qu'un seul vouloir, pour que nous soyons tous un, grâce à l'union des cœurs. »

Mais celui qui est la Parole [11], a peut-être ignoré le sens que peut revêtir la parole ? Celui qui est la Vérité [12] a-t-il été incapable de traduire la vérité ? Celui qui est la Sagesse [13], s'est-il égaré à débiter des âneries ? Celui qui est la Puissance, s'est-il vu affligé d'une telle faiblesse qu'il n'a pas réussi à nous dire ce qu'il voulait nous laisser entendre ?

Mais non ! Le Fils nous transmet les mystères vrais et purs auxquels adhère une foi fidèle à l'Evangile. Non seulement il a parlé pour être compris, mais son but est d'édifier notre foi, lorsqu'il déclare : « Que tous soient un : comme Toi, Père, tu es en moi, et moi en Toi, qu'ils soient eux aussi, un en nous ! » (Jn 17, 21). Il commence par prier pour ceux dont il avait dit : « Que tous soient un. » Puis il montre, par l'exemple de l'unité divine, comment doit s'opérer leur unité : « Comme Toi, Père, tu es en moi, et moi en Toi, qu'ils soient eux aussi, un en nous ! » Comme le Père est dans le Fils, et comme le Fils est dans le Père, ainsi tous ont à être un dans le Père et dans le Fils, à l'exemple de cette unité.

12. Le Fils a reçu de son Père « l'honneur », c'est-à-dire la dignité de la nature divine

Mais d'être un par nature, n'appartient en propre qu'au Père et au Fils, car Dieu ne pourrait naître de Dieu et le Fils, Unique-Engendré, ne saurait venir de l'Innascible, s'il n'existait pas dans la nature d'où il tire son origine. — Ainsi celui qui est

11. Cf. Jn 1, 1.
12. Cf. Jn 14, 6.
13. Cf. 1 Co 1, 24 : « puissance de Dieu et sagesse de Dieu ».

engendré existe dans la substance qu'il possède par naissance et le Fils n'a pas une nature autre ou différente de la nature divine d'où il vient. — C'est pourquoi le Seigneur ne laisse à notre foi aucun motif d'en douter, il nous enseigne la nature de cette parfaite unité dans tout le discours qui suit.

On y lit en effet : « Afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 21). Le monde devra donc croire que le Fils est envoyé par le Père, du fait que tous ceux qui croiront en lui seront un dans le Père et le Fils. Comment le seront-ils ? Nous allons l'apprendre sans tarder : « Je leur ai donné l'honneur [14] que tu m'as donné » (Jn 17, 22). Et maintenant, je t'interroge : L'honneur, est-ce la même chose que la volonté ? La volonté est un mouvement de l'esprit, mais l'honneur est une beauté ou une dignité de nature.

Cet honneur, le Fils nous l'a donné en partage

Le Fils a donc donné à tous ceux qui croiraient en lui, l'honneur reçu du Père, et non pas sa volonté ; s'il leur avait donné celle-ci, la foi ne mériterait aucune récompense, puisque nous serions obligés d'avoir la foi, de par cette volonté fichée en nous. Or il nous montre à quoi servira ce don qu'il nous fait de l'honneur reçu de son Père : « Qu'ils soient un, comme nous sommes un ! » L'honneur reçu a donc été donné pour que tous soient un. Ainsi, c'est dans l'honneur que tous sont un, puisque l'honneur donné n'est autre que l'honneur reçu, et s'il a été donné, c'est uniquement pour que tous soient un.

Grâce à cet honneur donné au Fils et accordé aux croyants, tous sont donc un. Dans ce cas, je voudrais bien savoir comment le Fils pourrait avoir un honneur différent de celui du Père, puisque l'honneur que le Fils a reçu, permet à tous les fidèles de partager l'unique honneur du Père ? Ce langage qui traduit notre espérance humaine, pourra peut-être paraître osé, mais il est sûr. Car s'il était téméraire d'espérer ce privilège, il serait impie de ne pas y croire, puisque le garant de notre foi est aussi le garant de notre espérance.

Mais, comme il se doit, nous traiterons ce sujet plus à fond et d'une manière plus développée, à la place qui lui revient [15].

14. Dans la Vulgate « claritas = gloire » ici : « honor ».
15. Cf. Livre XI, chap. 43 et 49.

Pour le moment, comprenons par ces quelques mots que notre espérance n'est ni vaine, ni présomptueuse. C'est donc par l'honneur reçu et donné que le Père et le Fils sont un. Ici, je tiens en main ma foi, et je reconnais pourquoi ils sont un. Mais je ne comprends pas encore pourquoi l'honneur donné réalise l'unité de tous.

13. L'Eucharistie, lien sacré de l'unité parfaite

Mais le Seigneur ne veut laisser planer aucune ombre dans l'esprit des croyants. Il nous enseigne l'effet même que produit l'action de la nature divine en ces termes : « Qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et Toi en moi, pour qu'ils parviennent à l'unité parfaite » (Jn 17, 22-23).

J'interroge ceux qui supposent entre le Père et le Fils une unité de volonté : Le Christ est-il en nous, aujourd'hui, selon sa vraie nature, ou bien par l'accord des volontés ? Si vraiment « Le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14), si nous recevons le Verbe fait chair comme un aliment divin, comment ne pas concevoir que le Christ demeure en nous par sa nature ?

En tant qu'homme, il a pris sur lui la nature de notre chair, désormais inséparable de lui-même. Il mêle la nature de sa chair à la nature de son être éternel pour se communiquer à nous dans le sacrement de la chair. Ainsi nous sommes tous un, parce que le Père est dans le Christ, et parce que le Christ est en nous. Par conséquent, celui qui refuse de croire que le Père est dans le Christ par sa nature, doit commencer par avouer qu'il n'est pas lui-même réellement dans le Christ et que le Christ n'est pas en lui, puisque c'est le Père dans le Christ et le Christ en nous, qui font que nous sommes un en eux. Si donc le Christ a vraiment assumé la chair de notre corps, si cet homme, né de Marie, est vraiment le Christ, nous mangeons la chair de son corps dans le sacrement, et par là, nous sommes un, puisque le Père est en lui et que lui est en nous.

Comment faire alors appel à une unité de volonté, si par le sacrement, le caractère propre de la nature divine devient le lien sacré de l'unité parfaite ?

14. La chair et le sang du Christ nous unissent à Dieu...

Non, vraiment, ce n'est pas à une pensée humaine ou profane de traduire les merveilles de Dieu ! Et par un enseignement qui torture les mots et n'a peur de rien, la fausse doctrine n'a pas non plus à s'emparer de la pureté des paroles célestes pour les comprendre dans un sens qui leur est étranger et les rend impies. Lisons ce qui est écrit, et comprenons ce que nous lisons ; nous nous acquitterons alors du devoir d'une foi parfaite.

Ce que nous avançons sur la présence réelle du Christ en nous, ne peut être que folie et impiété si nous ne nous référons pas à ce que nous avons appris de lui. Car il nous le certifie : « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui » (Jn 6, 56-57). Il n'y a pas lieu de douter qu'il s'agisse bien de sa chair et de son sang ! Car maintenant, d'après l'affirmation du Seigneur en personne, et selon notre foi, c'est vraiment sa chair et c'est vraiment son sang. Et cet aliment que nous recevons, et ce breuvage que nous buvons, font en sorte que nous aussi, nous sommes dans le Christ et que le Christ est en nous. Cela n'est-il pas vrai ? Ceux-là seuls s'insurgeront contre cette vérité, qui prétendront que le Christ Jésus n'est pas vrai Dieu !

Le Christ est donc en nous par sa chair, et nous sommes en lui ; de ce fait, ce que nous sommes est avec lui en Dieu.

15. ... Grâce à la médiation du Christ

Oui, le Seigneur lui-même s'en porte garant : nous sommes en lui par le sacrement de la chair et du sang, qui nous est partagé : « Et maintenant, dit-il, le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez ; car je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous » (Jn 14, 19-20).

Si le Seigneur avait voulu nous laisser entendre qu'il n'y a entre lui et son Père qu'une unité de volonté, pourquoi aurait-il exposé cette sorte de graduation et d'ordre qui permet d'arriver à l'unité parfaite ? C'est que la foi nous demande de croire que le Fils est dans le Père par sa nature divine, tandis que nous au contraire, nous sommes en lui grâce à sa naissance corporelle. Ainsi nous est enseigné que nous arrivons à l'unité parfaite par l'intermédiaire du Médiateur : il demeure dans le Père alors que

nous demeurons en lui, et il demeure en nous, tout en demeurant dans le Père. De cette façon, nous nous élevons à l'unité avec le Père, puisque celui qui est dans le Père par nature, de par sa naissance, demeure lui-même en nous par nature, tandis que nous aussi, nous sommes en lui par nature [16].

16. Nous vivons dans la condition même qui est celle du Christ

Oui, le Seigneur se porte également garant que cette unité est en nous une unité de nature : « Qui mange ma chair et boit mon sang, déclare-t-il, demeure en moi, et moi en lui » (Jn 6, 57). Personne en effet, ne sera dans le Christ, si le Christ n'est pas en lui : il nous faut manger sa chair, pour qu'il prenne en lui notre chair.

Or il nous avait déjà enseigné plus haut quel était le lien sacré de cette unité parfaite : « Comme le Père qui m'a envoyé, disait-il, est Vivant, moi aussi je vis pour le Père ; ainsi celui qui mange ma chair vivra lui aussi, par moi » (Jn 6, 58). Le Fils vit donc par le Père, et de même qu'il vit par le Père, ainsi nous aussi, nous vivons par sa chair. Toute comparaison, en effet, doit fournir une lumière à l'intelligence : de la sorte, d'après l'exemple proposé, nous pouvons saisir de quoi il s'agit.

D'avoir en nous, hommes charnels, le Christ qui demeure en nous par sa chair, est la cause de notre vie. Et nous vivrons par lui dans la condition même qui est la sienne : celle de vivre par le Père. Si donc nous vivons naturellement par lui selon la chair, c'est-à-dire si nous avons acquis la nature de sa chair, comment n'aurait-il pas naturellement en lui le Père selon l'Esprit, puisqu'il vit par le Père ? Il vit par le Père, puisque sa naissance ne lui a pas apporté une nature différente de celle du Père ou étrangère à la sienne, puisque ce qu'il est, il l'est par lui et n'est pas séparé du Père par je ne sais quelle dissemblance de sa nature. Il possède en lui le Père, par sa naissance, dans toute la force de sa nature divine.

16. L'Eucharistie est le sacrement de l'unité des chrétiens en un seul corps, unité naturelle au dire d'Hilaire, et qui nous oblige à confesser que le Fils a naturellement en lui le Père, parce qu'il vit par le Père (cf. chap. 16). M. Scheeben a développé cet enseignement d'Hilaire, *Mystères du christianisme*, Paris 1947, p. 494-495.

17. Conclusion : ceci dit pour répondre aux hérétiques

Si nous avons fait état de tout cela, c'est que les hérétiques nous abusent en ne voulant voir entre le Père et le Fils qu'une unité de volonté. Ils se servent pour le prouver de l'exemple de notre unité avec Dieu, comme si nous étions unis au Fils, et par le Fils au Père, uniquement par la soumission et la volonté de les servir, sans bénéficier du caractère particulier que nous apporte la communion de nature, par le sacrement de la chair et du sang.

Aussi nous fallait-il présenter le mystère de notre unité avec Dieu, unité véritable et selon la nature, en parlant de la gloire du Fils qui nous est donnée, de la présence de celui-ci en nous par sa chair, et dire comment nous sommes un en lui, d'une manière corporelle et indiscutable [17].

17. Hilaire distingue le triple sens du corps du Christ : corps historique, corps mystérique ou sacramentel, corps glorieux.

Copyright EDITIONS JACQUES PAUL MINÉ

3. *L'Esprit-saint, manifestation de l'unité du Père et du Fils*

A) TEMOIGNAGE DE JEAN

18. Le Père et le Fils sont un par une naissance selon la nature

Nous avons donc voulu répondre à la sottise de ces furieux, en vue de prouver la pauvreté de leurs mensonges, et pour que les simples ne tombent pas dans le piège de leurs arguments creux et absurdes. Au reste, la foi en l'Evangile se passerait bien de notre apologie : le Seigneur a prié pour nous et demandé à Dieu notre unité. Mais la sienne, il en jouit et demeure en elle. Et ce n'est pas en raison du mystère de l'économie divine que le Père et le Fils sont un, mais c'est par suite d'une naissance selon la nature, puisqu'en donnant l'existence à son Fils, le Père ne déchoit en rien. Ils sont donc un : ce qui n'est pas arraché de la main du Fils, n'est pas arraché de la main du Père, qui connaît le Fils, connaît le Père, qui voit le Fils, voit le Père, les paroles du Fils sont les paroles du Père qui demeure en lui [18], l'œuvre du Fils est l'œuvre du Père, bref le Fils est dans le Père et le Père est en lui [19].

Nous n'avons pas ici production d'une créature, mais naissance ; la volonté n'est pas en cause, mais la puissance ; on ne parle pas d' « unanimité », mais de « nature ». En effet, créer et naître est fort différent ; vouloir n'est pas pouvoir, pas plus qu'être uni de cœur n'est demeurer.

18. Cf. Jn 10, 28, et 14, 7-10.
19. Cf. Jn 14, 10-11. Cf. Livre II, 4.

19. Le Fils affirme l'unité de sa nature avec celle du Père en faisant intervenir l'Esprit-Saint

Nous ne nions donc pas qu'il y ait harmonie entre le Père et le Fils ; les hérétiques mentent, à leur habitude, lorsqu'ils prétendent que nous parlons de désaccord entre ces deux personnes, sous prétexte que nous n'acceptons pas comme principe d'unité le seul accord de sentiment. Qu'ils entendent plutôt quelle est cette harmonie que nous ne leur refusons point. Le Père et le Fils sont un, par nature, en honneur, en puissance. La nature étant la même, il ne saurait y avoir divergence de volonté. Qu'ils entendent encore le Fils affirmer l'unité de sa nature avec celle du Père : « Lorsque viendra le Paraclet que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède de mon Père, c'est lui qui me rendra témoignage » (Jn 15, 26). Le Paraclet viendra, le Fils l'enverra d'auprès du Père, et ce Paraclet, c'est l'Esprit de vérité qui procède du Père.

Que toute l'école hérétique dégaine le dard de sa ruse ! Qu'elle s'ingénie à découvrir des contes à raconter aux ignorants ! Qu'elle nous apprenne ce que cela veut dire : Le Fils envoie l'Esprit d'auprès du Père !

Il envoie, et par là, fait preuve de sa puissance. Mais il envoie d'auprès du Père, et cela, comment le comprendrons-nous ? Le Père aurait-il reçu cet Esprit, celui-ci aurait-il jailli du Père ou le Père l'aurait-il engendré ? Que l'Esprit doive être envoyé d'auprès du Père, a forcément l'une de ces significations.

Or celui qui doit être envoyé d'auprès du Père, c'est l'Esprit de vérité qui procède du Père. L'Esprit n'a donc pas été reçu par le Père, puisqu'on nous révèle qu'il en procède. Il ne nous reste plus qu'à préciser notre pensée sur ce point : s'agit-il de la sortie hors du Père d'une personne existante, ou de la procession d'une personne engendrée [20] ?

20. L'Esprit-Saint reçoit du Père et reçoit du Fils...

Pour le moment, je ne prends point en considération la liberté qui pousse certains à se demander si l'Esprit Paraclet vient du

20. Hilaire ne semble pas donner de réponse élaborée à l'alternative proposée au sujet du Saint-Esprit. Dans le Livre XII, chap. 55, il avance : « Je ne dirai pas que l'Esprit soit engendré ».

Copyright DDB - PARIS-PAUL MIGNE

Père ou s'il vient du Fils [21]. Le Seigneur en effet, ne nous a pas laissés dans le doute. A la suite des mots précédemment cités, il déclare : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter actuellement. Lorsque viendra cet Esprit de vérité, il vous guidera vers toute la vérité. Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et vous annoncera les réalités à venir. C'est lui qui me rendra gloire, car il recevra de mon bien pour vous le communiquer. Tout ce qu'a le Père est à moi. Voilà pourquoi j'ai dit : Il recevra de mon bien pour vous le communiquer » (Jn 16, 12-15).

L'Esprit, envoyé par le Fils, reçoit donc également du Fils, et il procède du Père. Et je te le demande : Serait-ce la même chose : recevoir du Fils et procéder du Père ? Si l'on voit une différence entre recevoir du Fils et procéder du Père, du moins on n'hésitera pas à croire que recevoir du Fils et recevoir du Père sont une seule et même chose. Le Seigneur lui-même le précise : « Il recevra de mon bien pour vous le communiquer. Tout ce qu'a le Père est à moi. Voilà pourquoi j'ai dit : Il recevra de mon bien pour vous le communiquer ».

Le Fils nous en donne ici l'assurance : c'est de lui que l'Esprit reçoit tout ce qu'il reçoit : puissance, perfection, doctrine. Et plus haut, il nous avait laissé entendre que tout cela, il l'avait reçu de son Père. Aussi nous dit-il que tout ce qu'a le Père est à lui, et c'est pourquoi il affirme que l'Esprit recevra de son bien. Il nous enseigne en outre, que ce qui est reçu de son Père est reçu pourtant de lui, car tout ce qu'a son Père est son bien.

...C'est donc que le Père et le Fils sont un par nature

Aucune divergence dans cette unité : ce qui est donné par le Père n'est pas différent de ce qui est reçu du Fils, et doit être considéré comme donné par le Fils. Allons-nous entendre parler ici encore d'une « unité de volonté » ? Tout ce qu'a le Père est au Fils, et tout ce qu'a le Fils est au Père. Et c'est le Fils lui-même qui nous en donne l'assurance : « Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi » (Jn 17, 10).

Ce n'est point ici le lieu de montrer la raison de cette affirmation : « Il recevra de mon bien ». Ce texte se réfère à un temps futur, et l'on nous indique qu'en ce temps-là, l'Esprit devra recevoir. Pour le moment, le Christ souligne que si l'Esprit recevra de lui, c'est parce que tout ce qu'a le Père est à lui.

Si tu t'en sens capable, mets en pièces l'unité de cette nature ! Introduis je ne sais quelle dissemblance nécessaire, selon laquelle le Fils ne serait pas dans l'unité de la nature divine. Car l'Esprit de vérité procède du Père, soit ! Mais il est envoyé du Père par le Fils. Tout ce qu'a le Père, est au Fils : c'est pourquoi l'Esprit qui doit être envoyé, recevra tout du Fils, parce que tout ce qui est au Fils, est au Père. La nature suit donc en toutes choses sa propre loi, et, puisqu'ils sont deux à être un, la même nature divine est exprimée comme existant dans l'un et l'autre par génération et par naissance : le Fils affirme que lui a été donné par le Père, tout ce que l'Esprit de vérité reçoit du Père.

L'esprit tordu de l'hérétique n'a donc pas à prendre la liberté d'interpréter ce texte d'une manière hétérodoxe. Il n'a pas à prétendre qu'elle n'a rien à voir avec l'unité de la nature divine, cette parole du Seigneur où il nous assure que l'Esprit de Vérité recevra de lui ; car s'il en est ainsi, c'est parce que tout ce qui est au Père lui appartient.

B) TEMOIGNAGE DE PAUL

21. L'Esprit du Christ et l'Esprit de Dieu

Mais laissons maintenant la parole à l'Instrument de choix [22] au Docteur des Nations [23]. Il commence par louer la foi du peuple de Rome et la reconnaît conforme à une saine intelligence de la vérité [24]. Puis son désir de souligner l'unité de nature dans le Père et dans le Fils, le pousse à s'exprimer ainsi : « Mais vous, vous n'êtes point dans la chair, mais dans l'Esprit ; si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. Qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas. Mais si le Christ est en vous, bien que le corps soit déjà mort en raison du péché, l'Esprit est vie par suite de la justice. Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité

21. La théologie de l'Esprit-Saint au temps d'Hilaire n'est pas encore pleinement clarifiée.

22. Cf. Ac 9, 15.
23. Cf. 1 Tm 2, 7.
24. Cf. Rm 1, 8.

Jésus d'entre les morts, rendra aussi la vie à vos corps mortels, grâce à son Esprit qui habite en vous » (Rm 8, 9-11).

Nous sommes tous spirituels, si l'Esprit de Dieu est en nous. Mais cet Esprit de Dieu, c'est aussi l'Esprit du Christ. Et lorsque l'Esprit du Christ est en nous, l'Esprit de Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, est également en nous. Et celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, rendra aussi la vie à nos corps mortels, grâce à son Esprit qui habite en nous.

Nous voilà donc rendus à la vie grâce à l'Esprit du Christ qui habite en nous, par celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts. Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts habite en nous, et si par ailleurs, l'Esprit du Christ est également en nous, l'Esprit qui est en nous ne peut être que l'Esprit de Dieu !

Hérétique, fais donc alors une distinction entre l'Esprit du Christ et l'Esprit de Dieu, entre l'Esprit du Christ ressuscité des morts, et l'Esprit de Dieu qui ressuscite le Christ d'entre les morts ! Si l'Esprit du Christ habite en nous, c'est qu'il est l'Esprit de Dieu ; et si c'est l'Esprit du Christ ressuscité des morts, c'est aussi l'Esprit du Dieu qui a ressuscité le Christ d'entre les morts !

22. Que veut dire : « Esprit de Dieu » ?

Je te le demande maintenant : crois-tu que l'expression : « Esprit de Dieu » désigne la nature divine ou une réalité que possède cette nature[25] ? Car il y a une différence entre une nature et une réalité que possède une nature : un homme n'est pas identique à ce qui constitue l'homme ; un feu n'est pas identique à ce qui constitue le feu. De la même façon, Dieu n'est pas identique à ce qui est de Dieu.

23. Ce mot peut s'entendre du Père ou du Fils

Il me revient en effet à la mémoire que l'on peut entendre ce terme : « Esprit de Dieu », comme signifiant aussi bien le Fils de Dieu que

25. Hilaire distingue « natura » appliquée au Père, et « res naturae » attribuée au Saint-Esprit. « Le Père est la nature principielle, la source primordiale ; le Saint-Esprit est la nature communiquée, c'est-à-dire l'être qui appartient à Dieu comme à sa source » (A. Palmieri, article « Esprit-Saint » dans *Dictionnaire de Théologie Catholique*, vol. V, col. 747).

la présence du Père en lui ; ainsi cette expression : « Esprit de Dieu » est susceptible de désigner l'une ou l'autre des deux personnes. Et ceci nous est prouvé non seulement par l'autorité des prophètes, mais l'Evangile aussi s'en porte garant ; par exemple dans ces textes : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par son onction » (Lc 4, 18) ; et encore : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui mon âme se complaît. Je ferai reposer sur lui mon Esprit » (Mt 12, 18). Le Seigneur affirme à son sujet : « Si c'est dans l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le Royaume de Dieu est donc venu jusqu'à vous » (Mt 12, 28). Ces passages semblent en effet s'appliquer sans aucun doute au Père et au Fils ; ils ont pour objet de nous manifester l'excellence de leur nature.

24. Il souligne que la nature divine est immatérielle

De fait, à ce qu'il me semble, si cette expression : « Esprit de Dieu » est employée pour chacune des deux personnes, c'est pour nous éviter de croire que le Fils est dans le Père, et le Père dans le Fils, selon des modes corporels : il est bien évident que Dieu ne demeure pas dans un lieu, qu'il est en lui-même et nulle part ailleurs. Car un homme, ou toute autre créature qui lui ressemble, est ici et ne saurait être ailleurs ; ce qui est dans un endroit est limité au lieu où il se trouve : sa nature, située en un certain point de l'espace est trop imparfaite pour être partout. Mais Dieu est une puissance vivante, dotée d'une force extraordinaire. Présent partout, il n'est absent nulle part. Il nous apprend tout ce qu'il est par ses attributs, et nous laisse entendre que ses attributs ne sont pas autres que lui-même. Là où sont ses biens, là il se trouve. Aussi ne devons-nous pas croire qu'à la manière des corps, il ne soit pas partout lorsqu'il est dans un lieu, puisque, par ses attributs, il ne cesse d'être en toutes choses. Car ses attributs ne sont autres que ce qu'il est[26].

Ceci dit pour nous aider à comprendre ce qu'est la nature divine.

25. Aussi ce terme : « Esprit de Dieu » désigne-t-il à la fois le Père, le Fils et le Paraclet

A mon sens, dans l' « Esprit de Dieu » nous devons voir Dieu le Père ; puisque notre Seigneur Jésus-Christ déclare que l'Esprit du Seigneur est sur lui, c'est lui qui l'a oint et envoyé prêcher la Bonne Nouvelle[27]. Dans l'Esprit, en effet, se manifeste la puissance de la nature du Père ; celui-ci nous le montre : par la réalité mystérieuse de cette onction spirituelle, son Fils participe à sa nature, même une fois né dans la chair.

26. Le mot « sua » qui commande ce paragraphe a été rendu une fois par « biens » et les autres fois par « attributs » plutôt que par « propriétés », terme qu'Hilaire emploie souvent pour désigner ce que les personnes ont en propre.

27. Cf. Lc 4, 18.

La preuve en est qu'après cette naissance que consacre le baptême, une voix venant du ciel [28], donne la garantie qu'il s'agit bien là du propre Fils de Dieu : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui » (Lc 3, 22, cf. Ps 2, 7).

Cet épisode n'est pas à interpréter comme si le Père se reposait sur le Christ ou venait à lui du haut du ciel, ou encore se donnait à lui-même le nom de Fils [29]. Non, nous nous sommes attachés à établir que sous le mystère de la vraie et parfaite naissance, notre foi devait reconnaître que la seule nature divine demeurait dans le Fils qui commençait alors sa vie d'homme. C'est donc bien le Père que nous découvrons signifié ici dans l' « Esprit de Dieu ».

Mais nous comprenons que le Fils, lui aussi, est désigné par cette formule lorsqu'il nous dit : « Si c'est dans l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le Royaume de Dieu est donc venu jusqu'à vous » (Mt 12, 28). Il se dépeint donc chassant par la puissance de sa nature, ces démons qui ne peuvent être expulsés que par l'Esprit de Dieu.

Par ailleurs, l'expression : « Esprit de Dieu » désigne aussi l'Esprit Paraclet. Non seulement les prophètes s'en portent garants, mais aussi les Apôtres, puisqu'il est dit : « C'est ce qui a été annoncé par le Prophète : Dans les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils ainsi que vos filles prophétiseront » (Ac 2, 16). On nous apprend ici que cette prophétie fut réalisée dans les Apôtres, lorsqu'après l'envoi du Saint-Esprit, ils se mirent tous à parler dans les langues des diverses nations [30].

26. L'Esprit-Saint, réalité personnelle appartenant au Père et au Fils, est bien la preuve que le Père et le Fils sont un

Il nous fallait expliquer tout cela : ainsi, au cas où la fourberie de nos hérétiques se porterait sur quelque point, elle se verrait tout de même endiguée par les lignes et le tracé de la vérité évangélique.

Oui, le Christ habite en nous ; et là où le Christ habite, Dieu habite. Et puisque l'Esprit du Christ habite en nous, cette habitation en nous de l'Esprit du Christ, fait en sorte qu'aucun autre Esprit n'habite en nous, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Et s'il faut entendre que le Christ habite en nous par l'Esprit-Saint, cela ne nous empêche pas de reconnaître que cet Esprit de Dieu est aussi l'Esprit du Christ [31]. Et puisque la nature divine elle-même,

28. Cf. Mt 3, 17. Hilaire cite ici une variante de Lc 3, 22 avec Ps 2, 7, qui se trouve dans le codex Bezae et les manuscrits occidentaux. Voir Clem. d'Alex, *Pédag.*, I, 25, 2.
29. Pointe contre les sabelliens.
30. Cf. Ac 2, 4.
31. Cf. Rm 8, 9-11.

habite en nous par la réalité personnelle de cette nature [32], il nous reste à croire que la nature du Fils est identique à celle du Père, puisque le Saint-Esprit qui est à la fois l'Esprit du Christ et l'Esprit de Dieu, nous apparaît comme la réalité personnelle qui appartient à l'unique nature divine.

Et maintenant, je te pose cette question : Ne sont-ils pas un par nature ? L'Esprit de vérité procède du Père [33], il est envoyé par le Fils et il reçoit du Fils. Mais tout ce qu'a le Père est au Fils, et par conséquent, il reçoit du Père [34]. Il est l'Esprit de Dieu, mais en même temps l'Esprit du Christ [35]. L'Esprit est donc la réalité personnelle appartenant à la nature du Fils, mais aussi la réalité personnelle appartenant à la nature du Père. Il est l'Esprit de celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, mais il est aussi l'Esprit du Christ ressuscité d'entre les morts [36]. S'il pouvait être établi que l'Esprit de Dieu n'est pas aussi l'Esprit du Christ, la nature du Christ et celle de Dieu différeraient sur quelque point, elles ne seraient pas la même nature.

27. L'Esprit du Christ et l'Esprit de Dieu : un seul Esprit, habite en nous

Mais l'Apôtre te tient et te serre à la gorge, hérétique en délire qui tournoie sous le souffle d'une doctrine mortelle ! Il place le Christ comme fondement de notre foi [37], et se souvient aussi de cette parole du Seigneur : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14, 23).

Par ce texte, il s'en porte garant : si l'Esprit du Christ demeure en nous, l'Esprit de Dieu demeure aussi en nous ; et l'Esprit de celui qui est ressuscité d'entre les morts, n'est pas différent de l'Esprit de celui qui ressuscite les morts [38]. Car tous deux viennent et habitent en nous ; et je te pose cette question : Viennent-ils en nous et font-ils en nous leur demeure comme deux personnes

32. Cf. chap. 22, note 23.
33. Cf. Jn 15, 26.
34. Cf. Jn 16, 14-15.
35. Cf. Rm 8, 9 ; 1 Co 8, 6.
36. Cf. Rm 8, 11.
37. Cf. 1 Co 3, 11.
38. Cf. Rm 8, 9-11.

étrangères qui voyageraient ensemble, ou ne serait-ce pas plutôt par suite de l'unité de leur nature ?

Mais le Docteur des Nations [39] s'oppose à la première interprétation : il ne s'agit pas de deux Esprits : l'Esprit de Dieu et l'Esprit du Christ, qui sont présents dans les croyants, mais de l'Esprit du Christ qui est l'Esprit de Dieu. Ce n'est pas une cohabitation, mais une habitation : sous l'aspect mystérieux d'une cohabitation, c'est pourtant bien d'une habitation qu'il s'agit, puisque ce ne sont pas deux dieux qui habitent en nous, et que notre hôte est unique. Car l'Esprit de Dieu est présent en nous, mais l'Esprit du Christ y est aussi présent ; et lorsque l'Esprit du Christ est en nous, l'Esprit de Dieu y est également. Ainsi ce qui est « de Dieu » est « du Christ », et puisque ce qui est « du Christ » est « de Dieu », le Christ ne saurait être différent de ce qu'est Dieu.

Le Christ est donc le Dieu qui possède un seul Esprit avec Dieu.

28. « Personne, s'il parle dans l'Esprit de Dieu, ne dit : Anathème à Jésus ! »

L'Apôtre nous enseigne aussi que ce texte de l'Evangile : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30), exprime l'unité de la nature divine, et non la solitude qu'entraînerait la confusion des personnes ; il écrit aux Corinthiens : « Voilà pourquoi, je vous le déclare, personne, s'il parle dans l'Esprit de Dieu, ne dit : Anathème à Jésus ! » (1 Co 12, 3).

Ne reconnais-tu pas maintenant, hérétique, par quel Esprit tu parles, lorsque tu affirmes que le Christ est une créature ? Ceux-là sont frappés d'anathème qui rendent hommage à une créature plutôt qu'au Créateur ; puisque tu prends le Christ pour une créature, comprends donc qui tu es, toi qui n'ignores plus qu'un culte rendu à une créature tombe sous la malédiction [40].

Remarque aussi ce qui suit : « Et personne ne peut dire : Jésus est Seigneur, si ce n'est dans l'Esprit-Saint » (1 Co 12, 3). Perçois-tu ce qui te manque, lorsque tu refuses au Christ ce qui lui appartient ? Si, de par sa nature divine, le Christ est pour toi

39. Cf. 1 Tm 2, 7.
40. Cf. Rm 1, 25.

le Seigneur, tu possèdes l'Esprit-Saint ; mais si le Christ est ton Seigneur en vertu d'un nom d'adoption, te voilà privé de l'Esprit-Saint, et c'est un esprit d'égarement qui t'anime, puisque « Personne ne peut dire : Jésus est Seigneur, si ce n'est dans l'Esprit-Saint ».

Et toi qui le prétends créature plutôt que Dieu, tu ne dis pourtant pas qu'il est le Seigneur, bien que tu lui donnes ce nom : selon toi, en effet, s'il est Seigneur, c'est parce qu'il porte ce nom, un nom banal qui peut s'appliquer à plusieurs, mais non par suite de sa nature divine. Mais apprends donc de Paul quelle est sa nature [41].

29. Dans les dons de l'Esprit, se manifestent un seul Esprit, un seul Seigneur, un seul Dieu

Car l'Apôtre continue : « Il y a certes diversité de dons, mais c'est le même Esprit ; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. A chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour ce qui est utile » (1 Co 12, 4-7).

Dans ce texte on discerne quatre idées : il y a un même Esprit dans la diversité des dons, un même Seigneur dans la diversité des ministères, un même Dieu dans la diversité des opérations, et la manifestation de l'Esprit est donnée en vue de notre utilité.

Et pour nous convaincre que cette manifestation de l'Esprit a pour but de nous accorder ce qui nous est utile, l'Apôtre ajoute aussitôt : « Oui, à l'un est donné par l'Esprit une parole de sagesse ; à tel autre, une parole de science, selon le même Esprit ; à un autre, la foi dans le même Esprit ; à tel autre, le don de guérir dans ce même Esprit ; à tel autre, la puissance d'opérer des miracles ; à tel autre la prophétie ; à tel autre, le discernement des esprits ; à un autre, de parler en diverses langues ; à tel autre, le don d'interpréter ces langues » (1 Co 12, 8-10).

41. De 28-32, Hilaire démontre que le Père et le Fils : deux personnes mais un Esprit, une seule divinité.

30. Le don de l'Esprit, force promise par le Père...

La quatrième idée que nous avons relevée, c'est-à-dire la manifestation de l'Esprit en vue de nous donner ce qui nous est utile, ressort très nettement de ce texte. Car l'Apôtre vient de nous énumérer les dons précieux par lesquels se manifeste l'Esprit. Aussi ces diverses manifestations de puissance nous montrent assez quel est ce don qu'avait en vue le Seigneur, lorsqu'il enjoignait aux Apôtres de ne pas s'éloigner de Jérusalem : « Mais attendez, disait-il, ce que le Père a promis, ce que vous avez appris de ma bouche. Car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, vous serez plongés dans l'Esprit-Saint que vous recevrez sous peu de jours » (Ac 1, 4-5). Et plus loin : « Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit-Saint qui viendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1, 8).

Ici, le Christ demande à ses Apôtres d'attendre la réalisation de la promesse du Père, cette promesse qu'ils ont entendue de sa bouche. Et nous pouvons être sûrs que dans le texte de l'Apôtre que nous étudions maintenant, celui-ci nous parle aussi de cette promesse faite par le Père.

...Est manifesté par les dons reçus

Il s'agit donc d'une manifestation de l'Esprit qui s'opère par ces œuvres de puissance. Car le don de l'Esprit n'est pas caché lorsque retentit une parole de sagesse et qu'on entend une parole de vie, ou encore lorsque nous est donnée la science qui nous permet de connaître Dieu, et nous aide à ne pas vivre à la façon des bêtes, en ignorant celui qui est à l'origine de notre existence. Le don de l'Esprit se fait voir aussi par la foi en Dieu : grâce à lui, nous ne sommes pas exclus de la bonne nouvelle de Dieu, pour avoir refusé de croire à la bonne nouvelle de Dieu [42]. Il se manifeste encore par le don de guérir : ainsi la guérison des maladies rend témoignage à la grâce de celui qui a concédé ce don ; ou bien par des œuvres de puissance, et nos actions apparaissent comme « puissance de Dieu » [43] ; ou encore par la prophétie, et à la manière dont nous

42. Cf. 1 P 4, 17.
43. Expression paulinienne.

connaissons l'enseignement du Christ, on nous reconnaît instruits par Dieu. Il se constate aussi par le discernement des esprits qui nous permet d'établir si quelqu'un parle selon un Esprit saint ou un esprit de mensonge. On le perçoit encore lorsqu'on entend parler en diverses langues : cette parole en langues est un signe que l'Esprit-Saint nous a été donné. Il est encore mis en évidence par l'interprétation des langues : par ce moyen, la foi de ceux qui écoutent cette parole en langues et ne la comprennent pas, n'est pas mise en danger, puisque celui qui interprète ce langage l'explique à ceux qui ne le saisissent pas.

Ainsi, à travers tous ces charismes, l'Esprit nous est manifesté pour le profit de tous. Le don de l'Esprit éclate au grand jour, on l'admire dans ces grâces octroyées pour être utiles à tous.

31. Dans la répartition de ces dons, le Christ accomplit l'œuvre de son Père

Or, pour nous parler de ce mystère si difficile à comprendre que sont les dispositions de Dieu à notre égard [44], le bienheureux Apôtre Paul conserve à la fois un langage clair et un souci attentif de nous montrer que ces dons, ainsi répartis, sont accordés dans l'Esprit et par l'Esprit — être donné par l'Esprit est en effet différent d'être donné dans l'Esprit — ; l'octroi de ce don obtenu dans l'Esprit est également concédé par l'Esprit. De fait, l'Apôtre clôt par ces mots ce passage qui traite de la répartition des dons : « Mais tout cela, c'est un seul et même Esprit qui l'opère, distribuant à chacun ses dons, comme il l'entend » (1 Co 12, 11).

Et maintenant, je te pose cette question : quel est cet Esprit qui agit et distribue ces dons, comme il l'entend ? Est-ce celui par qui se fait la répartition de ces dons, ou celui en qui elle se fait ? Si quelqu'un osait affirmer qu'il s'agit ici de la même personne, l'Apôtre interviendrait et demanderait à son lecteur pourquoi il le lit si mal ! Car il avait dit plus haut : « Il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous » (1 Co 12, 6). Il y a donc une personne qui répartit les dons, et une autre en qui se fait cette répartition. Reconnais-le : c'est toujours Dieu qui accomplit toutes ces merveilles, il le fait tou-

44. « Mysterium coelestium sacramentum ».

tefois de telle sorte que c'est le Christ qui agit, et qu'en agissant, celui-ci mène à bien l'œuvre de son Père.

Et si tu reconnais dans l'Esprit-Saint que « Jésus est Seigneur » [45], comprends la force de cette triple indication de l'Apôtre : dans la diversité des dons, c'est le même Esprit ; dans la diversité des services, c'est le même Seigneur, et dans la diversité des opérations, c'est le même Dieu. Mais par ailleurs, c'est un seul Esprit qui produit tout cela, distribuant à chacun ses dons comme il l'entend. Essaie de concevoir, si tu le peux, que le Seigneur, dans la diversité des services, et Dieu, dans la diversité des opérations, sont un seul et même Esprit qui agit et distribue ses dons selon son bon plaisir. Il n'y a en effet qu'un seul Esprit pour répartir ces dons, et c'est le même Esprit qui les produit et les répartit.

32. C'est pourtant l'œuvre d'un seul Esprit...

Mais si cet unique Esprit d'un même Dieu te chagrine, si tu prends ombrage de le savoir en Dieu et dans le Seigneur en raison du mystère de sa naissance, montre-moi quel autre Esprit pourrait être l'artisan et le donateur de ces dons ; oui, dis-moi en quel Esprit se réaliserait cette œuvre et cette répartition. Mais tu ne m'indiqueras rien d'autre que ce qui est l'objet de notre foi. Car l'Apôtre nous signale de qui il s'agit, lorsqu'il affirme : « Comme le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ » (1 Co 12, 12). Il nous l'explique donc, la répartition des charismes est l'œuvre du seul Seigneur Jésus-Christ, qui est le corps de tous. Après avoir présenté le Seigneur dans l'assistance qu'il nous rend, et avoir parlé aussi de Dieu dans ses œuvres, il nous assure que c'est pourtant un seul Esprit qui opère ces dons et les répartit, distribuant ces grâces qui sont comme les membres qui rendent parfait le corps unique.

45. Cf. 1 Co 12, 3. La théologie trinitaire d'Hilaire manque ici de netteté sur la personne de l'Esprit.

33. ...Car les dons du Christ sont les dons du Père

Tu estimeras peut-être que l'Apôtre ne tient pas compte de l'unité de Dieu, lorsqu'il affirme : « Il y a diversité de services, mais c'est le même Seigneur ; il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu » (1 Co 12, 5-6). Il attribue les services au Seigneur et les opérations à Dieu : il semblerait donc qu'il ne s'agisse pas de l'action et des services du même Dieu. Remarque comme ces membres qui se chargent des services sont les membres qui agissent, puisqu'il dit : « Vous êtes le corps du Christ et ses membres. Dieu en a établi quelques-uns dans l'Eglise, premièrement comme apôtres », en qui se trouve la parole de sagesse, « deuxièmement comme prophètes », en qui réside le don de science ; « troisièmement comme docteurs », par qui est dispensée la doctrine de la foi [46] ; « puis viennent les œuvres de puissance », et parmi celles-ci le don de guérir les malades, d'assister les pauvres, de diriger d'une manière prophétique, et les dons de parler ou d'interpréter diverses langues [47].

Tout cela, c'est bien les services et les œuvres dont s'acquitte l'Eglise ; en eux s'édifie le corps du Christ. Et ceux-ci, c'est Dieu qui les a institués. Tu prétends qu'ils ne sont pas institués par le Christ, puisque je dis : Dieu les a institués ! Ecoute l'Apôtre : « Mais chacun de nous a reçu sa part, selon la mesure répartie par le Christ » (Ep 4, 7) ; et encore : « Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de tout remplir. C'est lui aussi qui a donné aux uns d'être apôtres, aux autres d'être prophètes, ou encore évangélistes, ou pasteurs, ou docteurs, pour rendre parfaits les saints, dans l'œuvre du service de Dieu » (Ep 4, 10-12). Les divers services ne sont-ils pas les dons du Christ, bien qu'ils soient aussi les dons de Dieu ?

46. Pour comprendre la pensée d'Hilaire en ces deux chapitres 33 et 34, il importe de repérer la correspondance entre les mots. Hilaire part de 1 Co 12, 27 et ss. Aux Apôtres, il attribue « Verbum sapientiae ». Ces deux mots traduits par : « parole de sagesse » restent accolés durant tout ce texte. A « Sapientia » correspond le verbe : « Sapere », traduit par « goûter ».

Aux prophètes, il attribue : « Donum scientiae », mais quand il en parle par la suite, il ne retient que : « Scientia » en lui accolant le mot « Sermo » ; nous traduisons alors « Langage de science ». A « Science », correspond : « Intelligere » : « comprendre » ou « connaître ».

Aux docteurs, il attribue : « Doctrina fidei ». Seul « Fides » reviendra par la suite.

47. Cf. 1 Co 12, 8-10.

34. Il s'agit d' « un seul Dieu et d'un seul Seigneur »

Mais l'hérésie s'est emparée de ce texte ; elle prétend : puisqu'on parle du « même Seigneur » et du « même Dieu », c'est qu'ils ne sont pas dans une même nature. Eh bien soit ! Je vais abonder en ton sens, et même ajouter d'autres textes pour rendre ta position plus forte. Car l'Apôtre nous dit bien : « Mais pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui tout vient, et nous sommes en lui ; et un seul Seigneur, par qui tout existe, et nous sommes par lui » (1 Co 8, 6). Et encore : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Un seul Dieu et Père de tous, qui agit par tous et habite en nous tous » (Ep 4, 5 et 6). De fait, ces mots : « Un seul Dieu », et « Un seul Seigneur » semblent regarder Dieu le Père comme le seul Dieu, et lui attribuer à lui seul cette propriété d'être Dieu, puisque ce qui est l'apanage d'un seul ne souffre pas d'être partagé avec un autre.

Oh vraiment, comme les dons spirituels sont rares et peu fréquents ! Et comme la manifestation de l'Esprit est perceptible dans ces charismes octroyés pour notre utilité ! Oui, c'est avec raison qu'un ordre est à conserver dans les grâces qui nous sont réparties, et cet ordre veut que la plus importante soit la parole de sagesse. Car il est fort bien dit : « Personne ne peut dire : Jésus est Seigneur, si ce n'est dans l'Esprit-Saint » (1 Co 12, 3), puisque sans cette parole de sagesse, le Christ ne peut être connu comme le Seigneur. Vient alors ensuite le langage de science : ainsi nous parlons avec science de ce que nous goûtons, dans la mesure où nous goûtons la parole de sagesse. Si le troisième don consiste dans la foi, c'est que ces dons principaux et supérieurs n'auraient aucune utilité si l'on ne croyait pas en Dieu [48].

Tirons maintenant une conclusion de la doctrine cachée dans ce texte si profond et si beau de l'Apôtre : chez tous ces hérétiques, ne se discerne aucune parole de sagesse, aucun langage de science, ni la foi qui honore Dieu ; car l'impiété qui ne saisit pas le sens de l'Ecriture, est à côté du langage de la science, elle est à côté de la pureté de la foi. Personne en effet, n'arrive à parler de ce qu'il ne goûte pas, et il ne peut croire à ce qu'il ne peut exprimer.

C'est pourquoi, en proclamant : « Un seul Dieu », l'Apôtre

48. Cf. 1 Co 12, 8-9.

qui, venant de la Loi, fut appelé à l'Evangile du Christ [49], garde une profession de foi parfaite. Et pour que la simplicité de son langage qui pourrait paraître risqué, ne fournisse aux hérétiques quelque prétexte pour nier la naissance du Fils en raison de cette proclamation d' « Un seul Dieu », Paul reconnaît : « Un seul Dieu », tout en exprimant ce qui lui appartient en propre : « Un seul Dieu, le Père, de qui tout vient, et nous sommes en lui » ; de la sorte, nous sommes invités à croire que celui qui est Dieu est aussi Père. Mais ensuite, parce que cette foi nue en un seul Dieu, le Père, ne suffit pas à nous sauver, il ajoute : « Et un seul Seigneur, notre Christ Jésus, par qui tout existe, et nous sommes par lui ». En proclamant ainsi un seul Dieu et un seul Seigneur, il nous montre la pureté d'une foi capable de nous assurer le salut, pour que nous aussi, nous croyions en un seul Dieu, le Père, et en un seul Seigneur Jésus-Christ.

L'Apôtre n'ignorait pas en effet, cette parole du Seigneur : « Oui, c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle » (Jn 6, 40). Mais pour établir la règle de la foi de l'Eglise, et pour construire notre foi sur le Père et sur le Fils, il exprime par ces mots : « Un seul Dieu » et « Un seul Seigneur », le mystère de cette unité inséparable et indissoluble du Père et du Fils, le mystère de notre foi.

35. « Un seul Dieu », « un seul Seigneur », expressions qui s'appliquent au Fils aussi bien qu'au Père

Toi qui vis sans avoir part à l'Esprit de l'Apôtre, toi l'hérétique, commence par reconnaître ta sottise ! Car si tu reconnais un seul Dieu, c'est pour nier la divinité du Christ. Tu nous dis : Un être qui est seul est évidemment solitaire, et le fait d'être unique est la caractéristique réservée à celui qui est un. Mais alors, quel sens donneras-tu à cette affirmation : Jésus-Christ est le seul Seigneur ?

Si en effet, selon toi, le fait que le Père est « Un seul Dieu », ne permet plus au Christ d'être Dieu, on doit déduire logiquement que l'existence du « Seul Seigneur Jésus-Christ » ne permet plus à Dieu d'être Seigneur. Car tu l'exiges : être unique est la caractéristique de celui qui est un. Par conséquent, si tu nies

49. Cf. Rm 1, 1.

que le seul Seigneur, le Christ, est également Dieu, tu dois nier aussi que le seul Dieu, le Père, soit également Seigneur. Mais qui donc serait dans la puissance de Dieu, s'il n'était pas le Seigneur ? Qui posséderait le pouvoir [50] du Seigneur, s'il n'était pas Dieu ? Car être Seigneur assure la perfection de Dieu, et ce qui fait qu'il est Seigneur, c'est qu'il est Dieu !

36. Cette parole de l'Apôtre est la seule à pouvoir rendre compte de ce mystère

Or l'Apôtre tient compte de toute la réalité mystérieuse contenue dans la parole du Seigneur : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30) ; lorsqu'il affirme que l'un et l'autre sont un, il rend compte qu'ils sont un et qu'ils sont deux, non pas en se référant à la solitude d'une personne unique, mais en raison de l'unité de l'Esprit. Car il maintient : « Un seul Dieu », le Père, et « Un seul Seigneur », le Christ, puisque l'un comme l'autre est Dieu et Seigneur, sans que pourtant notre foi n'admette ni deux dieux, ni deux seigneurs.

L'un et l'autre sont donc un. Et bien que un, l'un comme l'autre ne sont pas solitaires. Seule la voix de l'Apôtre nous permet d'exprimer le mystère de la foi. Il n'y a en effet, qu'un seul Dieu, il n'y a qu'un seul Seigneur [51] ; et du fait que Dieu est unique, du fait que le Seigneur est unique, nous voyons le Seigneur en Dieu, et Dieu dans le Seigneur. Ne soutiens pas qu'il n'y a qu'une personne, pour nous présenter un Dieu solitaire ; mais ne divise pourtant pas l'Esprit, pour que le Père et le Fils ne soient plus un seul Dieu. Non, tu n'arriveras pas à mettre à part, d'un côté la puissance du seul Dieu, et d'un autre côté celle du seul Seigneur ; tu ne pourras faire en sorte que celui qui est Seigneur, ne soit pas aussi Dieu, et que Dieu ne soit pas en même temps Seigneur.

L'Apôtre en effet, évite de laisser supposer deux dieux et deux seigneurs, lorsqu'il emploie ces deux noms. Et par suite, une telle pédagogie a pour but de montrer le seul Dieu dans le Christ, Seigneur unique, et le seul Seigneur dans le Père, Dieu unique. Il proclame, et le Père, et le Christ, pour que nous

50. « Virtus » = grec : dunamis = puissance = force.
« Potestas » = grec : exousian = liberté de faire = pouvoir.
51. Cf. 1 Co 8, 6.

n'allions pas croire à cette identité impie des personnes qui serait la négation de la naissance de Dieu, le Fils Unique.

37. Paul affirme que le Christ est Dieu

Mais au point où tu en es arrivé, à cet état dont il n'y a plus lieu de rien espérer, ta rage va peut-être se déchaîner et aller jusqu'à déclarer que le Christ n'est rien de plus que le Seigneur : puisque l'Apôtre affirme que le Christ est Seigneur, la qualité qui lui appartient en propre est d'être Seigneur, mais il ne jouit pas de la véritable nature divine. Allons ! Paul reconnaît la divinité du Christ ! Il nous dit : « Eux à qui appartiennent les patriarches, et de qui est issu le Christ, lui qui est Dieu, au-dessus de tout » (Rm 9, 5). En ce texte, il ne s'agit pas d'une créature qui serait regardée comme Dieu, mais du Dieu des créatures qui est « Dieu, au-dessus de tout ».

38. Il reconnaît l'identité du Dieu « de qui tout vient », et du Dieu « par qui tout existe »

Apprends maintenant par ce texte de l'Apôtre dont il est ici question, comment ce « Dieu, au-dessus de tout », est un Esprit inséparable du Père. En effet, lorsque Paul reconnaît : « Un seul Dieu, le Père, de qui tout vient », et « Un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout existe » (1 Co 8, 6), je me demande quelle différence il met entre ces expressions qui nous assurent que tout vient de Dieu et que tout est par le Christ ? Ces formules peuvent-elles s'entendre d'une nature et d'un Esprit autres que celui de qui et par qui sont toutes les créatures. Car c'est par le Fils qu'elles viennent toutes du néant à l'être : et l'Apôtre les rapporte à Dieu « De qui tout vient », mais aussi au Fils « Par qui tout existe ». Et je ne vois ici aucune différence, puisque chez l'un comme chez l'autre, l'œuvre accomplie l'est par l'effet d'une même puissance. Car si, lorsque nous envisageons l'ensemble de l'univers, il suffisait à proprement parler, de dire que les créatures viennent de Dieu, quel besoin aurait-on de rappeler que ce qui vient de Dieu, existe par le Christ, sinon pour souligner que venir de Dieu et être par le Christ sont identiques ? Mais comme il a été attribué au Père et au Fils d'être « Dieu » et « Seigneur », de telle sorte que les deux titres

s'entendent de chacune des deux personnes, ainsi les mots : « De qui » et : « Par qui » se rapportent à tous les deux pour indiquer leur unité, sans pourtant laisser entendre qu'il s'agisse d'une seule personne.

« A lui soit la gloire ! »

Le langage de l'Apôtre n'a donc aucune faille par où puisse se glisser l'hérésie, et sa foi discerne les mots exacts qu'il doit employer lorsqu'il expose la vérité. Car il choisit ses expressions selon le sens qui leur est propre, de façon à ne laisser entendre ni deux dieux ni un Dieu solitaire : tout en repoussant la confusion des personnes, il ne brise pourtant pas l'unité de la nature divine. Ces deux textes : « De qui tout vient », et : « Par qui tout existe » ne peuvent en effet, servir de base pour appuyer l'idée d'un Dieu solitaire dans la puissance de sa majesté, et cependant ils ne nous montrent pas une divergence dans l'action qui laisserait supposer deux dieux : puisque « Tout vient de lui », et puisque « Tout existe par lui », on voit par là qu'il s'agit de l'auteur d'un même univers.

Or l'Apôtre nous déclare que le Père et le Fils ont en propre d'être l'auteur de cet univers. Car après avoir affirmé avec force la profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, après avoir proclamé que ses jugements impénétrables dépassent les prises de notre intelligence, et prouvé que l'on ignore ses voies insondables [52], bien que l'homme doive pourtant se servir de sa foi, il rend hommage à l'immensité des secrets de Dieu, ces mystères insondables et impossibles à scruter, et s'écrie : « Car tout est de lui, par lui et pour lui ! A lui soit la gloire dans les siècles ! Amen ! » (Rm 11, 36).

Ici, Paul nous montre bien qu'il a en vue l'unique nature divine, car l'œuvre réalisée par un seul être ne peut être que l'œuvre de la nature de Dieu.

39. Le mystère céleste : un Père et un Fils : Dieu unique !

L'Apôtre a donc imputé à Dieu d'une manière particulière : « Tout vient de lui ». Il a décerné au Christ d'avoir en propre :

52. Cf. Rm 11, 33.

« Tout existe par lui » (1 Co 8, 6). Et maintenant, c'est la gloire de Dieu que : « Tout soit de lui, par lui et en lui » (Rm 11, 36). Et puisque l'Esprit de Dieu, c'est aussi l'Esprit du Christ, puisque c'est un seul et même Esprit qui agit et répartit ses dons à travers le service du Seigneur et dans l'œuvre de Dieu [54], ils ne sauraient ne pas être un, ceux dont les propriétés sont celles d'un être unique : dans le même Seigneur Fils, et dans le même Dieu Père, c'est un seul et même Esprit qui mène les créatures à leur perfection, en répartissant à chacune les grâces, dans ce même Esprit-Saint.

Oh comme il est digne d'avoir reçu la confidence des sublimes mystères du ciel, cet homme mis à part et choisi pour être le confident des secrets divins ! Cachant forcément dans le silence ces mystères intraduisibles en paroles, comme ce véritable Apôtre du Christ [55] a su fermer la bouche des hommes pervers, fertiles en inventions, par son enseignement parfait, lorsqu'il reconnaît un seul Dieu Père, et un seul Seigneur Jésus-Christ ! Ainsi personne n'oserait plus avancer ni deux dieux ni un Dieu unique, puisque, bien qu'il ne soit pas unique, notre Dieu ne se dédouble pourtant pas en deux divinités, et que, bien qu'elles ne soient pas deux dieux, les deux personnes ne sauraient être conçues comme un être solitaire ; et que le Père soit mis en évidence dans ces textes, cela nous prouve la naissance parfaite du Christ.

40. Un seul Dieu, un seul Seigneur, une seule espérance, un seul baptême...

Et maintenant, pour accompagner vos sifflements, faites jaillir de votre gueule vos langues qui vibrent, serpents hérétiques : Sabellius, Photin, et vous qui, à présent, proclamez que le Fils de Dieu est une créature ! Qu'il entende l'Apôtre lui parler du « Seul Dieu Père » [56], celui qui nie le Fils : car le Père n'est Père qu'en raison du Fils, et par là, le Fils est manifesté dans le Père. Et par ailleurs, que celui qui enlève au Fils l'unité de sa nature, identique à celle du Père, sache qu'il y a « Un seul Seigneur,

53. Cf. Rm 8, 9-11, voir commentaire chap. 21.
54. Cf. 1 Co 12, 4-11, voir chap. 29.
55. Cf. 2 Co 12, 2-4.
56. Cf. 1 Co 8, 6.

Jésus-Christ ». Si en effet, celui-ci n'est pas « Seul Seigneur » par l'unité que réalise l'Esprit, Dieu le Père n'a plus qu'à renoncer à être Seigneur ! Que celui qui regarde le Fils comme né dans le temps et de la chair, le reconnaisse : « Tout existe par lui, et nous sommes par lui » (1 Co 8, 6) ; et puisque son immensité qui échappe à la durée, crée tous les êtres, c'est qu'il est hors du temps.

Mieux, qu'il relise ces lignes où Paul affirme que nous sommes appelés à « Une seule espérance, à un seul baptême, à une seule foi » (Ga 1, 8). Et lorsqu'il l'aura fait, s'il s'oppose à la prédication de l'Apôtre, le voici anathème, puisqu'il édifie de son propre chef une autre doctrine : il n'est ni appelé, ni baptisé, ni fidèle. Car l'unique foi qui nous permet d'être appelés à une unique espérance dans un seul baptême, c'est de croire dans le seul Dieu Père, et dans le seul Seigneur Jésus-Christ. Et toutes les autres doctrines ne pourront se glorifier d'avoir en elles ces caractéristiques : un seul Dieu, un seul Seigneur, une seule espérance, un seul baptême, une seule foi.

41. ...Une seule foi

L'unique foi, c'est donc de reconnaître le Père dans le Fils et le Fils dans le Père, par suite de l'unité inséparable de leur nature ; unité qui ne permet pas d'affirmer leur confusion, mais leur indivisibilité ; non leur mélange, mais l'identité de leur nature [57] ; non leur juxtaposition, mais leur substantialité ; non leur inachèvement, mais leur perfection. Il s'agit en effet, d'une naissance, et non pas d'une division ; nous avons un Fils et non une adoption ; c'est Dieu, et non une création. Et ce n'est pas un Dieu d'une autre espèce ; non, le Père et le Fils sont un. En naissant, le Fils n'est pas doté d'une nouvelle nature qui serait étrangère à la nature propre de celui dont il tire son origine.

Ainsi l'Apôtre maintient la foi au Fils qui demeure dans le Père, et au Père qui demeure dans le Fils, quand il affirme que pour lui, il y a un seul Dieu Père et un seul Seigneur Christ [58] : Dieu est aussi dans le Christ Seigneur, le Seigneur est aussi en Dieu le Père ; tous deux, c'est l'Un qui est Dieu, tous deux, c'est

57. Cf. Livre V, chap. 39, dernière ligne.
58. Cf. 1 Co 8, 6.

l'Un qui est Seigneur, puisque cela paraîtrait imparfait, et pour Dieu de ne pas être Seigneur, et pour le Seigneur de ne pas être Dieu. Ainsi, puisque tous les deux sont un, puisque l'unique nature divine est signifiée dans chacune des deux personnes, et que l'un comme l'autre ne pourraient se concevoir s'ils n'étaient pas dans cette unique nature, l'enseignement de l'Apôtre n'a donc pas été plus loin que l'enseignement de l'Evangile, et le Christ qui parle par la bouche de Paul [59], n'emploie pas d'autres mots que ceux dont il faisait usage, quand il demeurait en ce monde, sous sa forme corporelle.

59. Cf. 2 Co 13, 3.

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

4. *Le Fils, image du Dieu invisible*

42. L'homme que Dieu a marqué de son sceau

Le Seigneur avait dit en effet, dans les Evangiles : « Travaillez, non pour une nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera. Car c'est lui que le Père, Dieu, a marqué de son sceau. Ils lui dirent alors : Que devons-nous faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? Il leur répondit : L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (Jn 6, 27-29).

Par ces mots qui rendent compte du double mystère de sa venue dans la chair et de sa divinité, le Seigneur nous enseigne aussi la doctrine qui fonde notre foi et notre espérance : il nous faut travailler pour une nourriture qui ne périsse pas, mais demeure à jamais ; nous devons aussi nous souvenir que cette nourriture ordonnée vers l'éternité nous est prodiguée par le Fils de l'homme, et savoir que celui-ci est marqué d'un sceau par Dieu son Père ; reconnaissons enfin que l'œuvre de Dieu consiste à croire en celui qu'il a envoyé.

Et qui donc est-il, celui que le Père a envoyé ? Mais sans doute celui que Dieu a marqué d'un sceau ! Et qui est celui que Dieu a marqué d'un sceau ? A coup sûr, c'est le Fils de l'homme, celui qui nous offre une nourriture pour la vie éternelle ! Et qui sont enfin ceux qu'il rassasie de cette nourriture ? Ceux qui travaillent pour une nourriture impérissable. Ainsi travailler pour cette nourriture est aussi faire l'œuvre de Dieu, à savoir : croire en celui qu'il a envoyé. Mais ce sont là les paroles d'un fils d'homme. Comment donc un fils d'homme pourrait-il assurer une nourriture pour la vie éternelle ? Il n'a rien compris au mystère de notre salut, celui qui ignore que le Fils de l'homme, capable de donner une nourriture pour la vie, a été marqué d'un sceau par Dieu le Père !

Et maintenant, je te pose une question : En quel sens devons-nous donc entendre que le Fils de l'homme a été marqué d'un sceau par Dieu le Père ?

43. Dieu est un être simple : chez lui, avoir et être coïncident

Il nous faut tout d'abord reconnaître que Dieu a parlé, non pour lui, mais pour nous ; il a mis son langage à la portée de notre intelligence, le conformant à ce que la faiblesse de notre pensée, propre à notre nature, pouvait comprendre. En effet, dans le passage précédent, les Juifs avaient reproché au Seigneur de se faire l'égal de Dieu, en se prétendant Fils de Dieu. Celui-ci leur avait répondu qu'il fait tout ce que fait le Père, qu'il a reçu du Père le pouvoir de juger, et même qu'il doit être honoré comme le Père[60]. En ces trois points, il se déclare Fils, et s'affirme égal au Père, en honneur, en puissance, en nature. Ensuite, il avait insisté : comme le Père possède la vie en lui-même, de même il a donné au Fils de posséder la vie en lui. En ceci, il laisse entendre qu'il jouit d'une même nature que le Père, par le mystère de sa naissance. En effet, par ce que possède le Père, c'est lui-même, le Fils, que l'on voit dans ce Père qui possède : car Dieu n'est pas, à la manière humaine, formé de parties composantes, ce qui ferait que pour lui, avoir serait différent d'être. Non, Dieu, en tout son être, est vie, c'est-à-dire nature parfaite, complète, infinie, non pas constituée d'éléments dissemblables, mais vivant elle-même par tout son être. Cette nature qui est vie, le Père la donne, telle qu'il la possède ; et si pour la comprendre, nous faisons intervenir la notion de naissance de celui auquel elle est donnée, ceci n'implique pas une différence de manière d'être, puisque la nature est donnée telle qu'elle est possédée.

44. Le Fils, expression parfaite du Père

Après nous avoir montré à plusieurs reprises et sans ambages, que nous devons reconnaître en lui la nature de son Père, le Christ prononce ces mots : « Car c'est lui que Dieu a marqué de son sceau » (Jn 6, 27). Par leur nature, les sceaux repro-

60. Cf. Jn 5, 18-23.

duisent la forme parfaite de la figure imprimée en eux, et la possèdent avec tous ses détails ; et puisqu'ils ont reçu l'empreinte de tout ce qui a été gravé en eux, ils traduisent au-dehors, dans toute leur intégralité, les traits qu'ils portent sur eux.

A vrai dire, cette comparaison n'est pas un exemple parfait de la naissance divine, puisque dans le cas des sceaux, interviennent le matériau employé, les images diverses et l'empreinte, tout ce par quoi les traits tracés sur une matière plus dure sont imprimés dans une substance plus molle. Et pourtant le Dieu Unique-Engendré, devenu Fils de l'homme pour accomplir le mystère de notre salut, dans son désir de nous révéler qu'il possède en lui l'image de la propre nature du Père, se dit marqué d'un sceau par Dieu. Et de ce fait, puisque le Fils de l'homme doit nous procurer la nourriture qui nous assure la vie éternelle, il est facile de comprendre que s'il possède en lui la puissance de donner une nourriture pour l'éternité, c'est qu'il contient en lui toute la plénitude de la forme [61] qui est celle de son Père, le Dieu qui l'a marqué de son sceau : celui que Dieu a marqué de son sceau ne traduit au-dehors rien d'autre que la forme du Dieu qui l'a marqué de son sceau.

Tel est le langage que le Seigneur tint aux Juifs, incapables de le comprendre par suite de leur manque de foi.

45. Bien qu'il se soit anéanti par obéissance...

Mais lorsque Paul nous annonce l'Evangile, il le fait sous le souffle de l'Esprit du Christ qui parle en lui ; aussi nous permet-il de reconnaître ce que le Fils a en propre, par ces mots : « Lui qui était dans la forme divine, il n'a pas considéré comme un vol d'être l'égal de Dieu, mais il s'est anéanti, prenant la forme d'un esclave » (Ph 2, 6-7). Car celui que Dieu avait marqué de son sceau ne pouvait avoir une autre forme que celle de Dieu. Et celui qui porte la marque de la forme de Dieu [62], doit nécessairement porter en lui l'image entière de la Divinité. C'est la raison pour laquelle l'Apôtre nous présente celui que Dieu a marqué de son sceau, comme demeurant dans la forme de Dieu. Et comme son propos est de nous parler de la réalité mystérieuse du corps que le Fils a pris sur lui, de ce corps dans lequel il est né, Paul ajoute : « Il n'a pas considéré comme un vol d'être l'égal de Dieu, mais il s'est anéanti, prenant la forme d'un esclave ».

61. Le mot « forma » revient au chap. 45, en référence à Ph 2, 6. Ce mot est rendu par « condition » dans les traductions usuelles du texte de Paul. Vu le contexte du chap. 45 où le mot « forma » est l'empreinte donnée par le sceau, il est traduit ici par forme, avec un sens très proche de « nature » ou « image » : « natura » qui se trouve au chap. 43 et « imago » mot central du chap. 49.

62. Forma pour Hilaire signifie natura. Voir P. Galtier, *Saint Hilaire*, p. 121-131.

En effet, lui qui était dans la forme de Dieu, il demeurait Dieu, étant donné que Dieu l'avait marqué de son sceau. Mais puisqu'il devait prendre la forme d'esclave et obéir jusqu'à la mort, il ne retint pas jalousement à son avantage le fait d'être l'égal de Dieu, mais il s'en dépouilla par obéissance, jusqu'à prendre la forme d'esclave. Il se dépouilla de sa forme de Dieu, c'est-à-dire de ce qui le rendait égal à Dieu [63] ; et pourtant il ne considéra pas le fait d'être égal à Dieu comme un vol, lui qui existait dans la forme de Dieu et égal à Dieu, Dieu marqué d'un sceau par Dieu.

46. ...Jésus est dans la gloire de Dieu

Et maintenant, je te pose cette question : Celui qui demeure comme Dieu, dans la forme de Dieu, est-il un Dieu d'une autre espèce ? Ainsi le sont apparemment, dans le cas des sceaux, la figure qui est imprimée et celle qui imprime : par exemple, le fer appliqué sur le plomb, et la bague sur la cire, reproduisent la figure qu'ils portent gravée en eux, ou bien impriment celle qui ressort en relief sur eux. Mais nous n'allons pas supposer que Dieu puisse former en Dieu une autre figure que celle de Dieu, et que celui qui est dans la forme de Dieu soit un être complètement différent de Dieu, une fois entré dans le mystère de son incarnation, et par suite de son obéissance qui alla jusqu'à la mort sur une croix infâme ; si quelqu'un était assez sot ou assez fou pour le croire, qu'il entende alors dans le ciel, sur terre et dans les enfers, toute langue proclamer : Jésus est « dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 11). Si donc le Christ demeure dans cette gloire, alors qu'il a ici-bas la forme d'esclave,

63. L'anéantissement du Christ signifie que le Fils de Dieu, en devenant homme, s'est dépouillé de la gloire qu'il possède à bon droit en raison de sa nature divine (cf. Livre IX, 7 ; X, 7 ; XI, 18).

je me demande où il demeurera, lorsqu'il sera là-haut dans la forme de Dieu ? Le Christ Esprit ne sera-t-il pas dans la nature de Dieu, qui est désignée par ce mot de « gloire », lorsque le Christ Jésus, c'est-à-dire le Christ né comme homme, apparaîtra dans la gloire de Dieu le Père ?

47. Il est donc Dieu

Le bienheureux Apôtre maintient inaltérable sur tous les points, l'enseignement de foi qu'il reçoit de l'Evangile. S'il proclame Dieu notre Seigneur Jésus-Christ, c'est pour que la foi qui nous vient des Apôtres, ne s'égare pas à reconnaître deux dieux de deux espèces différentes, et c'est aussi pour ne pas offrir à l'impie l'occasion de présenter un Dieu unique et solitaire, un Fils que rien ne distinguerait du Père ? Lorsqu'il nous dit : « Dans la forme de Dieu » et : « Dans la gloire de Dieu », il ne met aucune différence entre ces expressions, et ne nous permet pas de croire que le Fils n'est pas Dieu. Car Celui qui est « Dans la forme de Dieu », ne devient pas un autre Dieu, et même, il ne saurait ne pas être Dieu. Car il ne peut être séparé de la forme de Dieu, puisqu'il est en elle ; et Celui qui est dans la forme de Dieu est Dieu. De même, Celui qui est dans la gloire de Dieu, ne peut être autre que Dieu ; et puisqu'il est dans la gloire de Dieu, il n'est pas un autre Dieu, ni séparé de Dieu ; on n'a pas à le présenter différent : il est dans la gloire de Dieu, et par suite, il tient de Celui dans la gloire de qui il réside, d'avoir en lui, de par sa nature, ce que Dieu est.

48. Le Christ, « Image du Dieu invisible », qu'est-ce à dire ?

Les diverses formes sous lesquelles est enseignée une seule foi, ne l'exposent pas au danger de ne pas être une foi unique. Car l'Evangéliste nous avait communiqué cette parole du Seigneur : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » (Jn 14, 9). Paul, le Docteur des Nations, ignorerait-il ou passerait-il sous silence la force que revêt cette affirmation du Seigneur, lui qui déclare : « Il est l'image du Dieu invisible » (Col 1, 15) ?

Mais je te pose cette question : Lui qui est visible, peut-il être l'image du Dieu invisible, et le Dieu infini serait-il susceptible d'être représenté à la vue, sous l'image d'une forme limitée ?

Car une image se doit de reproduire la forme dont elle est l'image. Que ceux-là donc qui veulent que la nature du Fils soit d'une autre espèce que celle du Père, décident de quelle façon ils désirent que le Fils soit l'image du Père ! Serait-ce selon une ressemblance corporelle et visible, aurait-on affaire à une image qui s'en va d'un lieu à un autre, qui bouge et qui marche ? Pourtant, il leur faut s'en souvenir : d'après les Evangiles et les Prophètes, le Christ est Esprit, et Dieu est Esprit [64]. S'ils restreignaient le Christ Esprit [65] aux limites d'un être capable de prendre une forme et un corps, cette image corporelle ne sera pas celle du Dieu invisible, son contour fini ne sera pas celui de la beauté infinie !

49. Il est l'image de Dieu par la puissance que manifestent ses œuvres

Mais le Seigneur ne laisse rien dans l'ombre : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » (Jn 14, 9). Et l'Apôtre, lui non plus, ne cèle pas la nature de celui qui est « L'Image du Dieu invisible » (Col 1, 15). Le Seigneur avait dit en effet : « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas » (Jn 10, 37). Il nous enseignait ainsi qu'on voit en lui le Père, parce qu'il accomplit les œuvres de son Père : comprendre la puissance de sa nature, nous permettrait de percevoir quelle est cette nature qui agit avec une telle souveraineté.

Aussi l'Apôtre, voulant nous faire entendre pourquoi le Christ est l'image de Dieu, s'exprime ainsi : « Il est l'Image du Dieu invisible, le Premier-né de toutes créatures, car c'est en lui que tout a été créé dans les cieux et sur la terre, les êtres visibles comme les invisibles : Trônes, Principautés, Puissances, Dominations. Tout a été créé par lui et en lui, il est, lui, avant toutes choses, et tout subsiste pour lui. Il est la Tête du Corps, de l'Eglise. Il est le Commencement, le Premier-né d'entre les morts, afin de tenir en tout le premier rang : car il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la plénitude, et de réconcilier tous les êtres par lui et en lui » (Col 1, 15-20).

64. D'après les prophètes : « Christ-Esprit ». Sans doute allusion à ce fameux texte de Lm 4, 20, si souvent cité par les Pères.

65. Le « Christ Esprit » se réfère au Christ en sa nature divine, comme Dieu.

C'est donc par la puissance de ses œuvres que le Christ est l'Image de Dieu. Car ce n'est certes pas en raison d'une nécessité de nature que le Créateur des êtres invisibles est l'Image visible du Dieu invisible ! Et pour qu'on ne le regarde pas comme l'image d'une forme corporelle plutôt que comme celle de la nature divine, on précise qu'il est l'Image du Dieu invisible : on reconnaît en lui la nature divine en constatant la puissance de sa nature, et non par suite de quelque qualité visible.

50. « Premier-né de toutes créatures, Tête de l'Eglise »

C'est pourquoi il est le Premier-né de toutes créatures, puisque tout a été créé en lui. Et pour qu'on ne s'avise pas de rapporter à un autre qu'à lui ce fait que tout a été créé en lui, l'Apôtre précise : « Tout a été créé par lui et en lui, il est, lui, avant toutes choses, et tout subsiste pour lui » (Col 1, 16). Tout subsiste donc pour lui qui est avant toutes créatures et en qui tout existe. Voilà qui se rapporte à l'origine des créatures. Quant à ce qui regarde l'économie du corps dont nous sommes membres, Paul s'exprime ainsi : « Il est la Tête du Corps, de l'Eglise. Il est le Commencement, le Premier-né d'entre les morts, afin de tenir en tout le premier rang : car il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la plénitude, et de réconcilier tous les êtres par lui et en lui » (Col 1, 18-20).

L'Apôtre explique les œuvres accomplies par le Christ en son corps, par les réalités mystérieuses de l'Esprit. Car celui qui est Image de Dieu invisible, est aussi la Tête du Corps qui est l'Eglise ; et celui qui est le Premier-né de toutes créatures, est en même temps le Commencement, le Premier-né d'entre les morts. Ceci afin qu'en tout, il tienne la première place, puisque pour nous, il est notre corps, lui, l'Image de Dieu ; Premier-né de toutes créatures, il est en même temps le Premier-né pour l'éternité.

De la sorte, les réalités spirituelles, créées dans le Premier-né, lui doivent de subsister, tandis qu'il mérite aux êtres humains de renaître éternels dans le Premier-né d'entre les morts. Car c'est lui le Commencement.

En tant que Fils, il est Image, et puisqu'il est Image de Dieu, c'est lui aussi le Premier-né de toutes créatures : il possède en lui la source de l'univers. Et par ailleurs, c'est lui également la

Tête du Corps qu'est l'Eglise, et le Premier-né d'entre les morts, afin qu'en tout, il tienne, lui, le premier rang. Et parce que tout a été créé en lui, toute la plénitude de la Divinité se plaît à habiter en lui : ainsi tout est réconcilié en celui, par celui et pour celui en qui, par qui et pour qui tout a été créé [66].

51. Il se réconcilie le monde

Comprends-tu maintenant ce que veut dire : être Image de Dieu ? Certainement : Tout a été créé en lui et par lui. Eh bien, puisque tout a été créé en lui, prends conscience également que le Père dont il est l'Image, est à l'œuvre pour tout créer en lui. Or puisque tout ce qui est créé en lui, est créé par lui, reconnais qu'en celui qui est l'Image, il y a aussi la nature du Père dont il est l'Image. C'est par lui, en effet, qu'il crée ce qui est créé en lui, comme c'est par lui qu'il réconcilie tout en lui. Puisque tout est réconcilié en lui, perçois dans le Fils, une nature qui ne fait qu'une avec celle du Père qui se réconcilie tous les êtres en lui. Puisque tout est réconcilié par lui, reconnais que le Fils réconcilie en lui, avec son Père, tout ce qui a été réconcilié par lui. Car le même Apôtre dit : « Mais tout vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui-même par le Christ, et qui nous a confié le ministère de la réconciliation. Car c'était Dieu qui, dans le Christ, se réconciliait le monde » (2 Co 5, 18-19).

Rapproche de ces textes tout le plan mystérieux de Dieu que discerne la foi qui découle de l'Evangile. Car celui que l'on voit quand on voit le Christ, celui qui agit dans l'action du Christ, celui qui s'exprime dans les paroles du Christ, c'est bien celui qui se réconcilie le monde dans le Christ qui le réconcilie. Ainsi, il est possible d'être réconcilié en lui et par lui, parce que le Père, demeurant en lui par une nature identique, se rachète le monde en se le réconciliant par lui et en lui.

66. Hilaire voit ici dans la citation de Paul, deux axes sur lesquels il articule cet admirable passage :

D'une part ce qu'est le Christ en tant que Verbe : « Sacramentum spiritualibus », « les mystérieuses réalités spirituelles » ou « de l'Esprit » (en référence au contexte antérieur : chap. 46, où sont opposés le Christ-Esprit au Christ Jésus).

D'autre part ce qu'il fait en tant que Christ incarné : « operationes corporeas ». Aux « mystérieuses réalités de l'Esprit », il rattache les termes pauliniens : « Image du Dieu invisible », « Premier-né de toutes créatures ». Aux œuvres accomplies par le Christ », il rattache : « Tête du Corps qu'est l'Eglise », « Premier-né d'entre les morts ».

52. Voilà ce que l'Eglise comprend

Dieu, qui tient compte de la faiblesse humaine, ne fonde pas notre foi sur des termes imprécis qui n'auraient pas grand impact. Car si le seul fait que ce sont là paroles du Seigneur, nous impose de les croire, il veut cependant que notre pensée s'en nourrisse en comprenant le bien-fondé de ces mots. Lorsqu'il nous dit : « Le Père et moi, nous sommes un » (Jn 10, 30), c'est à nous de comprendre la raison de cette unité.

Il nous affirme en effet, que le Père s'exprime dans les paroles du Fils, agit dans l'action du Fils, juge par le Fils qui juge, est vu lorsqu'on voit le Fils, se réconcilie le monde par le Fils qui le réconcilie, habite en celui qui demeure en lui ; dès lors, je me demande si le Christ pouvait employer un langage qui soit mieux à même de nous faire saisir son enseignement, et de nous permettre de comprendre quelle est l'unité des personnes divines ? Ne nous révèle-t-il pas la véritable naissance du Fils et l'unité de la nature du Père et du Fils, puisque tout ce que le Fils fait et dit, le Père le fait et le dit dans le Fils ?

C'est donc bien la preuve que la nature du Fils n'est pas étrangère à celle du Père, et qu'il ne s'agit pas d'une nature qui aurait été ajoutée en Dieu par création ou née en Dieu d'une partie de Dieu. Non, cette nature est celle de Dieu, engendrée dans un Dieu parfait par une naissance parfaite. Le Fils est pleinement conscient de posséder une telle nature, puisqu'il dit en toute assurance : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi » (Jn 14, 11) ; et encore : « Tout ce qu'a le Père, est à moi » (Jn 16, 15). En effet, il ne lui manque rien de ce qui appartient à Dieu : qu'il agisse, parle, soit vu, c'est Dieu qui agit, parle, est vu. Nous n'avons pas affaire à deux dieux perçus dans une unique action, une unique parole, une unique vision. Il ne s'agit pas non plus d'un Dieu solitaire qui, seul, œuvrerait, parlerait et serait vu en ce Dieu qui œuvre, parle et se laisse voir.

Voilà ce que l'Eglise comprend, ce que la Synagogue ne croit pas, ce que la philosophie ne sent pas : l'Un vient de l'Un, le Tout procède du Tout, il est Dieu et il est Fils, et par sa naissance, il n'enlève pas au Père sa plénitude, tandis qu'il possède en lui-même, en naissant, toute cette plénitude. Et quiconque est arrêté par cette folie qui découle d'un manque de foi, se fait le disciple des Juifs ou des Païens.

53. Le Fils est Dieu vivant, né du Dieu vivant

Mais pour te permettre de comprendre cette parole du Seigneur : « Tout ce qu'a le Père est à moi » (Jn 16, 15), commence par pénétrer la foi et l'enseignement de l'Apôtre qui te dit : « Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et la creuse duperie qui découle de la tradition des hommes [67], des éléments du monde, et non du Christ. Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité » (Col 2, 8-9).

Celui qui ne reconnaît pas le Christ comme vrai Dieu, celui qui n'admet pas que réside en lui la plénitude de la Divinité, celui-là est du monde, goûte les doctrines des hommes et devient la proie de la philosophie. L'esprit de l'homme ne goûte que ce qu'il comprend, et le monde ne croit qu'en ce qu'il est capable d'accomplir, estimant que, selon la nature des éléments corporels, seul n'est possible que ce qu'il voit et ce qu'il produit.

De fait, les éléments qui constituent le monde, viennent du néant. Mais le Christ qui ne vient pas de ce qui n'a pas de durée, n'a pas commencé d'exister ; il tire de son auteur une origine éternelle. Les éléments du monde sont inanimés ou s'élèvent graduellement à la vie. Mais le Christ est Vie, il est né du Dieu Vivant comme Dieu Vivant. Les éléments du monde sont établis par Dieu, ils ne sont pas Dieu. Mais le Christ, Dieu né de Dieu, est Dieu en tout son être. Les éléments du monde sont limités à eux-mêmes [68], ils ne peuvent ni sortir d'eux-mêmes, ni ne pas être en eux-mêmes. Mais le Christ, dans son mystère [69], ayant Dieu en lui, est en Dieu. Les éléments du monde engendrent à partir d'eux-mêmes, une vie de même nature que la leur ; c'est par des passions corporelles qu'ils font sortir d'eux-mêmes l'embryon qui va naître, mais ce ne sont pas eux qui vivent dans l'être qui naît d'eux. Au contraire, dans le Christ « habite corporellement toute la plénitude de la Divinité ».

54. Dans le Christ habite toute la plénitude de la Divinité

Et je te pose cette question : Quelle est cette Divinité dont la

67. La tradition des hommes opposée à la tradition ecclésiastique.
68. Au contraire, le Christ est non seulement dans le Père, mais il est en dehors du Père comme personne divine (cf. Livre III, 1).
69. « Deum sub sacramento in se habens Christus in Deo est », Le Christ dans le mystère de sa naissance éternelle, qui l'unit au Père par un lien sacré.

plénitude habite dans le Christ ? Si ce n'est pas celle du Père, dis-moi donc, beau charlatan qui proclames un Dieu unique, quel est donc cet autre Dieu que tu places à la source de la plénitude de la Divinité qui habite dans le Christ ? Oui, si ce n'est pas la Divinité du Père, apprends-moi comment cette plénitude habite corporellement en lui. Si tu enfermes le Père dans le Fils d'une façon corporelle, ce Père qui habite dans le Fils n'existera plus en lui-même. Mais si, ce qui est mieux, le fait que la Divinité demeure corporellement en lui, signifie qu'il possède en lui la vraie nature de Dieu, qu'il est Dieu né de Dieu, pourquoi t'attaches-tu à des vues humaines ? C'est donc que Dieu est en lui, et cela, non par condescendance ou par son vouloir, mais par génération ; et c'est qu'il demeure vrai Dieu et parfaitement Dieu, tout en étant pleinement dans un corps ; c'est donc aussi que ce qu'il est, est né par une naissance de Dieu en Dieu ; nulle autre différence ou diversité en Dieu, si ce n'est qu'il habite corporellement dans le Christ ; et s'il y a habitation corporelle, celle-ci se fait selon la plénitude de la Divinité.

Dès lors, pourquoi adhérer à des enseignements sans fondement et qui ne mènent à rien ? Pourquoi me parler d'unanimité, d'union des volontés et de créature ? La plénitude de la Divinité réside corporellement dans le Christ !

55. Je ne connais que le Christ !

L'Apôtre, ici encore, est fidèle à sa règle de foi, lorsqu'il nous enseigne que la plénitude de la Divinité habite corporellement dans le Christ. Il ne voudrait pas voir le langage de la foi se dégrader au point d'aboutir à la confusion impie des personnes, ni la rage des impies se déchaîner en s'orientant vers la conception d'une autre nature. Car la plénitude de la Divinité qui habite corporellement dans le Christ, n'est pas la plénitude d'un Dieu solitaire, elle n'est pas non plus séparable du Christ, puisqu'il est impossible qu'une plénitude qui affecte le corps ne soit pas une plénitude corporelle, et puisque la Divinité qui habite ne saurait être regardée comme l'habitation de la Divinité. Non, le Christ est tel que la plénitude de la Divinité habite corporellement en lui. Par ailleurs, la plénitude de la Divinité qui réside dans le Christ d'une manière corporelle, est tellement en lui, que

cette plénitude qui l'habite ne saurait être comprise que comme étant le Christ.

Allons, détourne à ton profit les textes qui font ton affaire, et dégaine les traits de ton esprit d'où la foi est morte ! Invente au moins un conte, pour me dire quelle est cette Divinité dont la plénitude habite corporellement dans le Christ ! Car pour moi, je ne connais que le Christ ; il existe, lui, et la plénitude de la Divinité qui habite corporellement en lui !

56. En son corps, habite la plénitude de la Divinité

Et si tu me demandes ce que peut bien être ce qui habite son corps, comprends qui parle en celui qui parle, qui est vu en celui que l'on voit, qui agit en celui qui est à l'œuvre, saisis Dieu en Dieu, le Tout né du Tout, l'Un né de l'Un : reconnais ainsi ce qu'est la plénitude de la Divinité dans le corps du Christ. Et souviens-toi que l'Apôtre ne garde pas le silence au sujet de cette Divinité dont la plénitude habite corporellement dans le Christ : il nous dit : « En effet, depuis la création du monde, ses perfections invisibles, son éternelle puissance, sa divinité, sont rendues visibles à l'intelligence à travers ses œuvres » (Rm 1, 20).

Voilà donc quelle Divinité habite corporellement le Christ : elle l'habite non pas en partie, mais totalement. Il ne s'agit pas d'une portion de la Divinité, mais de sa plénitude qui demeure ainsi corporellement, en tant que le Père et le Fils sont un. Ils sont si bien un, que Dieu ne diffère pas de Dieu. Oui, Dieu est si peu différent de Dieu que la naissance parfaite du Fils engendre la personne subsistante d'un Dieu parfait. Ainsi, cette naissance parfaite a pour fruit une personne subsistante, parce que la plénitude de la Divinité habite corporellement en Dieu né de Dieu.

Copyright DDB

Livre neuvième

L'Incarnation

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

PLAN DU LIVRE IX

1. Introduction

1. Rappel du sujet traité au livre huitième.
   La plénitude de la Divinité habite dans le Christ.
2. Or les hérétiques viennent saper cette vérité.
3. Ils s'attaquent à la foi qui fait le bonheur de l'homme.
4. Car l'incarnation nous permet d'espérer la divinisation de l'homme.

2. L'Incarnation, mystère du Christ Dieu et homme

5. Le Christ étant à la fois Dieu et homme...
6. ... A nous de distinguer le langage de Dieu et le langage de l'homme.
7. C'est Dieu qui naît, souffre et meurt dans l'homme Jésus.
8. Ceci pour qu'en lui, nous soyons pleinement comblés.
9. Renés en lui, nous ressuscitons avec lui, si nous mourons avec lui.
10. Mort et résurrection sont l'œuvre du même Dieu...
11. ... L'œuvre d'un seul Christ, à la fois Dieu et homme.
12. Le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu.
13. Mort au péché et vivant pour Dieu...
14. ... Dans la forme de Dieu et dans la forme d'esclave.

3. Explication des textes scripturaires que les hérétiques utilisent à leur profit

A) « *Nul n'est bon, si ce n'est le seul Dieu.* »

15. Répondons maintenant aux propos des hérétiques.
    Ils présentent ce texte : « Nul n'est bon, si ce n'est le seul Dieu. »
16. Le Christ reproche à son interlocuteur son manque de foi.
17. Il ne rejette pas les titres de bon et de maître.
18. Il accepte que les Apôtres le reconnaissent pour maître.
19. Il se présente comme Dieu.
20. Un témoignage préférable à celui de Jean :
    Celui des œuvres que le Christ accomplit.
21. Ses œuvres nous montrent le Fils envoyé par le Père.
22. Venant au nom du Père, il est Fils et il est Dieu.
23. La gloire de Dieu, c'est la gloire du Christ.
    La mort de Lazare sert à la gloire de Dieu et à la gloire du Christ.
24. Toujours, le Christ se présente comme ne faisant qu'un avec son Père.
    Ainsi dans sa réponse au scribe.
25. Le scribe n'est pas loin du Royaume de Dieu : il reconnaît le primat de la charité.
26. Mais pourtant, il n'est pas encore dans le Royaume : il ne reconnaît pas le Christ comme Fils de Dieu.
27. Dans le mystère du Dieu Un, le Fils n'est pas moins Seigneur que le Père.

B) « *Toi, le seul vrai Dieu.* »

28. Voici un autre texte utilisé par les hérétiques : « Toi, le seul vrai Dieu. »
29. Pour l'expliquer, replaçons-le dans son contexte.
30. Le Seigneur parle à ses Apôtres de sa naissance du Père.
31. Dans cette naissance, le Fils n'est pas inférieur au Père.
    Le pouvoir donné au Fils est le pouvoir du Père.
32. Comment croire en Dieu sans croire au Christ ? Le Christ est notre vie !
33. Au reste, reprenons ce texte.
34. « Toi, le seul vrai Dieu », est suivi de : « Et celui que tu as envoyé. »
35. Le seul vrai Dieu, c'est le Père et le Fils.
36. Telle est la foi de l'Eglise.
37. Une génération éternelle qui n'a pas de commune mesure avec ce que nous connaissons ici-bas.
38. Et la chair entre dans ce mystère de la gloire du Verbe.
39. Telle est la prière que le Christ adressait à son Père...
    ... Lui demandant d'être glorifié près de lui.
40. La même affirmation se retrouve ailleurs dans l'Evangile.
41. Dieu a glorifié le Christ en lui.
    Qu'en dis-tu, hérétique ?
42. Jésus dans la gloire de Dieu le Père.

COPYRIGHT EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

C) « *Le Fils ne peut rien faire de lui-même.* »

43. Une nouvelle objection des hérétiques.
44. Replaçons-la dans son contexte.
45. Il ne s'agit pas d'un aveu d'impuissance.
    Le Père et le Fils méritent un même honneur.
46. Au reste, le Fils fait tout ce que fait le Père.
47. Le Père se complaît dans l'œuvre du Fils.
48. Voilà qui prouve l'unité de leur nature.
49. Le vouloir, l'agir et le langage du Fils sont la volonté, les œuvres et les paroles du Père.
50. Mais le Christ jouit d'une volonté libre.

D) « *Le Père est plus grand que moi.* »

51. Et voilà un nouveau trait que nous décoche l'hérésie !
    Voici la position de l'Eglise.
52. Les œuvres du Fils manifestent le Père.
53. Le Fils rend gloire à son Père parce que celui-ci est son Auteur.
54. Car le Père a donné à son Fils d'être Dieu.
    C'est en cela que le Père est plus grand, mais les deux sont un.
55. Le Père est plus grand en tant que puissance qui glorifie le Fils...
56. ... Mais le Fils ne lui est pas inférieur.
57. Telle est notre foi : un Fils de Dieu, Dieu éternel !

E) « *Quant au jour et à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, personne sinon le Père.* »

58. Voici encore un autre texte : le Christ ignorerait le jour et l'heure du jugement.
59. Mais comment le Christ pourrait-il ignorer quelque chose ?
    Ce jour est son jour !
60. Le Père n'aurait-il pas voulu que son Fils connaisse ce jour ?
61. Dieu ne serait pas Père, s'il n'avait pas tout donné à son Fils.
62. « Lui en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse. »
63. Si le Christ nous dit qu'il ne sait pas, c'est qu'il n'est pas temps pour lui de parler ou d'agir.
64. On le voit dans l'exemple du sacrifice d'Abraham.
65. Dans les Evangiles aussi, le Seigneur ignore, tout en connaissant.
66. Son ignorance n'est que verbale.
67. Elle découle d'un dessein secret qui a pour fin notre avantage.
68. Le Christ ne saurait-il pas ce que sait son Père ?
69. Saisis à quelle profondeur se situe le mystère de la nature du Fils !
70. L'hérésie veut nous faire croire qu'il n'y a entre le Père et le Fils, qu'une unité de volonté.
71. Le Fils connaît ce que connaît le Père.
72. Et le Fils peut tout ce que peut le Père.
73. C'est donc que le Père et le Fils possèdent une même nature.
74. Si le Fils distingue sa volonté de celle du Père, c'est pour souligner sa naissance.
75. Il n'y a donc pas lieu de dire que le Christ ignorait quelque chose.
    Son dessein était simplement de nous instruire.

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

1. Introduction

1. Rappel du sujet traité au livre huitième

En parlant dans le livre précédent, de la nature identique de Dieu le Père et de Dieu le Fils, nous avons montré que cette parole : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30), n'est pas à mettre au compte d'un Dieu solitaire, mais qu'elle se rapporte à l'unité d'une divinité qui demeure indivisible dans la génération [1] ; ceci parce que Dieu le Fils n'est pas né d'ailleurs que de Dieu, et le Dieu né de Dieu, ne saurait ne pas être ce qu'est Dieu.

Nous avions passé en revue, sinon toutes les affirmations du Sauveur et des Apôtres, du moins un assez grand nombre pour comprendre ce qu'il en est, puisque tous ces textes nous révèlent la nature et la puissance inséparables du Père et du Fils. Nous en étions venus à ce passage où la foi de l'Apôtre s'exprime ainsi : « Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et la creuse duperie qui découle de la tradition des hommes, des éléments du monde, et non du Christ. Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité » (Col 2, 8-9) [2].

Nous voilà instruits : si la plénitude de la Divinité habite corporellement dans le Christ, c'est donc qu'il est Dieu vrai, parfait, et qu'il possède la nature de son Père. De même, le fait que cette plénitude habite en lui, nous montre qu'il ne s'agit pas d'un Dieu différent, ni d'une personne unique : puisque d'une part, cette habitation dans un corps du Dieu incorporel nous enseigne que celui qui existe en tant que personne, née de Dieu, a comme propriété de sa nature de ne faire qu'un avec Dieu, et puisque d'autre part, si Dieu habite dans le Christ,

1. Hilaire résume ici le livre précédent. Les livres suivants (IX-XII) ventilent les objections des ariens.
2. Cf. Livre VII, chap. 53-56.

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

c'est la preuve de la naissance du Christ en tant que personne subsistante, puisque Dieu est son hôte [3].

La plénitude de la Divinité habite dans le Christ

J'estime donc avoir assez répondu, et même plus qu'assez, à la mauvaise foi de ceux qui mettent au compte de l'union et de la concorde des volontés entre le Père et le Fils, ces paroles du Seigneur : « Qui m'a vu, a vu le Père » (Jn 14, 9), et : « Le Père est en moi, et je suis dans le Père » (Jn 10, 38), et : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30), et : « Tout ce qu'a le Père est à moi » (Jn 16, 15). La foi qui ressort de ces textes est claire ; et pourtant, leur religion de mensonge qui découle d'une fausse doctrine, dénature le sens des mots. Et comme on ne saurait nier que ces textes où notre foi affirme l'unité de nature entre le Père et le Fils, parlent aussi de l'accord de leurs volontés, ces gens-là n'y voient que l'union qui vient de leur harmonie, pour mieux démolir cette unité qui est le fruit de la naissance du Fils.

Mais le bienheureux Apôtre, après avoir proclamé à plusieurs reprises et sans ambiguïté la vraie nature du Fils, nous enseigne ici que la plénitude de la Divinité habite corporellement dans le Christ [4]. Il met ainsi un terme aux assertions d'une audace impie, puisque l'habitation de la Divinité incorporelle dans le corps du Christ, fait en sorte que le Père et le Fils possèdent une nature unique. De ce fait, le Fils n'est pas seul : le Père demeure en lui ; et non seulement il demeure en lui, mais il agit par lui et s'exprime par sa bouche ; et non seulement le Père agit et parle par le Fils, mais on le voit également en lui [5], ils ne sont pas Père et Fils de nom, mais en vérité : en raison du mystère de sa naissance, la force du Fils est la force du Père, le pouvoir du Fils est le pouvoir [6] du Père, la nature du Fils est la nature du Père. Le Fils tient de sa naissance tout ce qui est au Père, et, en tant qu'image du Père, il reproduit tout ce qui est dans le

3. La première partie de cette phrase : « d'une part... », déclare que le Fils est vrai Dieu unique ; la seconde : « d'autre part » atteste que le Fils né de Dieu, n'est pas le Père, puisqu'il y a une personne qui habite et une qui est habitée.
4. Cf. Col 2, 9.
5. Cf. Jn 14, 9-10.
6. Cf. Livre VIII, chap. 35, note 47.

Père, puisqu'il est l'image de son auteur, et qu'il l'est en vérité. Car la naissance parfaite offre une image parfaite, et la plénitude de la Divinité qui habite corporellement en lui, fait reconnaître que cette image est vraie.

2. Or les hérétiques viennent saper cette vérité

Il ne saurait en être autrement : le propre Fils de Dieu ne pourrait pas être Dieu s'il n'avait pas, de par sa naissance, cette nature par laquelle Dieu existe, et l'unité identique de la nature du Dieu Vivant ne peut être divisée en deux par la naissance de la nature du Vivant.

Et pourtant, sous prétexte de proclamer au mieux la foi qui ressort de l'Evangile, les hérétiques viennent sans en avoir l'air, saper la vérité : ils arrachent au Fils l'unité qu'il tient de sa nature, en rapprochant des textes, tantôt pour faire apparaître sous un autre jour ce qui est dit, tantôt pour faire comprendre autrement les mots employés en tel passage. Ainsi, pour refuser au Christ d'être Fils de Dieu, ils font appel à son témoignage lorsqu'il interroge : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon, si ce n'est le seul Dieu ! » (Mc 10, 18). De sa propre bouche, disent-ils, nous entendons l'aveu d'un seul Dieu ; on voit par là qu'il est quelqu'un qui porte le nom de Dieu, mais il ne possède pas la nature de Dieu puisque Dieu est unique ; et ils s'efforcent de confirmer que si on le dit Dieu, c'est une pure question de mot et non pas la vérité, en s'appuyant sur ce texte : « La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul vrai Dieu » (Jn 17, 3). Et, afin d'ôter au Fils le caractère spécifique d'être vrai Dieu, ils ajoutent cet autre passage : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, sinon ce qu'il voit faire au Père » (Jn 5, 19). Ils sollicitent aussi cette parole : « Le Père est plus grand que moi » (Jn 14, 28). Enfin, comme maintenant ils sont tout fiers d'avoir démoli la foi de l'Eglise par ces preuves indiscutables qui nient la divinité du Fils, ils s'en vont répétant : « Pour ce qui est du jour et de l'heure, nul ne les connaît, ni les Anges dans le ciel, ni le Fils, le Père seul les connaît » (Mc 13, 32). C'est clair : la naissance ne communique pas au Fils une nature égale à celle du Père, puisque l'un et l'autre n'ont pas le même degré de connaissance. Le Père qui connaît, et le Fils qui ignore, montrent bien par là qu'ils n'ont pas la même Divinité : en

effet, Dieu ne doit rien ignorer ; un Dieu qui ignore ne saurait être comparé avec un Dieu qui sait tout.

Mais lorsqu'ils avancent ces textes, ils ne les entendent pas d'une manière logique, ils ne tiennent pas compte du moment où ils ont été prononcés, ils ne les comprennent pas en fonction des mystères cachés dans l'Evangile, et ils ne perçoivent pas la valeur des mots ; poussés par une rage insensée et aveugle, ils s'élèvent contre la nature divine du Fils ; ils ne rappellent que ces seuls passages isolés des autres, pour en saturer l'oreille des ignorants, ils omettent de les expliquer ou de les replacer dans leur contexte ; or pour comprendre toutes ces citations, il faut se reporter à ce qui précède ou à ce qui suit.

3. Ils s'attaquent à la foi qui fait le bonheur de l'homme

Avant de rendre compte de la raison d'être des textes cités plus haut, en prenant pour base les affirmations de l'Evangile et des Apôtres, nous croyons devoir avertir tous ceux que réunit une même foi : pour jouir de la vie éternelle, il faut reconnaître qui est l'Eternel.

Oui, il est dans l'ignorance complète de la vie qui est la sienne, il la méconnaît, celui qui ne reconnaît pas que le Christ Jésus est vrai Dieu aussi bien que vrai homme. Et c'est aussi dangereux de renier le Christ Jésus ou le Dieu Esprit que d'anéantir la chair de notre corps. « Quiconque m'aura reconnu devant les hommes, moi aussi, je le reconnaîtrai devant mon Père qui est dans les cieux. Mais celui qui m'aura renié devant les hommes, moi aussi, je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux » (Mt 10, 32-33).

Ainsi parle le Verbe fait chair[7], voilà l'enseignement de l'homme Jésus-Christ, le Seigneur de Gloire[8], lui qui a été constitué en sa propre personne médiateur pour le salut de l'Eglise, et qui, dans cette réalité mystérieuse de médiateur entre Dieu et les hommes[9], existe unique personne en deux natures : car, unissant en lui la nature divine et la nature humaine, il est la réalité même de l'une et de l'autre nature.

7. Cf. Jn 1, 14.
8. Cf. 1 Co 2, 8.
9. Cf. 1 Tm 2, 5.

Etant en chacune, il l'est de telle sorte qu'il n'est privé ni de l'une, ni de l'autre : ainsi l'homme qui naît ne cesse d'être Dieu, et d'un autre côté, il est vraiment homme, tout en demeurant Dieu.

Telle est donc la vraie foi qui fait le bonheur de l'homme : proclamer le Christ Dieu et homme, reconnaître le Verbe fait chair, ne pas refuser de voir Dieu parce qu'il se fait homme, ne pas escamoter la chair, parce qu'elle est celle du Verbe.

4. Car l'Incarnation de Dieu nous permet d'espérer la divinisation de l'homme

Or s'il est contraire à la nature de nos pensées qu'un être, né homme, soit Dieu, il n'est plus maintenant contraire à la nature de notre espérance que celui qui est né homme, soit divinisé : puisque s'offre à notre foi une nature plus puissante née dans une nature inférieure, nous pouvons croire aussi qu'une nature inférieure puisse naître dans une nature plus puissante.

D'ailleurs, selon la loi qui régit la vie du monde, la fin où tend notre espérance, est beaucoup plus facile à comprendre que le mystère divin. Car tout ce qui naît sur la terre possède une force qui lui permet de grandir, il n'a pas la faculté de diminuer. Considère les arbres, les moissons, le bétail. Regarde aussi l'homme doté de raison : sans cesse il progresse et tend à s'accroître, jamais sa taille ne rapetisse, il a toujours de quoi grandir, car c'est en lui-même qu'est la source de sa croissance. Certes, il s'affaiblit par l'âge, il périt par la mort ; mais en cela, il est soumis au changement dû au temps, il suit les lois de tout être vivant. Toutefois, ce n'est pas en son pouvoir d'être autre chose que ce qu'il est : il ne saurait devenir plus petit pour recommencer sa vie, c'est-à-dire qu'il ne peut, de vieillard revenir à l'enfance.

De par la loi qui régit le monde, c'est donc pour notre nature une nécessité de croître par un progrès constant ; et cela nous permet d'espérer sans outrecuidance qu'un autre progrès, encore plus important sera accordé à la nature de l'homme. Croître en effet, est conforme à la nature, tandis que diminuer est contre nature.

Ce fut donc le propre de Dieu d'être autre que ce qu'il était, et cependant de ne pas cesser d'être ce qu'il avait été ; de naître

comme Dieu dans l'homme, et cependant de ne pas cesser d'être Dieu ; de se rapetisser jusqu'aux petitesses de la conception, du berceau, de l'enfance, et cependant de rester en possession de toute sa puissance divine. Pour nous, c'est un mystère, mais non pas pour lui. Prendre notre nature n'est pas un progrès pour Dieu, mais sa volonté d'anéantissement est notre promotion. Car lui, il ne perd pas son privilège d'être Dieu, et il permet à l'homme de devenir Dieu.

2. L'Incarnation, mystère du Christ : Dieu et homme

5. Le Christ étant à la fois Dieu et homme...

C'est donc le Fils Unique de Dieu, né de la Vierge comme homme, qui doit, à la plénitude des temps, élever l'homme à la dignité divine ; aussi, en toutes les paroles qu'il nous adresse dans l'Evangile, celui-ci tient-il à garder cette double norme : nous apprendre à le croire Fils de Dieu, et nous rappeler qu'on doit le reconnaître Fils de l'homme. Homme, il nous a parlé et il a réalisé tout ce qui relève de Dieu, nous parlant ensuite comme Dieu et accomplissant tout ce qui concerne l'homme. Et pourtant il le fait de telle sorte que ce langage même, sous ses deux aspects, paraisse toujours parole de l'homme et parole de Dieu. Il nous montre toujours un seul Dieu, le Père, mais il déclare posséder la nature du Dieu unique, par la vérité de sa naissance ; et pourtant il n'est pas sans soumettre à Dieu son Père, à la fois sa dignité de Fils et sa condition d'homme, puisque toute naissance doit se référer à son auteur, et que toute chair doit reconnaître son indigence devant Dieu.

Par suite, voici offerte aux hérétiques l'occasion de tromper les simples et les ignorants : ils mettent au compte de la faiblesse présumée de sa nature divine, les mots que le Christ prononce en tant qu'homme. Et puisque c'est une seule et même personne qui a tenu ce langage, ils appliquent à sa divinité tout ce qu'il a dit [10].

10. « De se ipso omnia eum locutum esse ». Les ariens niaient l'existence dans le Christ d'une âme humaine, le Verbe de Dieu exerçant en lui la fonction de l'âme. Ainsi ce qui est attribué à l'homme assumé par le Christ, est attribué par les hérétiques à lui-même, c'est-à-dire à sa Divinité.

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

6. ...A nous de distinguer le langage de Dieu et le langage de l'homme

Certes, nous ne le nions pas : tout ce que le Christ avance en son nom est une parole qui relève de sa nature. Mais si Jésus-Christ est à la fois homme et Dieu, il n'en est pas moins vrai qu'il est d'abord Dieu avant de devenir homme ; puis, devenu homme, il ne cesse d'être Dieu ; et enfin, après la glorification de l'homme en Dieu, il est pleinement homme et pleinement Dieu. Par suite, il est normal que le mystère de ses paroles soit en harmonie avec le mystère de sa façon d'exister. Et puisque selon le temps, tu distingues en lui Dieu et l'homme, discerne aussi le langage de Dieu et le langage de l'homme. Oui, puisque tu reconnais qu'il est Dieu et homme dans le temps, fais le partage des paroles qu'il prononce dans le temps comme Dieu, et de celles qu'il avance comme homme.

Mais puisque, partant d'un temps où il était homme et Dieu, il y a par ailleurs un temps où il est maintenant pleinement homme et pleinement Dieu, si quelque parole s'applique à ce temps, comprends-la en la rapportant au temps dont il est question. Puisque ce n'est pas la même chose : être Dieu avant d'être homme, être Dieu et homme, et après avoir été homme, être pleinement Dieu et pleinement homme, ne brouille donc pas le mystère de l'économie divine en ne distinguant pas les temps et les modes d'exister. Car en fonction de ses manières d'être et de ses natures, le Fils se devait de tenir un langage différent : autre est celui qu'il tint avant de naître dans la réalité mystérieuse de son humanité, autre celui qu'il nous adresse lorsqu'il est sujet à la mort, autre celui qui est le sien, maintenant qu'il est éternel.

7. C'est Dieu qui naît, souffre et meurt dans l'homme Jésus

C'est pourquoi Jésus-Christ nous a parlé comme parle un homme, lui qui, tout en demeurant en tous ces états, est né pour nous, homme de notre chair ; toutefois, il ne nous a pas caché qu'il était Dieu par nature.

Car si, dans son enfantement, sa passion, sa mort, il est entré dans les réalités qui sont la condition de notre nature, il a cependant montré qu'il les vivait dans la puissance de sa nature divine : il est lui-même la source d'où il est né, il veut souffrir

alors qu'il aurait très bien pu ne pas souffrir, et lui, le Vivant, il s'est livré à la mort. Et pourtant, si c'est Dieu qui a vécu cette existence dans un homme, étant né par sa propre action, ayant souffert par sa volonté, étant mort par son libre choix, c'est bien aussi l'homme qui l'a vécue, c'est l'homme qui est né, qui a souffert, qui est mort.

Or tout cela rentrait dans le plan des mystères de Dieu, dessein arrêté déjà depuis la création du monde : Dieu, l'Unique engendré, voulait naître comme homme, pour que l'homme demeure en Dieu pour toujours ; Dieu voulait souffrir, afin que le diable déchaîné, se servant de tout ce qu'avait à subir la faiblesse humaine, ne nous retint plus sous la loi du péché [11], alors que Dieu avait pris sur lui la misère humaine ; Dieu voulait mourir, afin qu'aucune puissance ne dresse la tête contre Dieu et ne puisse faire usage à son profit de la nature d'une force créée, alors que le Dieu immortel s'était laissé enserrer dans la loi de la mort.

C'est pourquoi Dieu naît pour prendre sur lui notre chair, souffre ensuite pour nous rendre l'innocence, et pour finir, meurt pour réparer l'offense. Et donc en lui, notre humanité demeure en Dieu, les souffrances dues à notre misère deviennent celles de Dieu, et les esprits du mal et les puissances mauvaises paraissent enchaînés lors du triomphe de la chair [12], alors que Dieu meurt dans la chair.

8. Ceci pour qu'en lui, nous soyons pleinement comblés

L'Apôtre, conscient de ce mystère, avait reçu du Seigneur lui-même la science qui vient de la foi ; comme il n'ignorait pas que celle-ci est hors de portée du monde, des hommes et de la philosophie, il nous avertit : « Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et la creuse duperie qui découle de la tradition des hommes, des éléments du monde, et non du Christ ; car en lui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité, et vous êtes pleinement comblés en lui qui est le chef

11. Cf. Rm 7, 23.

12. L'expression « Esprits du mal » est empruntée à Ep 6, 12 : l'image des prisonniers qui paraissent enchaînés dans le triomphe d'un général romain victorieux, vient de Col 2, 15.

de toutes Principautés et de toutes Puissances » (Col 2, 8-10).

C'est pourquoi, après avoir indiqué que la plénitude de la Divinité habite corporellement dans le Christ, il ajoute, pour souligner la réalité mystérieuse par laquelle nous sommes inclus dans le Christ : « Vous êtes pleinement comblés en lui ». Car c'est parce que le Christ possède en lui la plénitude de la Divinité, que nous sommes pleinement comblés en lui. Et, avec sagesse, Paul ne dit pas : « Vous êtes pleinement comblés », mais : « Vous êtes pleinement comblés en lui ». Car, par l'espérance que nous confère notre foi, tous ceux qui sont ou seront régénérés pour la vie éternelle, demeurent dès maintenant dans le corps du Christ ; mais par la suite, ce ne sera plus en lui, mais en eux-mêmes qu'ils seront comblés, en ce temps dont parle l'Apôtre : « Il transformera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire » (Ph 3, 21).

A présent, c'est donc en lui que nous sommes comblés, c'est-à-dire du fait que celui en qui habite corporellement la plénitude de la Divinité, a pris notre chair. Et le pouvoir qu'il a de réaliser notre espérance n'est pas limité. Car si nous sommes pleinement comblés en lui, c'est qu'il est la source et l'origine de tout pouvoir, selon cette parole : « Afin qu'en son nom tout genou fléchisse, au ciel, sur terre et dans les enfers, et que toute langue proclame que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 10-11). Voilà donc ce qu'il faudra reconnaître : « Jésus est dans la gloire de Dieu le Père », et celui qui est né comme homme, ne demeure plus dans la misère de notre corps, mais dans la gloire de Dieu. Oui, voilà ce que toute langue reconnaîtra. Et puisque les créatures célestes et terrestres fléchissent le genou devant lui, c'est qu'il est le chef de toutes Principautés et Puissances [13] ; ceci justifie que tout lui soit soumis et le reconnaisse en fléchissant le genou devant celui en qui nous sommes comblés, et que l'on doit proclamer dans la gloire de Dieu le Père, puisque la plénitude de la Divinité habite corporellement en lui.

13. Glissement de sens, impossible à rendre dans une traduction : Hilaire passe du pouvoir de tout faire aux puissances angéliques et démoniaques.

9. Renés en lui, nous ressuscitons avec lui, si nous mourons avec lui

L'Apôtre nous a donc mis sous les yeux, et la nature du Christ, et la réalité mystérieuse par laquelle nous sommes pris dans sa vie [14] : la plénitude de la Divinité demeure en lui, et du fait qu'il est né homme, nous sommes pleinement comblés en lui. Et maintenant, il poursuit en complétant ce qui a trait à l'économie du salut de l'homme : « En lui aussi, vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite de main d'homme, par l'ablation d'un morceau de chair de votre corps, mais de la circoncision du Christ. Ensevelis avec lui dans le baptême, avec lui aussi vous êtes ressuscités, parce que vous avez cru à l'action de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Col 2, 11-12).

Nous avons donc été circoncis, non d'une circoncision charnelle, mais de la circoncision du Christ, c'est-à-dire que nous sommes renés pour être un homme nouveau. En effet, puisque nous avons été ensevelis avec lui dans son baptême, il nous faut mourir à notre vieil homme [15], car cette renaissance qu'est le baptême est pour nous : « Puissance de résurrection » (Ph 3, 10). Cette circoncision dans le Christ n'a rien à voir avec une opération charnelle [16], elle signifie qu'il nous faut mourir entièrement avec lui, pour vivre ensuite entièrement avec lui. Nous ressuscitons en effet, en lui, par la foi en ce Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. Il faut donc croire qu'il est Dieu, celui dont l'action a ressuscité le Christ d'entre les morts : c'est cette foi qui nous ressuscite avec le Christ et en lui.

10. Mort et résurrection sont l'œuvre du même Dieu...

L'Apôtre achève ensuite de nous dévoiler cette réalité mystérieuse de l'homme inclus dans le Christ : « Et vous qui étiez morts par suite de vos péchés et de votre chair incirconcise, il vous à fait revivre avec lui, après vous avoir pardonné toutes vos offenses. Il a effacé le document accusateur que les commandements retournaient contre nous ; il l'a fait disparaître en le clouant à la croix, après s'être dépouillé de sa chair, et il a livré

14. « Adsumptionis nostrae sacramentum ».
15. Cf. Rm 6, 4-6.
16. « Expoliari carne praeputii ».

les Puissances en spectacle, en triomphant d'elles en son propre corps » (Col 2, 13-15).

L'homme terrestre ne saurait comprendre la foi de l'Apôtre, et aucun autre langage que le sien ne saurait traduire par des mots l'expression de sa pensée. Dieu ressuscite le Christ d'entre les morts, ce Christ en qui habite corporellement la plénitude de la divinité. Et celui-ci nous fait participer à sa vie, en nous pardonnant nos péchés, et en détruisant l'écrit qu'est la loi du péché, que les ordonnances de l'ancienne alliance tournaient contre nous. Il le fait disparaître et le cloue à la croix. En se soumettant à la loi de la mort, il se dépouille de la chair, livre les Puissances en spectacle, triomphe d'elles en son propre corps. Nous avons déjà expliqué plus haut [17] comment en son propre corps, il a triomphé des Puissances adverses, comment il les a livrées en spectacle, et comment, après avoir effacé le document qui nous accusait, il nous a rendu la vie.

Mais qui pourrait comprendre et qui saurait exprimer ce mystère ? C'est l'action de Dieu qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, et cette même action nous rend la vie avec le Christ ; cette même action remet nos péchés, efface et cloue à la croix le document qui nous accusait ; par cette action encore, le Christ se dépouille de la chair, livre les Puissances en spectacle, et triomphe d'elles en son propre corps. Tu vois l'action de Dieu : il ressuscite le Christ d'entre les morts ; tu vois aussi le Christ qui accomplit en lui les actions mêmes accomplies par Dieu. Car le Christ est mort en se dépouillant de la chair. Retiens donc que le Christ est un homme ressuscité par Dieu d'entre les morts ; retiens que le Christ est Dieu qui accomplit l'œuvre de notre salut, puisque sa mort en est la réalisation.

Ainsi, alors que Dieu accomplit tout cela dans le Christ, c'est le Christ qui va mourir en se dépouillant de sa chair, bien qu'il soit aussi le Dieu qui réalise cette œuvre de salut. Et lorsque le Christ est mort, après avoir œuvré comme Dieu avant sa mort, c'est encore l'action de Dieu qui ressuscite le Christ d'entre les morts. Puisque ce Dieu qui ressuscite le Christ d'entre

17. Au Livre I, chap. 13, ce « document accusateur » se référait plutôt à la faute originelle, et plus précisément à la sentence de Gn 3, 19, tandis qu'ici il s'agit plutôt de la loi du péché, renforcée par les commandements, dans la ligne de l'épître aux Romains.

les morts est le même Dieu que le Christ qui œuvre avant sa mort, c'est lui aussi qui se dépouille de sa chair pour mourir.

11. ...L'œuvre d'un seul Christ, à la fois Dieu et homme

Et maintenant, comprends-tu la réalité mystérieuse contenue dans la foi que nous présente l'Apôtre ? A présent, crois-tu connaître le Christ ? Car je te pose cette question : Qui est celui qui se dépouille de la chair, et quelle est cette chair dont il se dépouille ? Je le constate en effet, l'Apôtre exprime deux réalités : la chair dont il est dépouillé, et celui qui se dépouille de la chair. Et avec cela, j'entends déclarer que le Christ est ressuscité des morts par l'action de Dieu. Et puisque Dieu est à la fois celui qui ressuscite le Christ d'entre les morts, et le Christ ressuscité des morts, je te demande : Qui est celui qui se dépouille de la chair, et qui est celui qui ressuscite le Christ d'entre les morts, pour nous rendre la vie avec le Christ ?

Car si le Christ mort, n'est pas le même que cette chair dont il est dépouillé, dis-moi donc le nom de cette chair dont il s'est dépouillé, et par ailleurs, explique-moi quelle est la nature de celui qui s'est dépouillé de sa chair ! Car pour moi, je trouve que le Christ Dieu ressuscité des morts est le même Dieu qui s'est dépouillé de la chair. Et d'un autre côté, je découvre que cette chair dont il s'est dépouillé, est identique au Christ ressuscité d'entre les morts, livrant en spectacle les Principautés et les Puissances, et triomphant d'elles en sa personne !

Comprends-tu de quoi il s'agit lorsqu'on parle de ce triomphe sur les Puissances en sa personne ? Saisis-tu que cette chair dont il s'est dépouillé, et celui qui se dépouille de sa chair, sont bien les mêmes ? Car il triomphe en sa personne, c'est-à-dire en cette chair dont il s'est dépouillé. Ne vois-tu pas qu'on le proclame ainsi Dieu et homme, puisque la mort est imputée à l'homme, mais la résurrection de la chair à Dieu, sans pourtant que soient différents celui qui est mort, et celui par qui le mort ressuscite ? Car la chair dont il s'est dépouillé, c'est le Christ mort ; et par ailleurs, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, est le même que le Christ qui s'est dépouillé de sa chair. Saisis la nature de Dieu dans la puissance de la résurrection : reconnais dans la mort l'économie de son humanité. Bien que

chacune de ces deux actions [18] soit le fait ou de la nature divine, ou de la nature humaine, souviens-toi cependant qu'il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, à la fois Dieu et homme !

12. Le Christ, Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu

Toutefois, je ne le perds pas de vue : souvent l'Apôtre attribue à Dieu le Père d'avoir ressuscité le Christ d'entre les morts [19]. Mais en ses dires, Paul ne s'oppose pas à la foi telle que l'Evangile nous la présente, exprimée nettement par le Seigneur : « Voilà pourquoi le Père m'aime : c'est que je donne ma vie pour la reprendre. On ne me l'ôte pas, mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » (Jn 10, 17-18). Ou encore, quand on lui demande un signe qui permettrait de croire en lui, il annonce à propos du temple de son corps : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours » (Jn 2, 19). En assurant ainsi qu'il aurait le pouvoir de reprendre sa vie et la puissance de relever le temple de son corps, il nous apprend que c'est lui, le Dieu artisan de sa propre résurrection — bien que pourtant, il se réfère totalement à l'ordre reçu de son Père — ; l'Apôtre ne le comprend pas autrement lorsqu'il proclame le Christ : « Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu » (1 Co 1, 24), et par là, rapporte le caractère merveilleux de son œuvre à la gloire du Père ; ceci parce que ce que fait le Christ, c'est la puissance et la sagesse de Dieu qui le font, et tout ce que font la puissance et la sagesse de Dieu, c'est sans doute Dieu qui le fait, ce Dieu dont le Christ est la Puissance et la Sagesse.

En un mot, le Christ est donc ressuscité d'entre les morts par l'action de Dieu, puisqu'en sa personne, il a réalisé les œuvres de Dieu le Père, par sa nature identique à celle de Dieu. Et notre foi en la résurrection repose en ce Dieu qui a ressuscité le Christ d'entre les morts.

18. C'est-à-dire : mort et résurrection.
19. Cf. Rm 4, 24.

13. ...Mort au péché et vivant pour Dieu...

Le bienheureux Apôtre maintient donc un double enseignement se rapportant aux deux natures signifiées dans le Christ. Il montre en lui, à la fois la faiblesse de l'homme et la puissance de sa nature divine, en cette phrase adressée aux Corinthiens : « Car s'il a été crucifié en raison de sa faiblesse, il vit par la puissance de Dieu » (2 Co 13, 4) ; il le met ainsi en évidence : sa mort est liée à sa misère humaine, mais sa vie manifeste la puissance de Dieu. De même en ce passage à l'adresse des Romains : « Sa mort fut une mort au péché, une fois pour toutes, mais sa vie est une vie pour Dieu. Et vous de même, regardez-vous comme morts au péché, et vivants pour Dieu, dans le Christ Jésus » (Rm 6, 10-11). Il met donc sa mort au compte du péché, c'est-à-dire de notre corps, mais il rapporte sa vie à Dieu qui par nature, est Vie ; et par là, il nous faut mourir à notre corps afin de vivre pour Dieu, dans le Christ Jésus qui, ayant pris sur lui notre corps de péché, vit maintenant tout entier pour Dieu en compagnie de notre nature humaine qu'il s'est unie, en lui donnant de partager sa divine immortalité.

14. ...Dans la forme de Dieu et dans la forme d'esclave

Il était bon de s'arrêter un peu à ces vérités, pour ne pas oublier que nous avons parlé des propriétés de chaque nature dans le Seigneur Jésus-Christ [20], car le Fils qui demeurait dans la forme de Dieu, a pris la forme d'esclave qui lui permit d'obéir jusqu'à la mort [21]. En effet, l'obéissance qui conduit à la mort n'est pas le fait de la forme de Dieu, tout comme la forme de Dieu n'est pas compatible avec la forme d'esclave. Mais, de par la réalité mystérieuse qui découle de l'économie divine telle que nous l'annonce l'Evangile, celui qui est dans la forme d'esclave n'est autre que celui qui est dans la forme de Dieu ; ceci bien que ce ne soit pas la même chose : « prendre la forme

20. « Utriusque naturae personam ». Le terme de personne exprime diverses fonctions qui peuvent être remplies par un seul et même sujet. On pourrait aussi traduire : « Pour rappeler que nous avons présenté dans le Christ une personne qui possède la nature divine et la nature humaine... ».
21. Cf. Ph 2, 6-8.

d'esclave », et : « demeurer dans la forme de Dieu » (Ph 2, 6-7) [22] ; et compte tenu aussi de ce que celui qui demeurait dans la forme de Dieu ne pouvait prendre la forme d'esclave sans se dépouiller de sa condition divine, puisque la rencontre des deux formes n'est pas compatible. Et pourtant, celui qui s'est dépouillé n'est pas autre ni différent de celui qui a pris la forme dêesclave. Car pour avoir pris, il faut avoir été : ne prend que celui qui existe en tant que personne.

Par conséquent, ce dépouillement de la forme divine n'est pas l'abolition de la nature divine : celui qui se dépouille de sa forme divine reste lui-même, et celui qui prend la forme d'esclave reste ce qu'il était. Et puisque c'est le même être qui se dépouille d'une forme pour en prendre une autre, c'est donc qu'il possède en lui une capacité mystérieuse qui lui permet de se dépouiller de sa forme pour en revêtir une autre. Toutefois il n'y a pas de disparition : la forme dont il se dépouille subsiste, et la forme reçue est là. Aussi ce dépouillement a-t-il pour effet de faire prendre au Christ la forme d'esclave, sans pourtant que le Christ qui était dans la forme de Dieu ne cesse d'être le Christ : c'est le Christ et personne d'autre, qui a pris la forme d'esclave. Lorsqu'il s'est dépouillé pour devenir le Christ homme dans un corps, tout en demeurant le même Christ Esprit [23], le changement de sa manière d'être [24] et la prise en charge de la nature humaine n'ont pas détruit la nature de sa divinité qui demeure. Car il n'y a qu'un seul Christ qui reste le même, et quand il change de manière d'être, et quand il assume la chair.

22. « Forma » est traduit par « forme », plutôt que par « condition », pour harmoniser la traduction avec le Livre VIII, chap. 44 et 45. L'expression « forma » peut avoir chez Hilaire un sens total et un sens restreint ; sens total correspondant à « condition », sens restreint, correspondant à « aspect, manière d'exister » (cf. Galtier, *Saint Hilaire de Poitiers*, Beauchesne 1960, p. 124 et sv.). Dans la suite « forma » est traduit par « condition », pour rendre la lecture plus facile et agréable, là où il n'y a pas d'inconvénients.

23. « Christ Esprit » : cf. Livre VIII, chap. 48, note 65.

24. « Habitus », manière d'être.

3. *Explication des textes scripturaires que les hérétiques utilisent à leur profit*

A) « NUL N'EST BON, SI CE N'EST LE SEUL DIEU »

15. Répondons maintenant aux propos des hérétiques

Nous venons de mettre au jour l'économie des mystères. Or les hérétiques s'en servent pour tromper quelques ignorants : ils mettent au compte d'une soi-disant faiblesse de sa divinité, toutes les paroles et actions du Christ ayant assumé la nature humaine, et ils attribuent à sa forme de Dieu, tout ce qui revient à sa forme d'esclave. Nous nous devons de répondre maintenant à leurs propos. Ainsi, nous serons à même de juger en connaissance de cause des deux thèses en présence, puisque l'unique foi, c'est de reconnaître le Verbe et la chair, c'est-à-dire Jésus-Christ, Dieu et homme.

Ils présentent ce texte : « Nul n'est bon, si ce n'est le seul Dieu »

Nos gens estiment ne pas devoir tenir pour véritable la nature divine de notre Seigneur Jésus-Christ, parce qu'il a dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon, si ce n'est le seul Dieu » (Mc 10, 18). La raison de toute réponse est à chercher dans les motifs mêmes de la question. De fait, le Christ n'a voulu répondre qu'à ce qu'on lui demandait.

Et d'abord, je m'enquiers auprès de ceux qui se cabrent devant cette répartie : Le Seigneur se serait-il fâché d'avoir été appelé bon ? Aurait-il préféré qu'on le qualifie de mauvais ? Car on pourrait le croire, me semble-t-il, à l'entendre dire : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? » Allons, je ne crois personne assez stupide pour supposer de la méchanceté chez celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; vous trouverez ainsi le repos pour vos âmes. Oui, mon joug est doux et mon fardeau léger ! » (Mt 11, 28-30). Il se dit doux et humble, et nous le supposerions irrité parce qu'on l'appelle bon ? L'antinomie de ces affirmations nous heurte : celui qui témoigne de sa propre bonté, ne peut s'irriter si on lui donne le titre de bon. Nous n'avons donc pas à interpréter ce texte en ce sens : le Christ n'est pas fâché de s'être entendu qualifié de bon.

Dès lors, il nous faut rechercher s'il n'y aurait pas une autre décla-

ration le concernant, qui aurait provoqué le reproche de celui qui, manifestement, n'a pas récusé le titre de bon.

16. Le Christ reproche à son interlocuteur son manque de foi

C'est pourquoi il nous faut considérer quel titre donne au Christ son interlocuteur, outre celui de bon. Il lui demande en effet : « Bon Maître, que dois-je faire de profitable ? » (Mt 19, 16). Il lui donne donc deux titres : « Bon » et « Maître ». Et si le Christ ne lui reproche pas de l'avoir appelé bon, c'est donc qu'il le reprend de l'avoir qualifié de : « Bon Maître ». Or s'il lui fait ce reproche, c'est la foi de celui qui l'interroge qu'il désapprouve, plutôt que le fait de l'avoir dénommé : « Bon » ou « Maître ».

Le jeune homme, en effet, se targue d'être un fidèle observateur de la Loi, mais il ignore la fin de la Loi qui est le Christ [25] ; il se croit justifié par ses œuvres et ne comprend pas que le Christ est venu pour les brebis perdues de la maison d'Israël [26], et que la Loi est impuissante à sauver les fidèles [27] : elle ne donne pas la foi qui justifie. Aussi interroge-t-il le Seigneur de la Loi et le Dieu Unique Engendré, comme s'il n'était qu'un maître enseignant des préceptes ordinaires, et interprétant les écrits de la Loi. Si le Seigneur est indigné par cette demande, c'est qu'au fond, elle reflétait un manque de foi en sa personne, puisqu'il était interrogé en tant que maître de la Loi ; aussi répond-t-il : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? » Et pour bien montrer en quel sens on doit reconnaître et proclamer sa bonté, il ajoute : « Nul n'est bon, si ce n'est le seul Dieu ! » Il ne refuse pas ce titre de bon, mais à condition qu'on le lui donne en tant que Dieu.

17. Il ne rejette pas les titres de « Bon » et de « Maître »

Il précise ensuite que s'il n'accepte pas ce titre de « Maître » et de « Bon », c'est en raison de ce que croyait son interlocuteur qui l'interrogeait comme s'il n'était qu'un homme ; c'est après avoir constaté la suffisance du jeune homme, la vanité qu'il tirait d'avoir accompli la Loi, qu'il répond : « Il te manque une chose : va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, et suis-moi » (Mc 10, 21).

Ce n'est pas qu'il refuse qu'on lui donne le titre de « Bon », lui qui promet un trésor dans le ciel ; ce n'est pas qu'il ne veuille être considéré comme « Maître », lui qui se présente comme le guide qui conduit à cette béatitude parfaite ! C'est ce que croit son interlocuteur, l'idée terre à terre qu'il se fait à son sujet, que le Seigneur condamne, en lui enseignant que la bonté est l'apanage de Dieu seul. Et pour lui faire entrevoir qu'il est, lui, à la fois Dieu et bon, il met en œuvre sa bonté : il lui ouvre les trésors des cieux et s'offre à l'y conduire.

25. Cf. Rm 10, 4.
26. Cf. Mt 15, 24.
27. Cf. Rm 8, 3.

Si le Seigneur s'insurge, c'est donc parce que ces titres lui sont donnés comme s'il n'était qu'un homme. Mais il n'affirme pas qu'il n'a rien à voir avec ces titres de « Maître » et de « Bon », si on les lui donne en tant que Dieu : s'il reconnaît que Dieu seul est bon, ses paroles et ses actions relèvent de la puissance, de la bonté, de la nature du Dieu unique.

18. Il accepte que les Apôtres le reconnaissent pour Maître

Le Christ ne repousse donc pas le titre de « Bon » qui lui est donné, il ne rejette pas non plus l'honneur d'être appelé « Maître ». Mais il s'en prend à la conviction d'un homme qui ne perçoit en lui rien d'autre que le corps et la chair. La preuve en est qu'il adresse aux Apôtres un tout autre langage. Ceux-ci le reconnaissent pour leur Maître, et il leur dit : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien : je le suis » (Jn 13, 13). Il leur avait conseillé ailleurs : « Ne vous faites pas appeler Maître, car votre Maître, c'est le Christ » (Mt 23, 10).

Ici, c'est la foi qui le reconnaît comme Maître ; aussi complimente-t-il les Apôtres et accepte-t-il ce nom. Là, il refuse cette appellation de : « Bon Maître », car on ne comprend pas qu'il est le Seigneur et le Christ ; il déclare alors que Dieu seul est bon, mais il ne se distingue pas de Dieu, lui qui s'affirme Seigneur et Christ, et il nous montre par là qu'il est notre guide pour parvenir aux trésors des cieux.

19. Il se présente comme Dieu

Or le Seigneur maintient toujours l'expression de la foi propre à l'Eglise : il affirme un seul Dieu, le Père, sans pourtant se mettre à côté de ce mystère du Dieu unique, puisque, par ce que sa naissance a de spécifique, il ne se reconnaît ni autre que Dieu ni Dieu le Père. Car la nature du Dieu Un qu'il possède, ne souffre pas qu'il soit un Dieu d'une autre sorte que le Père, et sa naissance exige qu'il soit ce que doit être un Fils parfait. Ainsi, il ne peut ni être séparé de Dieu ni être lui-même le Père. Et par suite, il règle tout son langage de telle manière que chaque fois qu'il glorifie le Père, il nous montre, par un aveu très discret, qu'il possède lui aussi en propre, cette gloire qu'il rend au Père.

Lorsqu'il dit en effet : « Croyez en Dieu, croyez aussi en moi » (Jn 14, 1), je voudrais bien savoir pourquoi il se distinguerait de Dieu par la nature, lui qui ne s'en distingue pas en demandant pour lui le même honneur ? Car il précise bien : « Croyez aussi en moi », tout comme il avait dit : « Croyez en Dieu. » Par ces mots : « En moi », n'est-on pas en droit de comprendre qu'il nous indique quelle est sa nature ? Si tu distingues la foi que l'on doit avoir envers le Père, de celle que l'on doit avoir envers le Fils, alors soit ! distingue leur nature !

Oui, si la vie [28] consiste à croire en Dieu, sans croire au Christ, tu peux alors arracher au Christ le nom et le caractère propre d'être Dieu. Mais si croire au Christ assure la perfection de la vie chez ceux qui croient en Dieu, au lecteur avisé de peser la force de cette parole : « Croyez en Dieu, croyez aussi en moi ! »

Car par ces mots : « Croyez en Dieu, croyez aussi en moi », le Christ, en unissant la foi que l'on doit avoir en lui, à la foi que l'on doit avoir en Dieu, unit aussi sa nature à celle de Dieu, puisqu'après avoir fait mention du Dieu en qui il faut croire, il nous enseigne qu'il faut croire en lui : par là, il nous apprend qu'il est Dieu, puisque ceux qui croient en Dieu doivent croire en lui. Et pourtant, il enlève tout prétexte à une confusion impie [29], car s'il nous demande de croire en Dieu et en lui, il ne laisse à notre foi aucune raison de le croire un Dieu solitaire.

20. Un témoignage préférable à celui de Jean :

En plusieurs endroits, et même dans la plupart de ses enseignements, le Seigneur nous avait exposé en tous points ce mystère : reconnaissant Dieu le Père, il maintient qu'il est un avec lui. Et s'il se place dans l'unité du Père, il n'affirme pas cependant que cette unité est celle d'une personne unique et solitaire.

Mais voici encore un autre texte où il nous enseigne le plus clairement possible, le mystère de son unité avec le Père et de sa naissance divine : « Pour moi, nous dit-il, j'ai mieux que le témoignage de Jean. Car les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais, me rendent témoignage que le Père m'a envoyé. Et le Père qui m'a envoyé, rend lui-même témoignage à mon sujet. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu son visage, et sa parole n'habite pas en vous, puisque vous ne croyez pas en celui qu'il a envoyé » (Jn 5, 36-38).

Comment savoir vraiment que le Père a rendu témoignage au Fils, puisque personne ne l'a vu, et que sa voix ne s'est pas fait entendre ? Et pourtant, je me souviens qu'une voix s'est faite entendre du haut du ciel, et qu'elle disait : « Celui-ci est mon Fils Bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances : écoutez-le ! » (Mt 17, 5). Comment dire alors que la voix de Dieu n'a pas été entendue, puisque la voix que l'on a perçue se présente elle-même comme la voix du Père ? Mais ceux qui demeuraient à Jérusalem n'ont peut-être pas saisi cette voix que seul Jean a entendue dans le désert [30] !

28. Hilaire insiste sur la vie qui découle de la foi dans le Fils, source de vie.

29. Celle de Sabellius, pour qui le Père et le Fils ne sont que des manières de parler.

30. Cf. Mt 3, 17. Hilaire attribue au baptême de Jésus ce qui est dit à la Transfiguration.

Celui des œuvres que le Christ accomplit

Cherchons donc comment le Père a rendu témoignage au Christ à Jérusalem. Car en ce texte, le Seigneur ne fait pas appel au témoignage de Jean qui a perçu une voix venant du ciel, mais il présente un témoignage préférable à celui de Jean. Il nous précise en quoi consiste ce témoignage : « Car les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, les œuvres mêmes que je fais, me rendent témoignage que le Père m'a envoyé » (Jn 5, 36). Je le reconnais : ce témoignage a du poids : personne d'autre que le Fils envoyé du Père, ne pourrait accomplir de telles œuvres. L'œuvre menée à bien par le Fils est son propre témoignage.

Quelle est la suite du texte ? « Et le Père qui m'a envoyé, rend lui-même témoignage à mon sujet. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu son visage, et sa parole n'habite pas en vous » (Jn 5, 37-38). Seraient-ils donc exempts de faute, ces Juifs qui n'ont pas su reconnaître le témoignage du Père, eux qui ne l'ont jamais vu ni entendu, et en qui ne demeure pas sa parole ? Non, ils n'ont pas l'excuse d'ignorer son témoignage, puisque le Fils déclare que le témoignage que portent ses œuvres, c'est le témoignage rendu par son Père. Ses œuvres attestent donc qu'il est l'envoyé du Père. Mais le témoignage de ses œuvres, c'est le témoignage du Père. Et puisque l'œuvre du Fils, c'est le témoignage du Père, il nous reste forcément à conclure que la nature qui est à l'œuvre dans le Christ, est précisément celle-là même par laquelle le Père est aussi son témoin. Et ainsi, le Christ qui agit, et le Père qui témoigne dans l'œuvre du Christ, nous montrent qu'ils jouissent d'une nature inséparable, en vertu de la naissance du Fils, puisque l'œuvre même du Christ montre le témoignage que rend Dieu, au sujet du Christ.

21. Ses œuvres nous montrent le Fils envoyé par le Père

C'est pourquoi les Juifs ne sont pas exempts de péché pour avoir méconnu ce témoignage, puisque l'œuvre du Christ est le témoignage du Père à son sujet. S'ils n'ont pas entendu la voix du Père qui rend témoignage, s'ils n'ont pas vu son visage, s'ils n'ont pas sa parole qui demeure en eux, ils ont eu du moins, connaissance de ce témoignage. Car après ces mots : « Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu son visage, et sa parole n'habite pas en vous » (Jn 5, 37-38), pour nous permettre de comprendre pourquoi ils n'avaient pas entendu sa voix, ni vu son visage, pourquoi sa parole ne demeurait pas en eux, alors que le Père avait rendu témoignage à son sujet, le Seigneur s'empresse d'ajouter : « Vous ne croyez pas en celui qu'il a envoyé » (Jn 5, 38). Par suite, il nous l'indique : si l'on croit en lui, on entendra la voix de Dieu, on verra son visage et sa parole habitera dans les croyants. Car, par suite de l'unité de leur nature, c'est le Père qui, dans le Fils, est entendu, vu et possédé. Le Christ n'est-il pas la preuve de l'existence du Père, puisqu'il est envoyé par lui ? Une différence quelconque de nature le distinguerait-elle du Père, quand ce Père qui rend

témoignage au Christ, n'est pas entendu, ni vu, ni connu, si l'on ne croit pas que le Christ est l'envoyé du Père ?

Non, le Fils Unique ne se distingue pas de Dieu, lorsqu'il reconnaît Dieu pour son Père. Mais révélant le Dieu Père par ce terme de Père, il s'inclut lui aussi dans la dignité de Dieu.

22. Venant au nom du Père, il est Fils et il est Dieu

Ainsi dans ce même passage où, nous disait-il, ses œuvres rendent témoignage qu'il est l'envoyé du Père, le Christ nous laisse entendre que le Père, lui aussi, témoigne qu'il l'a envoyé ; car il ajoute : « Et vous ne cherchez pas la gloire de celui qui est le seul Dieu » (Jn 5, 44). Il ne s'agit pourtant pas là d'une parole citée hors de son contexte : ce qui précédait nous préparait à croire en l'unité de nature du Père et du Fils. Car plus haut, le Seigneur s'exprimait ainsi : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! La gloire, je ne la reçois pas des hommes ! D'ailleurs, je vous connais : l'amour de Dieu n'est pas en vous. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; qu'un autre vienne en son nom, vous le recevrez ! Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire des hommes, et qui ne recherchez pas la gloire de celui qui est le seul Dieu ? » (Jn 5, 40-44).

Le Christ n'a que faire de la gloire des hommes. La gloire est à chercher auprès de Dieu, et c'est le propre de ceux qui n'ont pas la foi, de la recevoir les uns des autres. Quelle gloire en effet, un homme peut-il apporter à un autre homme ? C'est pourquoi le Christ le déclare : il le sait, l'amour de Dieu n'est pas en ses interlocuteurs. Et la raison pour laquelle cet amour de Dieu n'est pas en eux, c'est qu'ils ne le reçoivent pas, lui qui vient au nom de son Père.

Je te le demande : Qu'est-ce à dire qu'il vient au nom de son Père ? Est-ce différent de dire qu'il vient au nom de Dieu ? Et si l'amour de Dieu n'est pas en ces Juifs, n'est-ce pas précisément parce qu'ils n'ont pas reçu celui qui vient au nom de Dieu ? Et celui-ci ne nous laisse-t-il pas entendre qu'il possède la nature divine lorsqu'il dit : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » N'avait-il pas déjà dit dans le même passage : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et nous y sommes, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue, vivront » (Jn 5, 25) ! Le Christ vient au nom du Père ; il n'est donc pas le Père, mais il n'est pourtant pas sans jouir de cette nature divine qui est celle du Père, car en tant que Fils et en tant que Dieu, c'est sa caractéristique propre de venir au nom de Dieu le Père.

Après lui, on en recevra un autre qui lui aussi, viendra au nom du Père. Mais lui, il ne sera qu'un homme ; les hommes en attendront de la gloire, et en retour, ils le glorifieront ; et pourtant, il mentira lorsqu'il prétendra venir au nom du Père. Ici, c'est clair, le Seigneur veut parler de l'Antéchrist, qui se glorifie en abusant les gens avec le nom du Père. Les hommes l'honoreront et ils en recevront de la gloire, car ils accueilleront cet esprit d'erreur ; aussi ne chercheront-ils plus à glorifier celui qui est le seul Dieu.

23. La gloire de Dieu, c'est la gloire du Christ

Si les Juifs n'ont pas l'amour de Dieu, c'est qu'ils n'ont pas reçu le Christ lorsqu'il est venu au nom de son Père ; en recevant plutôt un autre qui vient lui aussi, au nom du Père, et en se rendant gloire les uns aux autres, ils ne recherchent pas la gloire de celui qui est le seul Dieu ; dès lors ne pourrait-on pas en déduire que le Christ ne s'inclut pas forcément dans la gloire du Dieu unique : car si les Juifs ne cherchent pas la gloire du seul Dieu, ce pourrait être parce qu'ils ne reçoivent pas le Christ, mais l'Antéchrist ? Mais c'est refuser de rendre gloire au seul Dieu, de rejeter celui en qui réside nécessairement la gloire du seul Dieu, de repousser celui en qui ils auraient dû rechercher la gloire du seul Dieu, s'ils l'avaient reçu.

Et ici encore, dans le même passage, nous en trouvons l'assurance : au début on peut lire : « ... afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé » (Jn 5, 23). Seuls des êtres identiques en nature méritent un honneur égal ; un même honneur à rendre ne permet pas d'établir une distinction entre ceux qui doivent le recevoir. Si le mystère de la naissance exige que soit rendu au Père et au Fils un honneur égal, le Fils doit alors être honoré autant que le Père. Et puisque les Juifs ne recherchent pas la gloire du seul Dieu, c'est donc qu'il n'est pas en dehors de la gloire du seul Dieu, celui qui jouit d'un honneur identique et unique, et qui est Dieu. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas non plus le Père ; de même celui qui ne recherche pas la gloire du seul Dieu, ne recherche pas non plus la gloire du Christ.

La mort de Lazare sert à la gloire de Dieu et à la gloire du Christ

La gloire du Christ est donc inséparable de la gloire de Dieu. Que la gloire de l'un et de l'autre soit une gloire unique et identique, le Seigneur nous le confirme par sa remarque lorsqu'on lui annonce la maladie de Lazare : « Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que par elle, le Fils de l'Homme soit glorifié » (Jn 11, 4).

La mort de Lazare servira à la gloire de Dieu, lorsque le Fils de Dieu sera glorifié par Lazare. Y a-t-il lieu d'en douter ? La gloire de Dieu, c'est la gloire du Fils de Dieu, puisque la mort de Lazare qui sera pour la gloire de Dieu, servira à glorifier le Fils de Dieu ! Ainsi le Christ nous enseigne qu'il jouit

d'une même nature que le Père par suite de sa naissance, puisque la maladie de Lazare a pour fin de glorifier Dieu ; et le mystère de la foi est sauf, puisque le Fils de Dieu doit être glorifié par Lazare ! Par là, il faut comprendre que le Fils de Dieu est Dieu, mais le reconnaître comme Dieu ne doit pas nous faire oublier qu'il est aussi Fils de Dieu : si Dieu est glorifié par la résurrection de Lazare, le Fils de Dieu en est comblé de gloire.

24. Toujours le Christ se présente comme ne faisant qu'un avec son Père

La naissance du Vivant, à partir du Vivant, est inséparable du mystère de la nature divine. Le Fils de Dieu ne souffre aucune altération dans sa manière d'être, si bien que la véritable nature du Père demeure en lui. Car même en ces passages où le Christ, après avoir proclamé qu'il n'y a qu'un seul Dieu, semble laisser entendre, par l'emploi de cette expression : « un seul », qu'il ne possède pas la nature divine, il se place pourtant au sein de la nature du Père, sans porter atteinte à notre foi en un seul Dieu.

Ainsi dans sa réponse au scribe

En effet, interrogé par un scribe sur le premier commandement de la Loi, il répond : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur. Et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tous tes biens et de toute ta force. C'est le premier commandement. Le second lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas de plus grand commandement que ceux-là » (Mc 12, 29-31).

Nos gens estiment que le Christ se déclare ici d'une autre nature que celle du Dieu unique et qu'il n'a pas droit à ce qu'on lui rende un culte, puisqu'il reconnaît comme premier commandement : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur ». Et l'on poursuit : Dans la suite de ce texte, se présente-t-il vraiment comme l'objet d'un culte, puisque la Loi nous appelle à l'amour de nos proches, tout comme elle nous avait commandé de croire en un seul Seigneur ?

Mais la réponse du scribe n'est pas à négliger. Il constate : « Bien, Maître, tu as eu raison de dire que Dieu est unique et qu'il n'y en a pas d'autre que lui qui doive être aimé de tout son cœur, de toutes ses forces et de toute son âme ; et aussi qu'il faut aimer son prochain comme soi-même. Ce commandement est plus grand que tous les holocaustes et tous les sacrifices » (Mc 12, 32-33). Cette réponse du scribe semble bien concorder en tous points avec les dires du Seigneur : il nous faut aimer au fond de notre cœur le Dieu unique, mais aussi avoir une grande affection pour notre prochain, à la mesure de l'amour incontestable que nous avons pour nous-mêmes ; il reconnaît aussi que l'amour envers Dieu et le prochain est préférable aux holocaustes et aux sacrifices.

Mais voyons ce qui suit.

25. Le scribe n'est pas loin du Royaume de Dieu : il reconnaît le primat de la charité

« Jésus, voyant qu'il avait bien répondu, lui dit : Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu » (Mc 12, 34). Que veut dire une réponse aussi réservée ? La foi qui rend l'homme parfait pour le Royaume des cieux est bien : croire en un seul Dieu, le chérir de toute son âme, de toutes ses forces et de tout son cœur, aimer aussi son prochain comme soi-même. Ce scribe ne serait-il donc pas déjà dans le Royaume de Dieu, plutôt que : « pas loin » ?

Selon un autre texte, le Royaume des cieux est donné à ceux qui revêtent l'homme nu, visitent le malade, servent à manger à l'affamé, abreuvent celui qui a soif, et vont souvent voir le prisonnier : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde » (Mt 25, 34). Ailleurs, ce royaume est la récompense promise aux pauvres en esprit : « Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux » (Mt 5, 3). Pour tous ceux-ci, leur gain est parfait, leur jouissance est complète, les voici tranquilles : l'héritage du Royaume leur est assuré !

La déclaration du jeune homme [31] avait-elle moins de valeur que tout cela ? Car puisqu'il met sur le même pied l'amour de soi-même et l'amour du prochain, que lui manque-t-il pour arri-

31. Hilaire parle d'un « jeune homme », alors que dans Marc (Mc 12, 28) rien ne précise que le scribe était un adolescent. Confusion avec Mt 19, 22.

ver à la perfection qu'assure une bonne conduite ? C'est donc qu'être bienveillant à l'occasion et prêt à rendre service n'est pas encore la charité parfaite : certes, la charité parfaite, parce qu'elle ne néglige rien de ce qu'elle doit à l'autre, s'acquitte de tout ce qu'exige une bienveillance qui rend à l'autre autant qu'il lui a été donné. Mais l'ignorance du scribe le retient éloigné du mystère parfait ; si le Seigneur loue sa déclaration où il fait preuve de sa foi, s'il lui répond qu'il n'est pas loin du Royaume de Dieu, il ne s'engage pourtant pas encore à lui donner ce que possède déjà la bienheureuse espérance. Car il y tendait d'un pas allègre, lui qui plaçait au-dessus de tout la tendresse envers Dieu et qui mettait l'amour du prochain sur le même pied que l'amour de soi-même. Du moins, comme il faisait passer l'amour de Dieu avant la charité envers le prochain, il n'était plus tenu aux prescriptions des holocaustes et des sacrifices. Il n'était pas loin du mystère de l'Evangile.

26. Mais pourtant, il n'est pas encore dans le Royaume : il ne reconnaît pas le Christ comme Fils de Dieu

Le même passage nous permet de comprendre pourquoi le Seigneur dit au scribe : Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu, plutôt que : Tu seras dans le Royaume de Dieu. Voici la suite du texte : « Et personne n'osait plus l'interroger. Jésus enseignant dans le temple, dit en guide de réponse : Comment les scribes précisent-ils que le Christ est fils de David ? Car David lui-même, dit dans l'Esprit-Saint : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Siège à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis un escabeau pour tes pieds. David lui-même l'appelle : Seigneur ; comment peut-il être son fils ? » (Mc 12, 34-37).

Le scribe n'est pas loin du Royaume de Dieu quand il reconnaît un Dieu unique qui doit être aimé par-dessus tout. Mais sa propre déclaration lui signale qu'il ignore le mystère contenu dans la Loi, qu'il ne sait pas que le Christ Seigneur, Fils de Dieu, doit être inclus dans la confession d'un seul Seigneur, par la nature de sa naissance. Avouer, selon la Loi, qu'il n'y a qu'un unique Seigneur, semblait ne laisser au Fils de Dieu rien qui lui permette d'exister dans le mystère de l'unique Seigneur. Aussi le Christ demande au scribe : David peut-il appeler le Christ son fils ? Puisque David le reconnaît pour son Seigneur,

il serait contraire à la nature que le fils d'un tel patriarche soit aussi son Seigneur. C'est pourquoi le Seigneur s'adresse au scribe qui ne voit en lui que la chair, et ne le saisit que comme le fils de Marie, laquelle est une descendante de David [32], et lui rappelle que, selon l'Esprit, le Christ est plutôt le Seigneur de David que son fils.

C'est donc que ce texte : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur » (Mc 12, 29) n'envisage pas le Christ comme étant en dehors de l'unique Seigneur, lui que le Seigneur a engendré de son sein avant l'aurore [33] ; ce n'est pas que le Christ oublie la Loi et qu'il ne sache qu'on ne doit reconnaître aucun autre Seigneur que le Dieu unique ; mais sans porter atteinte à la foi qui découle de la Loi, on doit comprendre qu'il est Seigneur, lui qui, par le mystère d'une naissance conforme à la nature, procède du sein du Dieu incorporel. Puisqu'il est l'Un né de l'Un, par la nature de l'unique Seigneur, il a en lui d'être par nature ce qu'est le Seigneur.

27. Dans le mystère du Dieu un, le Fils n'est pas moins Seigneur que le Père

Reste-t-il donc maintenant encore quelque point obscur ? Le Seigneur lui-même nous enseigne que le premier commandement de la Loi consiste à reconnaître et à aimer l'unique Seigneur, et pour convaincre le scribe qu'il est Seigneur, il lui apporte, non pas son propre témoignage, mais le témoignage du prophète, ce témoignage laissant toutefois entendre que s'il est Seigneur, c'est qu'il est Fils de Dieu.

En effet, par sa naissance, le Christ demeure dans le mystère du Dieu Un, car, possédant en lui la nature de Dieu, le Fils de Dieu n'en sort pas pour constituer un autre Dieu d'une nature différente. Et la vérité de cette génération n'enlève pas au Père son titre de Seigneur et donne au Fils d'être lui aussi, le Seigneur. Ainsi le Père conserve sa primauté, et le Fils garde sa nature. Par là, bien que Dieu le Père soit le seul Seigneur, le Seigneur Unique engendré n'est pas séparé du seul Seigneur,

32. Cf. Mt 1, 20 ; Rm 1, 3-4.
33. Cf. Ps 109, 5.

puisque Unique né de l'Unique, il existe comme personne, dans le seul Seigneur.

C'est ainsi que, tout en enseignant selon la Loi, qu'il n'y a qu'un unique Seigneur, le Christ tient à préciser par le témoignage du prophète, que lui aussi est Seigneur.

B) « TOI, LE SEUL VRAI DIEU »

28. Voici un autre texte utilisé par les hérétiques : « Toi, le seul vrai Dieu »

A la foi transmise par l'Evangile d'étendre sa réponse aux autres propos qu'avance l'égarement impie de nos gens. Qu'elle se défende sur le terrain même où elle se voit attaquée, et, remportant la victoire par les armes préparées pour sa perte, qu'elle démontre que les paroles de l'unique Esprit sont aussi l'enseignement de l'unique foi ! Car il n'y a pas d'autre Christ que celui que nous annonce l'Evangile : le vrai Dieu qui demeure dans la gloire de l'unique vrai Dieu ; et comme il s'affirme Seigneur en s'appuyant sur la Loi, lorsqu'on semble nier qu'il le soit, ainsi dans les Evangiles il se présente comme vrai Dieu, lors même que l'on estime que ce n'est pas évident.

De fait, pour ne pas le reconnaître vrai Dieu, les hérétiques prennent prétexte de cette phrase : « La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn 17, 3). Car, prétendent-ils, en disant : « Toi, le seul vrai Dieu », le Christ se dissocie du vrai Dieu par l'exclusion que suppose le mot : « seul », puisque le seul vrai Dieu ne supporterait pas d'être conçu autrement que comme un Dieu unique. C'est exact : la foi qui nous vient des Apôtres, n'admet pas l'existence de deux vrais Dieux, car rien d'étranger à la nature du Dieu unique ne saurait être mis au niveau de la réalité qu'est cette nature. Car le Dieu unique ne serait plus en vérité le Dieu unique, s'il existait, en dehors de la nature du vrai Dieu unique, un autre Dieu d'une autre espèce, et qui ne lui soit pas identique en nature par suite de sa naissance [34].

29. Pour l'expliquer, replaçons-le dans son contexte

Mais pour que l'on comprenne bien qu'en ce texte, le Seigneur s'affirme vrai Dieu dans la nature de l'unique vrai Dieu, sans qu'il soit possible d'en douter, le déroulement de notre exposé se fera à partir de textes qui se situent plus haut, mais qui ont pourtant un lien avec

34. « Naturalis » = identique en nature = « homoousios ».

le passage que nous étudions, et qui forment un tout avec lui [35]. Ainsi, après avoir établi par degrés notre foi, confiants dans la certitude d'avoir été libérés, nous pourrons alors nous reposer sur ce sommet : le Christ, vrai Dieu.

Partons donc du mystère contenu dans cette parole du Christ : « Qui m'a vu, a vu le Père » (Jn 14, 9), et : « Vous ne me croyez pas ? Je suis dans le Père, et le Père est en moi. Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, mais le Père lui-même qui demeure en moi, accomplit lui-même ses œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père et le Père est en moi. Croyez-le du moins à cause de ces œuvres » (Jn 14, 10-12). Après cet exposé aux multiples résonances, qui traduit des mystères profonds, vient donc la réponse des disciples : « Nous voyons maintenant que tu sais tout, tu n'as pas besoin qu'on t'interroge ! Cette fois, nous croyons que tu es sorti de Dieu ! » (Jn 16, 30).

Les Apôtres ont perçu dans le Christ la nature de Dieu en voyant en lui les merveilles de Dieu. Car savoir toutes choses, connaître les pensées du cœur est plutôt le fait du Fils de Dieu que de son envoyé. Par cette réplique, ils l'avouent : ils croient le Christ sorti de Dieu, puisque la puissance de la nature divine réside en lui.

30. Le Seigneur parle aux Apôtres de sa naissance du Père

Or le Seigneur, tout en louant leur perspicacité, répond aux Apôtres qu'il n'a pas seulement été envoyé, mais qu'il est sorti de Dieu, rendant compte ainsi par ce terme : « sorti » du fait [36] de sa naissance du Dieu incorporel. Déjà, en effet, il leur avait parlé de sa naissance en se servant du même mot : « sorti » : « Vous m'aimez, disait-il, et vous croyez que je suis sorti de Dieu, et que je suis venu du Père dans ce monde » (Jn 16, 27-28). Car s'il était venu du Père en ce monde, c'est qu'il était sorti de Dieu. Aussi, pour que l'on comprenne que par ce mot : « Sorti », il a bien en vue sa naissance, il ajoute qu'il est venu du Père. Puisqu'il est venu du Père, c'est qu'il est sorti de Dieu ; sa sortie de Dieu, exprimée dans le texte, accompagnée du nom de Père, c'est tout simplement sa naissance parfaite.

C'est pourquoi il dit aux Apôtres qui comprennent le mystère de sa sortie : « Vous croyez à présent ? Mais voici venir l'heure — elle est venue — où vous serez dispersés chacun de son côté, et vous me laisserez seul. Mais non, je ne suis pas seul, le Père est avec moi ! » (Jn 16, 31-32). Pour nous enseigner que sa sortie n'est pas une séparation d'avec Dieu le Père, mais une naissance qui conserve au Fils la nature de Dieu le Père, le Christ ajoute donc qu'il n'est pas seul, mais que le Père est avec lui, c'est-à-dire que par la puissance et l'unité de leur nature, le Père qui demeure en lui, est avec lui, parle à travers lui, agit dans

35. Pour expliquer Jn 17, 3, Hilaire part de Jn 14, 9-10 qui introduit à Jn 16, 30 et sv., texte développé assez longuement et qui précède le passage dont il est ici question.

36. « Du fait de sa naissance » pour traduire « profectum nativitatis » dans le même sens que « sa sortie du Père ».

ses œuvres [37]. Ensuite, pour leur montrer la raison de tout ce langage, il ajoute : « Je vous ai dit tout cela pour qu'en moi vous ayez la paix. Vous aurez à souffrir dans ce monde, mais gardez courage : j'ai vaincu le monde ! » (Jn 16, 33).

Voilà pourquoi il leur a parlé ainsi : ils doivent demeurer en lui dans la paix, et ne pas se déchirer les uns les autres en se querellant avec passion, dans toutes sortes de polémiques sur la foi : celui qui reste seul n'est pas seul, celui qui est sorti de Dieu possède ce Dieu dont il est sorti ; par la suite, lorsqu'ils seront maltraités en ce monde, ils n'auront qu'à attendre avec patience la réalisation des promesses de celui qui a vaincu le monde, en sortant de Dieu tout en ayant Dieu avec lui.

31. Dans cette naissance, le Fils n'est pas inférieur au Père

Enfin, pour exprimer la foi qui rend compte de tout ce mystère, le Christ lève les yeux au ciel et dit : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie. Tu lui as donné pouvoir sur toute chair, pour qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés » (Jn 17, 1-2).

Le Seigneur demande à être glorifié : verrais-tu là une marque de faiblesse ? Certes, il ferait preuve de faiblesse, s'il demandait à être glorifié pour un autre motif que pour rendre gloire au Père qui le glorifie. Nous avons parlé dans un autre livre de cette gloire reçue et rendue [38], et il semble superflu de revenir encore sur cette question. Du moins, cela ne fait pas de doute : si le Fils demande la gloire, c'est pour glorifier son Père qui lui donne cette gloire.

Mais le fait qu'il ait reçu pouvoir sur toute chair, serait peut-être une marque de faiblesse ? Oui, il en serait ainsi si le Fils n'était pas capable de donner la vie éternelle à ceux qui lui ont été confiés. Mais voici : il a reçu ce pouvoir, et du coup, on impute à sa nature quelque faiblesse. Certes, on pourrait y voir une faiblesse, si le Christ n'était pas vrai Dieu par naissance, mais s'il l'était par innascibilité. Oui, il a reçu ce pouvoir, mais cela nous montre uniquement que dans sa naissance, il a reçu ce qu'il est ; ce don n'a pas à être mis au compte d'une faiblesse, puisqu'il permet à cet être qui naît, d'être en perfection tout ce qu'est Dieu. Car, puisque dans la naissance parfaite du Dieu bienheureux, le Dieu innascible est l'Auteur du Dieu Unique Engendré, c'est bien la réalité mystérieuse de la paternité divine qui est à la source de la naissance du Fils. Au reste, il ne saurait être une atteinte à la personne du Fils, ce pouvoir qui le fait être, par sa vraie naissance, image parfaite de son Auteur ! Car d'avoir reçu pouvoir sur toute chair, d'avoir reçu un pouvoir qui consiste à donner à la chair la vie éternelle, ceci exige que celui qui donne soit Père, et qu'il soit Dieu celui qui reçoit : on

37. Cf. Jn 14, 10-11.
38. Cf. Livre III, chap. 12-13.

voit qu'il s'agit du Père puisqu'il donne, et le Fils est bien Dieu, puisqu'il reçoit le pouvoir de donner la vie éternelle.

Le pouvoir donné au Fils est le pouvoir du Père

Tout le pouvoir dont jouit le Fils lui vient donc de sa nature et de sa naissance ; ce pouvoir lui est donné, et de ce fait, il ne le sépare pas de son Auteur, puisque ce pouvoir qui lui est donné, appartient en propre au Père, à savoir donner la vie éternelle et changer l'homme périssable en un être incorruptible. Par conséquent, le Père a tout donné et le Fils a tout reçu. Cela ne fait aucun doute, puisque celui-ci nous le certifie : « Tout ce qu'a le Père est à moi » (Jn 16, 15). Et ces derniers mots ne concernent pas ce que l'on voit ici-bas, ni les divers changements possibles des éléments de ce monde, mais, nous laissant entrevoir la gloire de la divinité bienheureuse et parfaite, ils nous montrent que Dieu le Fils doit être compris comme Dieu, doté des perfections qui sont celles de Dieu : la majesté, l'éternité, la providence et la puissance. Non pas que Dieu posséderait ces perfections d'une manière telle que l'on devrait croire qu'il se situerait en dehors d'elles, mais c'est plutôt qu'il nous laisse entendre par là ce dont il jouit, en termes adaptés à la toute petite conception que peut s'en faire notre intelligence.

Le Fils Unique nous enseigne donc ici qu'il possède toutes les perfections du Père, et comme il avait affirmé que l'Esprit-Saint devait recevoir de lui, il ajoute : « Tout ce qu'a le Père est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit : il recevra de moi ». Tout ce qu'a le Père est à lui, c'est-à-dire ce qui a été donné et ce qui a été reçu. Mais ces dons ne portent pas atteinte à la divinité du Fils, ils le font jouir des mêmes perfections que celles du Père.

32. Comment croire en Dieu sans croire au Christ ? Le Christ est notre vie !

Le Seigneur utilise donc un langage progressif pour nous permettre de mieux comprendre ce qu'il est : il nous apprend qu'il est sorti de Dieu, il affirme que le Père est avec lui, il nous garantit qu'il a vaincu le monde ; glorifié par le Père, il glorifiera le Père, l'autorité qu'il a reçue lui permettra de donner à toute chair la vie éternelle [39] ; pour terminer, il clôt toutes ces affirmations par cet énoncé parfait : « La vie éternelle, c'est de te connaître, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé : Jésus-Christ » (Jn 17, 3).

Apprends donc, hérétique, à parler de la foi en la vie éternelle, ou du moins à croire ce qu'il en est ! Et si tu le peux, sépare le Christ de Dieu, le Fils du Père, le Dieu au-dessus de tout du vrai Dieu, le seul de l'Unique — car il y a « Un seul Seigneur Jésus-Christ » (1 Co 8, 6) —, si la vie éternelle est de croire en un seul vrai Dieu sans croire au

39. Cf. Jn 16, 27, 32, 33 ; 17, 1, 2.

Christ. Mais si dissocier le Christ du seul vrai Dieu nous empêche de saisir la vie éternelle en reconnaissant le seul Dieu véritable, je ne comprends vraiment pas comment nous pourrions séparer dans notre foi le Christ du vrai Dieu, quand il est inséparable de lui lorsqu'il s'agit de notre salut !

33. Au reste, reprenons ce texte

Retarder la solution de questions difficiles déçoit l'attente des lecteurs, je le sais ; cependant, remettant à plus tard l'exposé complet de la vérité, j'estime qu'il est profitable pour un certain progrès de notre foi, de te combattre, hérétique, en me servant des mêmes paroles de l'Ecriture dont tu te sers.

Tu entends l'affirmation du Seigneur : « La vie éternelle, c'est de te connaître, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé : Jésus-Christ » (Jn 17, 3). Je te le demande : Qu'est-ce qui te pousse à penser que le Christ ne serait pas vrai Dieu ? Car ici, aucune autre indication n'est suggérée pour t'indiquer ce que tu dois penser du Christ. Ce texte ne porte pas autre chose que « Jésus-Christ », on ne lit pas : « Fils de l'homme », comme le Christ a coutume de s'appeler [40]. Il n'y a pas : « Fils de Dieu », comme il lui arrive de le déclarer de lui-même [41]. Il ne porte pas : « Le pain vivant descendu du ciel » (Jn 6, 51), formule qu'il répète à son sujet, au grand scandale de beaucoup. Non, dans cette phrase : « Toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé : Jésus-Christ », le Christ omet tous les titres et les affirmations qui lui viennent de sa nature ou du corps qu'il assuma : ainsi, puisque reconnaître Dieu et Jésus-Christ nous assure la vie éternelle, cela nous montre sans aucun doute que Jésus-Christ est Dieu.

34. « Toi, le seul vrai Dieu » est suivi de : « et celui que tu as envoyé »

Mais cette précision : « Toi, le seul » souligne peut-être que le Christ n'est pas uni à Dieu dans la communion à une même nature ? Certes, elle le soulignerait, si à cette parole : « Toi, le seul vrai Dieu », ne faisait suite aussitôt : « Et celui que tu as envoyé : Jésus-Christ ». J'en appelle à l'intelligence de celui qui entend ces deux textes : Qui est Jésus-Christ ? Si le Père est le seul vrai Dieu, le Christ le sera-t-il aussi ? Mais si le Père est seul vrai Dieu, il n'y a sans doute plus moyen que le Fils soit Dieu. Certes, il ne pourrait l'être, si pour le Père, être seul Dieu ne permettait pas au Christ d'être seul Seigneur ! Si donc, le fait que le Père, Dieu unique, n'enlève pas au Christ Jésus d'être Seigneur unique [42], de même, le fait que Dieu le Père soit seul vrai Dieu, n'enlève pas au Christ Jésus d'être vrai Dieu : de fait, pour mériter la vie éternelle, il faut croire au seul vrai Dieu, mais aussi croire au Christ !

40. Cf. Jn 3, 13.
41. Cf. Jn 9, 35.
42. Cf. 1 Co 8, 6 ; Livre VIII, chap. 35.

35. Le seul vrai Dieu, c'est le Père et le Fils

Et maintenant, je te le demande, hérétique, quelle idée ta sottise se fait-elle du Christ, comment faut-il le croire ? Ne le vois-tu pas ce Christ : il accorde la vie éternelle ; il doit être glorifié par le Père, et il le glorifie ; il a vaincu le monde ; il est laissé seul, mais il n'est pas seul, car le Père est avec lui. Il est sorti de Dieu et il vient du Père ? Quelle réalité et quelle nature attribueras-tu à un être né avec de telles capacités, des capacités qui sont celles de Dieu ? Car nous croirons sans profit au Père, le seul vrai Dieu, si nous ne croyons pas aussi en celui qu'il a envoyé : Jésus-Christ ? Pourquoi hésiter ? Pourquoi tergiverser ? Enseigne-moi quel Christ je dois reconnaître ! Car toi qui nies ce qui est écrit, que te reste-t-il à faire, sinon de croire en ce qui n'a pas été écrit ?

O volonté qui fera ton malheur ! Imposture qui se dresse contre la vérité ! Puisque le Christ est inclus dans la foi et dans la confession du vrai Dieu le Père, dis-moi, au nom de quelle foi rejettes-tu le vrai Dieu pour prétendre qu'il n'est qu'une créature ? Car nulle foi digne de ce nom, ne demanderait de croire dans le seul vrai Dieu sans croire au Christ !

Mais ton esprit est trop étroit, hérétique, oui, il est trop petit pour recevoir le Souffle divin [44], le sens des paroles célestes lui échappe ! C'est plutôt le souffle de ton erreur venimeuse qui te porte à nier que pour obtenir la vie éternelle, il faut reconnaître le Christ inclus dans la foi au seul vrai Dieu !

36. Telle est la foi de l'Eglise !

Oui, si la foi de l'Eglise reconnaît un seul vrai Dieu, le Père, elle reconnaît aussi le Christ. Si elle ne reconnaissait pas le Christ vrai Dieu, elle ne reconnaîtrait pas non plus le seul vrai Dieu, le Père. A l'inverse, si elle ne reconnaissait pas le seul vrai Dieu, le Père, elle ne reconnaîtrait pas non plus le Christ. Car du fait qu'elle proclame le Christ vrai Dieu, elle proclame aussi que le Père est vrai Dieu. Ainsi, affirmer que seul le Père est vrai Dieu, c'est prouver que le Christ, lui aussi, est vrai Dieu.

43. Cf. Jn 17, 2, 1 : 16, 33, 32, 27-28.
44. « Souffle divin » plutôt que « Esprit-Saint », pour rendre le jeu de mot de ce passage : « Spiritus » — « inspiratus ».

En effet, la naissance selon la nature de Dieu le Fils unique, ne lui apporte aucun changement de nature, et celui qui, selon la nature de la génération divine, existe en tant que personne, comme Dieu procédant de celui qui existe lui aussi en tant que personne, n'est donc pas séparable, dans la vérité de sa nature, de celui qui est seul vrai Dieu. La nature suit donc sa vraie loi : la vérité de la nature amène la vérité de la naissance, et le Dieu unique n'engendre pas un Dieu doté d'une nature autre que la sienne. C'est pourquoi le mystère de Dieu n'est pas celui d'un Dieu solitaire ; il ne s'explique pas non plus par des natures diverses : car celui qui procède de Dieu le Père avec la jouissance propre de ce qui caractérise la nature divine, n'a pas à être regardé comme un autre Dieu ni a être confondu avec celui que la vérité de sa naissance nous apprend à reconnaître comme son Père.

Le Dieu né ne perd donc pas la caractéristique de sa nature, et par la puissance de sa nature [45], il est en celui dont il possède en lui-même la nature, par sa naissance réelle. Car en lui, la divinité n'est ni modifiée, ni amoindrie : si sa naissance apportait au Fils quelque défaut, cette imperfection lui viendrait de la nature par laquelle il existe, et celui qui est engendré de Dieu ne serait plus vraiment ce qu'est Dieu ; ainsi, ce n'est pas à celui qui existerait par sa naissance en une substance nouvelle, que porterait atteinte cette altération, mais au Père qui, impuissant à maintenir la persistance de sa nature au cours de la naissance du Fils, engendrerait alors un être qui lui serait extérieur et étranger.

37. Une génération éternelle qui n'a pas de commune mesure avec ce que nous connaissons ici-bas

Nous l'avons souvent rappelé : l'unité de Dieu le Père et de Dieu le Fils, exclut toute imperfection que pourraient lui attribuer nos vues humaines. Elle ne comporte ni relation de cause à effet [46], ni enchaînement, ni émanation, comme il en est d'une source qui coule en ruisseau à partir d'un point donné, d'un arbre dont la branche est fixée au tronc, ou d'un feu qui propage

45. Cf. Livre V, chap. 37 où l'idée et l'expression se retrouvent par deux fois.

46. « Extensio ».

sa chaleur dans l'espace. Car en tous ces exemples, par un développement irréversible, ce qui naît demeure plutôt dépendant d'un autre sans exister par soi-même. La chaleur est dans le feu, la branche sur l'arbre, le ruisseau dans la source. Il s'agit d'une seule réalité plutôt que d'une réalité qui viendrait d'une autre : la branche n'est pas autre chose que l'arbre, le feu n'est pas autre que la chaleur, ni la source que le ruisseau.

Mais par contre, Dieu, le Fils unique, est un Dieu subsistant en tant que personne, par une naissance parfaite et inénarrable. Il est le véritable rejeton du Dieu innascible, le produit incorporel de la génération d'une nature incorporelle, le Dieu vivant et vrai, procédant du Dieu vivant et vrai, un Dieu dont la nature est inséparable de celle de Dieu. Et ceci parce que la naissance du Fils en tant que personne subsistante, n'assure pas la perfection d'un Dieu d'une autre nature, et parce que la génération qui lui communique sa substance, ne change pas, chez celui qui est engendré, la nature de cette substance.

38. Et la chair entre dans ce mystère de la gloire du Verbe

Mais voilà qu'intervient le mystère dans lequel le Fils prit notre chair : par son obéissance qui le porte à se dépouiller de sa forme de Dieu [47], le Christ, né comme homme, prend sur lui une nouvelle nature ; ceci, non pas au détriment de sa puissance et de sa nature, mais par un changement d'état. S'étant donc dépouillé de sa forme de Dieu, l'être qui était né, avait reçu la forme d'esclave. Mais cette incarnation du Fils n'avait pas affecté la nature du Père, avec lequel le Fils jouit d'une unité de nature ; et bien que celui-ci demeurait en possession de toute la puissance de sa nature, sa condition nouvelle dans le temps lui avait fait perdre pourtant, avec la forme de Dieu, l'unité de la nature divine, étant donné qu'il avait pris un corps d'homme.

Or voici le couronnement du mystère de l'économie divine : par une faveur de la volonté du Père, le Fils en son entier, c'est-à-dire homme et Dieu, serait maintenant élevé à l'unité de la nature du Père, et celui qui avait gardé la puissance de la nature divine, garderait encore la nature qui lui revient. Car de ce fait, l'homme acquiert cette grâce d'être Dieu.

47. Cf. Ph 2, 6-8.

Cependant l'homme assumé n'aurait pu en aucune façon demeurer dans l'unité de Dieu, si le fait que le Verbe était un avec Dieu ne lui avait permis d'atteindre à l'unité de nature avec Dieu : ainsi, c'est parce que Dieu le Verbe est en possession de la nature de Dieu, que le « Verbe fait chair » (Jn 1, 14) est à son tour dans la nature de Dieu ; et de la sorte, l'homme Jésus est « Dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 11), parce que la chair est unie à la gloire du Verbe. Le Verbe fait chair peut alors retrouver l'unité de nature avec le Père, qui était sienne ; il le peut même en tant qu'homme, puisque la chair assumée est maintenant capable de retenir la gloire du Verbe.

L'unité que le Fils avait auprès du Père devait donc lui être rendue, pour que l'être né de la nature du Père demeure à nouveau en celui-ci pour y être glorifié : car la nouveauté qui découlait du plan de Dieu, portait atteinte à l'unité ; et pour que celle-ci retrouve sa perfection d'antan, il était maintenant indispensable que la chair assumée soit glorifiée dans le Fils [48].

39. Telle est la prière que le Christ adressait à son Père...

Et voilà pourquoi, après s'être tellement efforcé de préparer les esprits à comprendre ce mystère de foi en disant : « La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé : Jésus-Christ » (Jn 17, 3) le Christ ajoute ensuite : « Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que tu m'avais donnée à faire » (Jn 17, 4), pour souligner que son obéissance entrait dans la réalisation du plan divin le concernant. Puis il nous fait comprendre la récompense que lui a méritée son obéissance, et il nous dévoile le mystère de toute l'économie divine : « Et maintenant, continue-t-il, glorifie-moi, Père, auprès de toi, de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fût » (Jn 17, 5).

A celui qui refuse d'admettre que le Christ demeure dans la nature de Dieu, et qui ne veut pas croire qu'il est inséparable

48. Malgré son langage inusité, Hilaire veut laisser entendre que le Fils de Dieu a renoncé à l'état de gloire propre au Verbe de Dieu, en apparaissant ici-bas dans un état d'obscurité, d'humilité et de limitation (amiserat tamen, cum forma Dei, naturae Dei secundum adsumptum hominem unitatem). Le Fils de Dieu a renoncé à la gloire due à sa nature divine quand il devint homme, et cette gloire lui fut rendue, lorsqu'il ressuscita d'entre les morts (glorificata apud se fuisset carnis adsumptio).

du seul vrai Dieu et identique à lui, je demande de m'expliquer le sens de cette prière : « Et maintenant, glorifie-moi, Père, auprès de toi ». Car pourquoi le Père le glorifierait-il auprès de lui ? Quelle est la portée de cette demande ? Qui concerne-t-elle ? Le Père n'a pas besoin de gloire, ce n'est pas lui qui s'est anéanti, en laissant la forme qu'il avait dans la gloire ! Comment donc le Père doit-il glorifier le Fils auprès de lui, et le glorifier de cette gloire que le Fils avait auprès de lui, avant la création du monde ?

Au reste, quel est le sens de ces mots : « Avoir auprès de lui » ? Le Christ ne dit pas : « La gloire que j'avais avant que le monde fût, lorsque j'étais auprès de toi », mais : « La gloire que j'avais auprès de toi ». Car « Etre auprès de toi » signifierait un être qui existe à côté ; tandis que « Avoir auprès de toi », nous enseigne le mystère de la nature du Fils. De plus : « Glorifie-moi auprès de toi », n'a pas le même sens que : « Glorifie-moi ». La gloire que le Christ demande n'est pas que lui soit attribué en propre un honneur quelconque, mais il prie le Père de le glorifier auprès de lui.

...Lui demandant d'être glorifié près de lui

En effet, le Père devait glorifier le Christ auprès de lui, afin qu'il demeure dans l'unité du Père comme il y demeurait auparavant, lui qui, par obéissance au plan divin, avait laissé l'unité qu'il possédait avec son Père ; ce qui veut dire que par cette glorification, le Fils doit être à nouveau dans cette nature où il était un avec le Père, dans le mystère de sa naissance divine, et qu'il doit être glorifié par le Père en lui. De la sorte, il conserverait tout ce qu'il avait auparavant auprès du Père, et d'avoir pris la condition d'esclave, ne l'empêcherait pas de posséder la nature qui jouit de la condition divine ; au contraire, le Père glorifierait auprès de lui la condition d'esclave, pour qu'elle demeure dans la condition divine. Car celui qui demeurait dans la condition divine, est bien le même que l'on a vu dans la condition d'esclave. Et puisque la condition d'esclave devait être glorifiée dans la condition divine, elle devait être glorifiée auprès de celui-là même en qui celui qui avait pris la condition d'esclave devait être honoré.

40. La même affirmation se retrouve ailleurs dans l'Evangile

Or cette demande du Seigneur n'est pas une nouveauté, et ce n'est pas la seule fois que nous la rencontrons dans l'enseignement donné par l'Evangile. Car dans la très belle action de grâces suscitée par son espérance, le Seigneur insiste encore sur le mystère d'un Dieu Père qui doit glorifier son Fils auprès de lui. Judas étant sorti pour aller le trahir, le Christ, transporté de joie à la pensée de mener à son achèvement le plan divin, s'écrie : « Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en lui. Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui, et il le glorifiera bientôt » (Jn 13, 31-32).

Comment notre âme appesantie par un corps de boue, comment notre esprit infecté et sali par une conscience souillée de péchés, sont-ils encore capables de s'enfler au point de critiquer ce que Dieu nous dit à son sujet ? Nous regardant comme experts pour juger cette nature divine, allons-nous nous dresser contre Dieu dans des controverses impies suscitées par notre esprit de chicane ? Car le Seigneur nous traduit la foi, telle qu'elle ressort de l'Evangile, en des termes les plus simples possible : il adapte ses paroles à notre intelligence, dans toute la mesure exigée par la faiblesse de notre nature. A vrai dire, le sens le plus clair de cette parole : « Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié », ne fait, je crois, aucun doute. C'est en effet, à la chair et non au Verbe, que toute la gloire divine est acquise ; c'est-à-dire non pas en raison de la naissance de Dieu, mais par suite de l'économie de la naissance du Christ comme homme.

Or je te demande : Que signifie ce qui suit : « Et Dieu a été glorifié en lui » ? Car c'est bien cela que j'entends : « Dieu a été glorifié en lui », et j'ignore ce que cela veut dire selon ton interprétation à toi, hérétique ! Pour moi, Dieu a été glorifié en lui, cela signifie : dans le Fils de l'homme. La question est de savoir si le Fils de l'homme est le même que le Fils de Dieu. Mais il n'y a pas d'un côté le Fils de l'homme et d'un autre côté le Fils de Dieu — car : « Le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14) —, et le Fils de Dieu est bien le Fils de l'homme ; dès lors je voudrais bien savoir quel est ce Dieu glorifié dans ce Fils de l'homme qui est aussi Fils de Dieu : car c'est Dieu qui a été glorifié dans ce Fils de l'homme qui est en même temps Fils de Dieu !

41. Dieu a glorifié le Christ en lui

Voici donc Dieu glorifié dans le Fils de l'homme qui est aussi Fils de Dieu ; voyons maintenant ce que veut dire le troisième membre de phrase : « Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui ».

Dis-moi, je te prie, quel est donc ce mystère caché dans un enseignement si profond ? Dieu glorifie en lui un Dieu glorifié dans le Fils de l'homme glorifié ! La gloire de Dieu réside dans le Fils de l'homme, et dans la gloire du Fils de l'homme, Dieu glorifie en lui la gloire de Dieu ! A coup sûr, l'homme ne saurait être glorifié pour lui-même. Par ailleurs, ce Dieu qui est glorifié dans l'homme, bien qu'il reçoive cette gloire, n'est pas autre que Dieu. C'est vrai puisque, lorsque le Fils de l'homme est glorifié, Dieu glorifie en lui-même le Dieu qui le glorifie, je le reconnais : c'est la gloire de la nature de celui qui glorifie la nature du Père, qui est élevée dans la gloire de cette nature du Père. Car Dieu le Père ne se glorifie pas lui-même, mais il glorifie en lui Dieu glorifié en l'homme. Or, bien que Dieu ne se glorifie pas, le fait qu'il glorifie le Fils en lui, montre que Dieu le Père prend dans la gloire de sa nature celui qui a glorifié sa nature. Et puisque Dieu le Père, parce qu'il a été glorifié dans un homme, glorifie en lui le Dieu qui l'a glorifié, il nous montre par là qu'il est en lui, ce Dieu qu'il a glorifié, puisque c'est en lui qu'il le glorifie !

Qu'en dis-tu, hérétique ?

Et maintenant, à toi de parler, hérétique, de quelque école que tu sois ! Présente-moi les inextricables objections de ta souple doctrine ! Bien qu'elles s'entrelacent dans leurs propres liens, il n'y a pas trop à craindre d'être arrêté par leur nombre ! Car le Fils de l'homme est glorifié, Dieu est glorifié en lui, et Dieu glorifie celui qui est glorifié en l'homme. Ce n'est pas la même chose de dire : Le Fils de l'homme est glorifié parce que Dieu est glorifié dans le Fils de l'homme, ou : Dieu glorifie en lui celui qui est glorifié dans l'homme.

Traduis-moi donc par des mots ce que signifie cette phrase, telle que tu l'entends selon ton interprétation impie : « Dieu est glorifié dans le Fils de l'homme ». Dans tous les cas, c'est forcément, ou le Christ qui est glorifié dans la chair, ou le Père

qui est glorifié par le Christ. Si c'est le Christ, le Christ glorifié dans la chair est certainement Dieu. Si c'est le Père, nous sommes en présence du mystère de l'unité, puisque le Père est glorifié dans le Fils. Ou bien tu dis que c'est le Fils, et, bon gré, mal gré, tu reconnais sa divinité, ou bien tu comprends qu'il s'agit de Dieu le Père, et tu ne peux nier que la nature de Dieu le Père soit dans le Christ.

Oui, cette phrase s'entend à la fois du Fils de l'homme glorifié, et de Dieu glorifié en lui. Or si Dieu glorifie en lui le Dieu glorifié dans le Fils de l'homme, crois-tu avoir encore la possibilité d'étaler ton impiété et de prétendre que le Christ n'est pas dans la vérité de sa nature ? Car Dieu glorifie en lui le Christ né comme homme : celui-ci serait-il en dehors du Père qui le glorifie en lui ? C'est en lui, en effet, que le Père rend au Christ la gloire qu'il avait auprès de lui. Et puisque d'avoir pris la condition d'esclave lui vaut d'être élevé à la condition divine, voilà glorifié dans le Père, le Dieu glorifié dans l'homme, ce Dieu qui, avant que s'exécutât le plan divin selon lequel il se dépouilla de sa condition divine, était en Dieu ; le voici uni au Père, à la fois selon sa condition et selon la nature qu'il possède par naissance. Car la naissance ne lui donne pas une nature divine nouvelle ou étrangère, mais il existe en tant que personne par génération, Fils de nature divine, né d'un Père de nature divine.

Et puisqu'après être né de l'homme et avoir été glorifié dans l'homme, il resplendit à nouveau dans la gloire de sa nature, c'est bien en lui que Dieu glorifie ce Christ élevé à la gloire de la nature du Père, gloire dont il s'était dépouillé par son incarnation.

42. Jésus, dans la gloire de Dieu le Père

La foi exprimée par l'Apôtre met une borne à l'acharnement par trop audacieux de ton impiété ; pour t'empêcher de tomber dans l'erreur par suite de l'excès de liberté dont fait preuve ton intelligence, Paul te dit : « Et toute langue proclamera : Le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 11). Nous devons en effet le reconnaître : celui que le Père a glorifié en lui est dans la gloire du Père. Et celui que nous reconnaissons être dans la gloire du Père, celui que le Père a glorifié en lui,

doit être compris comme jouissant sans aucun doute, de tout ce que le Père possède : le Père l'a glorifié en lui, et nous avons à le reconnaître dans la gloire du Père. Car il n'est pas seulement dans la gloire de Dieu, mais « dans la gloire de Dieu le Père ». Et le Père ne l'a pas glorifié d'une gloire qui lui serait extérieure, mais il l'a glorifié en lui-même. En le rétablissant dans cette gloire qui est la sienne, dans cette gloire que le Fils avait auprès de lui, le Père le glorifie près le lui et en lui.

Ainsi, par le lien que reconnaît la foi, le Christ est saisi comme étant inséparable de Dieu, même sous son humble condition humaine, quand il s'exprime en ces termes : « La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn 17, 3). Ceci parce que, d'une part, il n'y a pas pour nous de vie éternelle si nous reconnaissons le seul Dieu Père sans le Christ, et parce que, d'autre part, le Christ est glorifié dans le Père. Or si la vie éternelle consiste précisement à connaître le seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ, nous ne saurions penser que le Christ est vrai Dieu, si la vie éternelle était de croire en Dieu sans le Christ. Et du fait que le Père, le seul Dieu, est vrai Dieu, le Christ ne pourrait être Dieu à moins que toute la gloire du Christ ne soit dans le Père, le seul vrai Dieu. En effet, si le Père glorifie le Christ en lui, et si le Père est le seul vrai Dieu, le Christ n'est pas en dehors du seul vrai Dieu, puisque le seul vrai Dieu, le Père, glorifie en lui-même le Christ glorifié en Dieu. Et le fait qu'il est glorifié par le seul vrai Dieu, en lui, ne rend pas le Christ étranger à ce seul vrai Dieu, car c'est bien en lui qu'il est glorifié.

C) « LE FILS NE PEUT RIEN FAIRE DE LUI-MEME »

43. Une nouvelle objection des hérétiques

Mais peut-être vas-tu maintenant opposer à l'affirmation de notre foi orthodoxe une objection, fruit de ta perfidie hétérodoxe : Il est une phrase, nous diras-tu, où le Christ avoue son indigence : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père » (Jn 5, 19), et là, il nous laisse entendre qu'il n'est pas vrai Dieu.

Oui, si l'indignation des Juifs, qui avait deux motifs [49], n'avait pas exigé une réponse à double sens, on serait en droit de voir ici un aveu d'impuissance, si le Fils ne peut rien faire de lui-même s'il ne le voit faire au Père. Or les Juifs accusaient le Christ de violer le sabbat et n'acceptaient pas de le reconnaître égal à Dieu, après l'avoir entendu proclamer Dieu son Père [50]. Si le Christ répond par une seule phrase à leur double reproche, crois-tu alors que la vérité de ce que nous avons dit puisse être estompée par l'humble aveu contenu dans cette réplique ?

Nous avons déjà expliqué ce passage dans un autre livre [51] ; cependant, puisque non seulement cela ne fait de tort à personne de réfléchir sur sa foi, mais qu'au contraire cela permet de mieux aimer Dieu, revenons sur ce passage, il en vaut la peine.

44. Replaçons-la dans son contexte

Or voici d'abord la raison qui obligeait le Christ à répondre à ses adversaires : « C'est pourquoi les Juifs harcelaient Jésus et cherchaient à le tuer, parce qu'il faisait ces merveilles le jour du sabbat » (Jn 5, 16). Leur colère s'était enflammée au point qu'ils désiraient le tuer parce qu'il avait accompli des miracles le jour du sabbat. Mais voyons aussi ce que le Seigneur leur répond : « Mon Père travaille en ce moment même, et moi aussi, je travaille » (Jn 5, 17). Je t'en prie, hérétique, montre-moi donc l'œuvre du Père ! Tout en effet, est par le Fils et dans le Fils, les créatures visibles et les êtres invisibles [52]. Et toi qui tiens ta sagesse d'une autre source que l'Evangile, quelque doctrine secrète a dû te mettre au courant de ce que sont les œuvres du Père, et tu es donc à même de nous montrer le Père en pleine action !

Mais si le Père travaille dans le Fils, selon ce que celui-ci en personne nous certifie : « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas moi-même, mais le Père qui demeure en moi, accomplit lui-même ses œuvres » (Jn 14, 10), vois-tu le sens de cette parole : « Mon Père travaille en ce moment même » ? Le Christ nous parle ainsi pour nous faire comprendre que la puissance de

49. Il a violé le sabbat et appelé Dieu son Père.
50. Cf. Jn 5, 16-18.
51. Cf. Livre VII, chap. 15-17.
52. Cf. Col 1, 16.

la nature du Père est en lui, une nature qui s'est servie de sa puissance pour travailler le jour du sabbat. En effet, puisque le Père agit à travers l'action du Fils, de toute évidence, le Fils agit sous l'action du Père. Et c'est pourquoi il affirme : « Mon Père travaille en ce moment même ». Ainsi l'œuvre qui s'accomplit sous leurs yeux et qui découle de ses propres paroles et de ses actions, doit être considérée comme étant en lui l'œuvre de la nature de son Père. Car cette expression : « Travaille en ce moment même » bloque en un seul et même instant sa parole et le temps où agit le Père. Ainsi on a tout lieu de croire que l'œuvre du Père n'est pas autre que celle qu'il accomplit. Car si le « Père travaille en ce moment même », cette œuvre du Père s'accomplit à l'instant où le Fils parle.

Et pour que notre foi ne se retranche pas de l'espérance en la vie éternelle en ne reconnaissant que le Père, le Christ ajoute aussitôt : « Et moi aussi, je travaille », nous montrant ainsi que le travail que le Père accomplit en ce moment, le Fils aussi l'accomplit. De la sorte, il achemine notre foi vers sa perfection : le moment où le Père agit coïncide avec le temps où le Fils agit, et ce qui est fait par le Père est fait aussi par le Fils, ce qui empêche de confondre le Père et le Fils en une personne unique.

Mais la colère de ceux qui l'écoutent a deux motifs, car on lit à la suite : « Sur quoi les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, car, non content de violer le sabbat, il appelait encore Dieu son propre Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu » (Jn 5, 18). Je le rappelle à nouveau ici : au jugement de l'évangéliste et d'après ce qu'on reconnaît d'ordinaire pour vrai chez la race humaine, le fils possède une nature semblable à celle de son père ; or si leur nature est semblable, c'est qu'elle est la même, car dans une naissance, le fils ne tire pas d'ailleurs ce qu'il est, et tout être engendré n'est pas étranger à celui qui l'engendre : pour être ce qu'il est, il doit exister à partir d'un être de même nature.

Voyons donc la réponse du Seigneur à cette double indignation : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père. Et tout ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement » (Jn 5, 19).

45. Il ne s'agit pas d'un aveu d'impuissance

Si ces lignes sont données hors de leur contexte, nous leur faisons violence en leur imposant une interprétation personnelle et en les comprenant de travers. Mais si la réponse du Seigneur correspond bien au motif de l'indignation des Juifs, eh bien, notre foi interprète justement l'enseignement du Christ et nos paroles ne sont pas celles de l'absurde hérétique qui défend les errements de son impiété.

Cherchons donc si la réponse du Christ correspond bien à l'accusation qui lui est faite de travailler le jour du sabbat. « Le Fils, dit-il, ne peut rien faire de lui-même s'il ne le voit faire au Père » (Jn 5, 19). Il avait dit plus haut : « Le Père travaille en ce moment même, et moi aussi, je travaille » (Jn 5, 17). Si ce que le Fils accomplit, il le fait sous l'action du Père, par la puissance de la nature du Père qu'il porte en lui et qui travaille en ce moment même, le jour du sabbat, alors l'œuvre du Fils qui manifeste la puissance de l'action du Père, est exempte de tout reproche. L'expression : « ne peut rien » n'est pas à mettre au compte d'une impuissance du Fils, mais elle se réfère à celui qui est à sa source : le Fils ne peut rien faire s'il ne le voit faire au Père. Ce n'est pas qu'avoir vu ce que fait le Père lui donne la puissance d'agir. Et puisque voir ne lui donne pas cette puissance, ne pouvoir faire sans voir ne porte pas atteinte à la nature du Fils, mais cette indication sur la vision que le Fils a de son Père, nous montre celui qui est à sa source. Par ces mots : « s'il ne le voit », il souligne que la vision permet de prendre conscience d'une réalité, tout comme il disait : « Je vous le dis, levez les yeux et voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson » (Jn 4, 35).

Le Père et le Fils méritent un même honneur

C'est donc dans la conscience d'avoir en lui la nature de son Père, cette nature qui travaille en lui quand il travaille, et c'est aussi pour qu'on ne s'imagine pas que le Maître du sabbat ait violé le sabbat, que le Seigneur affirme : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père » (Jn 5, 19). Il montre ainsi que son action découle de la conscience d'avoir en lui la nature de celui qui agit en lui, puisque, si lui, il travaille le jour du sabbat, c'est que le Père travaille en ce moment même, le jour du sabbat.

Mais la parole suivante répond à la colère suscitée par l'autre sujet de leur indignation : « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement » (Jn 5, 19). Reproche au Fils de Dieu sa faiblesse, enlève lui aussi l'égalité de sa nature avec le Père, si le Fils ne fait pas aussi tout ce que fait le Père, si quelque distinction est à établir entre la puissance de son Père et la sienne, entre l'activité de son Père et la sienne, s'il ne mérite pas un honneur égal, puisqu'il a en propre une égale nature et une égale puissance. Car lui-même l'affirme par la suite : « Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé » (Jn 5, 23). Allons, dissocie leur égalité, quand l'honneur qu'on leur rend n'est pas différent ! Mets

en doute la nature divine du Fils, quand le Père et le Fils agissent avec une même puissance !

46. Au reste, le Fils fait tout ce que fait le Père

Oui, pourquoi t'emparer de cette répartie du Christ pour vilipender sa divinité ? Le Christ explique pourquoi il travaille le jour du sabbat : il ne peut rien faire de lui-même, s'il ne l'a vu faire au Père. C'est pour manifester son égalité avec le Père qu'il affirme faire tout ce que fait le Père. Maintiens que sa réponse concernant le sabbat est un argument pour lui reprocher la faiblesse de sa nature, si le Fils ne fait pas comme le Père tout ce que fait celui-ci. Mais si « tout ce que » veut dire : tout sans exception, comment imaginer en lui de la faiblesse, puisque le Fils, lui aussi, peut tout ce dont le Père est capable ? Ou bien comment nier leur égalité sous prétexte d'impuissance, puisqu'un seul et même honneur est demandé pour tous les deux ? Si la puissance déployée dans l'action est la même, si l'honneur dans le culte qu'on doit leur rendre est le même, je ne vois pas pourquoi on décrierait le Christ en lui prêtant une nature débile, puisque dans le Père et dans le Fils on constate même puissance dans l'agir, et même égalité dans l'honneur rendu !

47. Le Père se complaît dans l'œuvre du Fils

Nous avons interprété ce passage d'après l'évidence même des faits ; toutefois, nous constatons que l'impiété se sert de la parole du Seigneur : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père » (Jn 5, 19), pour dénigrer la nature de Dieu le Fils, alors qu'elle devrait y voir la conscience qu'a celui-ci de posséder en lui la nature de son Père : ce pourquoi, s'appuyant sur l'exemple de son Père, il travaille le jour du sabbat. Aussi, pour que l'hérésie n'ait plus à utiliser à ses fins ce texte, il nous faut présenter un autre passage où le Seigneur s'exprime ainsi : « Je ne fais rien de moi-même, mais ce que le Père m'a enseigné, je le dis. Et celui qui m'a envoyé est avec moi. Il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît » (Jn 8, 28-29).

Comprends-tu ce que cela veut dire : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père » ? Saisis-tu quelle est la réalité mystérieuse qui sous-tend cette affirmation : « Je ne fais rien de moi-même », et encore : « Il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît » ? Car si le Christ ne fait rien de lui-même parce que le Père demeure en lui, comment expliquer à l'inverse que si le Père ne le laisse pas seul, c'est parce qu'il fait ce qui lui plaît ? Hérétique, l'antinomie qui ressort de ces textes n'est guère conciliable avec ta pensée : le Christ ne peut rien faire si le Père qui est en lui, ne lui montre, et par ailleurs, si le Père demeure en lui, c'est parce qu'il fait toujours ce qui lui plaît[53] ! Mais s'il ne peut rien faire de lui-même,

53. Cf. Jn 5, 19 ; 14, 10.

étant donné que le Père demeure en lui, comment aurait-il mérité que le Père demeure en lui parce qu'il fait ce qui lui plaît ? Car on n'a aucun mérite à ne pas faire de soi-même ce que l'on fait. A l'inverse, comment les actions du Fils plairaient-elles au Père, puisque c'est le Père qui, dans le Fils accomplit ces actions ?

Hérésie, te voilà dans l'embarras ! La conviction solidement assurée de notre foi te ferme la bouche ! Le Fils agit-il ou n'agit-il pas ? S'il n'agit pas, comment le Père se plairait-il dans l'œuvre du Fils ? Mais s'il agit, comment fait-il des actions qu'il ne fait pas de lui-même ? Car ici, il aurait à son compte d'avoir fait ce qui plaît au Père, et là, il n'aurait aucun mérite d'avoir accompli des actes qu'il n'a pas fait de lui-même.

48. Voilà qui prouve l'unité de leur nature

Mais voilà bien cette unité de nature que tu rejettes : le Fils agit par lui-même, mais il n'agit pas de lui-même ; il n'agit pas de lui-même pour que le Père agisse par lui. Vois le Fils qui agit et le Père qui agit par lui. Le Fils n'agit pas de lui-même parce que son dessein est de nous révéler le Père qui demeure en lui. Il agit par lui-même, puisque, en raison de sa naissance comme Fils, il fait ce qui plaît au Père.

Si son action n'avait pas pour but de faire ce qui plaît au Père, c'est vrai, il ferait preuve de faiblesse en n'agissant pas de lui-même. Et même, il n'aurait pas une même nature avec le Père s'il ne faisait pas ce que fait le Père, et ce en quoi il se complaît, s'il n'agissait pas par lui-même, mais préparé à l'action par le Père qui demeure en lui.

Sans doute, en demeurant en lui, le Père l'enseigne, et en agissant, le Fils n'agit pas de lui-même, mais, tout en n'agissant pas de lui-même, c'est tout de même lui qui agit, lorsqu'il fait le bon plaisir du Père. Ainsi l'on voit que celui qui agit est en possession de l'unique nature divine : le Fils qui travaille ne travaille pas de lui-même, et le Père qui n'a pas travaillé lui-même, a pourtant travaillé.

49. Le vouloir, l'agir et le langage du Fils sont la volonté, les œuvres et les paroles du Père

Ajoute encore à cela le texte dont tu te sers pour reprocher au Fils une prétendue faiblesse : « Tout ce que me donne le Père, vient à moi. Et celui qui vient à moi, je ne le repousse pas, car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais celle du Père qui m'a envoyé » (Jn 6, 37-38).

Peut-être le Fils ne jouit-il pas d'une volonté libre et la faiblesse de sa nature lui impose-t-elle cette contrainte ! Assurément, il est sous le coup d'une contrainte extérieure et non pas libre de vouloir, puisqu'il ne repousse pas ceux qui lui ont été donnés par le Père et qui viennent à lui ! Au contraire, le Seigneur nous révèle ici le mystère de son unité avec le Père, puisqu'il ne repousse pas ceux qui lui sont donnés,

puisqu'il fait non sa volonté, mais celle du Père qui l'a envoyé ; aussi reprend-t-il dans la même ligne, s'adressant aux Juifs qui murmuraient, et il affermit notre pensée par ces mots : « Quiconque entend le Père et reçoit son enseignement, vient à moi. Non que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père. En vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle » (Jn 6, 45-47).

Je te demanderai tout d'abord : Où le Père a-t-il été entendu ? Où a-t-il instruit ceux qui l'écoutaient ? Mais personne ne voit le Père, sinon celui qui vient de Dieu ! Comment pourrait-on entendre celui que personne ne voit ? Or c'est celui qui entend le Père qui vient au Fils. Et puisque c'est le Fils que l'on entend et qui enseigne, il nous montre ainsi qu'il possède en lui la nature qui appartient en propre au Père qui parle et qui enseigne ; de la sorte, l'écoute de l'enseignement du Fils doit être compris comme étant l'écoute de la doctrine du Père.

En effet, puisque personne n'a vu le Père, celui qui vient au Fils a dû, pour venir à lui, entendre le Père et avoir été instruit par lui ; par là, nous sommes invités à comprendre pourquoi le Père enseigne par la bouche du Fils, et pourquoi l'on entend le Père que personne ne peut voir, lorsqu'on se trouve en présence du Fils. Car celui-ci, par sa naissance parfaite, possède en lui ce qu'a de spécifique la nature de son Père. C'est donc dans le désir d'attester le plein pouvoir de son Père que Dieu, le Fils unique, sans que cela porte atteinte à l'unité de sa nature, ne repousse pas ceux que lui donne le Père, et ne fait pas sa volonté, mais celle de celui qui l'a envoyé[54]. Ce n'est pas qu'il ne veuille ce qu'il fait, ce n'est pas qu'on ne perçoive sa parole lorsqu'il enseigne ! Non, mais il nous montre sous ce qui caractérise une nature divine identique, à la fois celui qui l'envoie, et lui, l'envoyé, puisqu'il nous montre que son vouloir, son agir et son langage, sont la volonté, les œuvres et les paroles de son Père.

50. Mais le Fils jouit d'une volonté libre

Mais le Christ nous montre sans qu'il soit possible d'en douter qu'il jouit d'une volonté libre, puisqu'il nous dit : « Comme le Père ressuscite les morts et les rend à la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut » (Jn 5, 21). Alors qu'il avait relevé dans le Père et dans le Fils une égalité de force, de puissance et de dignité, il manifeste ici qu'ils jouissent aussi de liberté dans leur volonté. Il avait prouvé leur unité, ici, il souligne l'attachement du Fils à la volonté du Père. Car le Fils fait ce que veut le Père. Or qui dit : « faire » dit plus qu'obéir à la volonté de quelqu'un ; car obéir à la volonté suppose une contrainte extérieure, tandis que faire la volonté de quelqu'un caractérise l'unité que l'on a avec lui, si l'acte que l'on pose est volontaire. Quand le Fils fait la volonté du Père, il nous enseigne que, par suite de leur nature identique, la volonté de sa nature coïncide avec celle du Père, puisque tout ce qu'il fait est la volonté du Père.

54. Cf. Jn 6, 37-38.

Le Fils veut parfaitement tout ce que veut le Père, et la volonté qui vient de leur nature unique, n'offre aucun désaccord. Car le Fils nous manifeste quelle est la volonté du Père, lorsqu'il affirme : « Or c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle, et que je le ressuscite au dernier jour » (Jn 6, 40). Ecoute maintenant si la volonté du Fils n'est pas en plein accord avec celle du Père : « Père, je veux que ceux que tu m'as donnés, soient eux aussi avec moi, là où je suis » (Jn 17, 24). Il n'y a donc pas à en douter : le Fils a une volonté. Car si le Père veut que ceux qui croient au Fils aient la vie éternelle, le Fils aussi veut que ceux qui croiront en lui soient là où il est.

A moins peut-être, qu'habiter avec le Christ ne soit pas l'éternité, ou que le Christ n'ait pas accordé à ceux qui croiraient en lui une vie éternelle parfaite et bienheureuse, lorsqu'il nous dit : « Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler » (Mt 11, 27). Ne serait-ce pas du ressort de la liberté de sa volonté, de vouloir nous accorder de percevoir ce Père caché ? Ainsi nous est manifesté dans les relations entre le Père et le Fils, la naissance du Fils et l'unité de deux personnes : car le Fils est libre dans sa volonté de telle manière que, tout en agissant volontairement, il fait la volonté de son Père.

D) « LE PERE EST PLUS GRAND QUE MOI »

51. Et voici un nouveau trait que nous décoche l'hérésie !

Celui qui ignore complètement l'économie de la foi, ne saurait pénétrer les mystères de Dieu : ne s'attachant pas à la doctrine de l'Evangile, il marche loin de l'espérance que nous promet l'Evangile. Il nous faut croire le Père dans le Fils et le Fils dans le Père, par l'unité de leur nature, la puissance de leur majesté, l'égalité de leur gloire, du fait de la génération et de la naissance.

Mais voici un témoignage du Seigneur qui semblera peut-être contraire à notre affirmation : « Le Père, nous dit-il, est plus grand que moi » (Jn 14, 28). Est-ce là, hérétique, le trait que nous décoche ton impiété, les armes que brandit ta fureur ? As-tu oublié que l'Eglise n'accepte pas deux Innascibles, et ne reconnaît pas deux Pères ? As-tu perdu de vue l'économie du médiateur et ce qu'elle implique : l'enfantement, la crèche, l'âge mûr, la passion, la croix, la mort ? Quand tu as été régénéré, n'as-tu pas reconnu le Fils de Dieu, né de Marie ? Si le Fils est passé par ces abaissements et déclare ensuite : « Le Père est

plus grand que moi », crois-tu devoir ignorer que ce plan divin accompli pour notre salut, comporte de sa part le dépouillement de sa condition divine [55] ? N'as-tu pas conscience que le Père reste en dehors de cette prise en charge des misères de l'homme, et que lui qui n'a pas pris notre chair, demeure dans la bienheureuse éternité de sa nature très pure ?

Voici la position de l'Eglise :

Nous, en effet, nous reconnaissons que Dieu, le Fils unique qui est de condition divine, jouit de la nature divine, et nous ne repoussons pas l'idée que la forme d'esclave est insérée dans l'unité de la nature divine. Par contre, nous n'enseignons pas que le Père est dans le Fils, comme s'il était entré en lui corporellement, mais nous reconnaissons qu'une nature engendrée par un être de la même espèce qu'elle, possède naturellement en elle la nature de celui qui l'engendre.

Demeurant dans la condition de la nature qui l'engendre, le Fils reçoit la condition de la nature corporelle et la misère qu'elle comporte. Car le Christ jouissait en propre de la nature divine, mais il n'avait plus la forme de Dieu [56] : il s'en était dépouillé pour prendre la forme d'esclave. La nature divine, en effet, n'avait pas cessé d'être en lui : il restait Dieu ; mais cette nature de Dieu qui demeurait en lui, avait accueilli en elle la pauvreté d'une naissance terrestre, et c'est sous l'humble aspect de la chair assumée, qu'elle exerce la puissance propre à sa divinité [57]. Ainsi le Dieu né de Dieu, reconnu homme dans sa forme d'esclave, agissant en Dieu par ses miracles, était bien le Dieu qu'il manifestait par les merveilles accomplies, tout en restant l'homme dont on reconnaissait l'aspect.

---

55. Cf. Ph 2, 6-7.

56. Pour Hilaire, le Christ n'a plus la forme divine lorsqu'il envisage ce mot dans son sens restreint = aspect ; il la conserve, lorsqu'il considère le mot au sens total = condition (cf. chap. 14, note 20). En ce passage où le mot : « forma » revient très souvent, il est rendu, par souci d'élégance, tantôt par : « forme », tantôt par « condition », selon les besoins du texte. Cf. P. Galtier, *Saint Hilaire*, p. 121-131.

57. Nous traduison ici « divinité », pour plus de clarté. Le texte ne porte pas : « divinitatis », mais « generis », au sens de « modus ». Il s'agit donc plus précisément de manière d'être divine. Nous rencontrons déjà ici un terme qui aura une belle importance chez Maxime le Confesseur, et qui signifie le monde personnel d'exister.

52. Les œuvres du Fils manifestent le Père

Voilà pourquoi, dans le même passage expliqué plus haut, le Christ avait affirmé l'unité de sa nature avec celle du Père en ces termes : « Qui m'a vu, a vu le Père » (Jn 14, 9), et : « Le Père est en moi, et je suis dans le Père » (Jn 10, 38). Ces deux textes ne permettent de voir aucune différence entre le Père et le Fils, par suite de l'égalité de leur nature : voir le Fils, c'est voir le Père, et l'Unique qui demeure dans l'Unique ne se distingue pas de l'Unique qui vient de l'Unique.

Et pour ne pas nous laisser croire que voir son corps nous donne de ce fait, de contempler le Père, le Christ avait ajouté : « Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi ; du moins, croyez-le à cause de ces œuvres » (Jn 14, 11-12). Puisque le pouvoir d'agir est une prérogative de la nature divine, et que l'action elle-même manifeste la puissance du pouvoir d'agir, par cette dernière, on reconnaît dans le Christ la même nature que celle du Père. Le reconnaître Dieu dans le pouvoir d'agir de sa nature, c'est reconnaître Dieu le Père dans la puissance de sa nature ; et puisqu'il est aussi puissant que le Père, les miracles du Fils nous permettent de voir le Père en lui, de connaître par là qu'il n'a pas une nature différente de celle du Père, puisque nous constatons qu'ils jouissent tous deux d'une nature d'une égale puissance.

53. Le Fils rend gloire à son Père parce qu'il est son Auteur

Et par suite, Dieu le Fils unique qui devait accomplir l'économie de la chair et réaliser jusqu'au bout le mystère dans lequel il a pris la forme d'esclave, nous montre en ces termes quelle doit être notre foi : « Vous avez entendu, je vous l'ai dit : Je m'en vais et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père, car le Père est plus grand que moi » (Jn 14, 28). Le Seigneur avait exposé dans le passage précédent ce qui avait trait à la nature de sa divinité ; ce dernier texte enlèverait-il alors au Fils l'égalité de nature que lui assure en perfection sa naissance véritable ? L'être né Unique-Engendré d'un Dieu Innascible, existe comme personne dans une nature engendrée : cela porte-t-il alors atteinte à Dieu, l'Unique-Engendré, que son Père soit le Dieu Innascible ?

Le Fils en effet, n'est pas sa propre origine, il n'est pas

quelqu'un qui n'existait pas et qui a bâti sa naissance sur le néant ! Non, existant comme nature vivante procédant d'une nature vivante, il possède en lui la puissance de sa nature, et s'il reconnaît l'Auteur de sa nature, c'est pour proclamer sa gloire, et aussi pour attester la grâce de sa naissance embrassée dans cette gloire. Ce faisant, il rend au Père ce qui lui est dû, en ce sens qu'il rattache son obéissance à la volonté de celui qui l'a envoyé, sans toutefois que cette obéissance réclamée par son humilité, porte atteinte à l'unité de sa nature. « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort » (Ph 2, 8), oui, mais après sa mort, son nom est « Au-dessus de tout nom » ((Ph 2, 9).

54. Car le Père a donné à son Fils d'être Dieu.

D'accord, me diras-tu, mais ce nom lui a été donné lorsqu'il eût renoncé à la forme de Dieu [58], et de ce fait, le Christ te semble peut-être inégal au Père. Mais cette critique ne tient pas compte du mystère qui lui a fait accepter un état d'humiliation. Car si naître comme homme lui a communiqué une nouvelle nature, si son humilité l'a porté à changer de condition en acceptant l'état d'esclave, le nom qui lui est maintenant donné, lui rend une condition où il se trouve égal à Dieu.

Cherche en effet, ce qui lui a été donné. Si c'est d'être ce qu'est Dieu, un tel don ne porte aucun discrédit sur la nature divine. En somme, même si ce don reste une réalité mystérieuse, le fait que ce nom lui ait été maintenant donné, n'implique pourtant pas que lui ait été donné un nom qui n'a rien à voir avec celui de Dieu. Car si l'on donne ce nom à Jésus, c'est pour que devant lui : « Tout, au ciel, sur terre et dans les enfers, fléchisse le genou, et que toute langue proclame : Le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 10-11).

L'honneur qui lui revient de cet aveu, c'est qu'on le proclame dans la gloire de Dieu le Père. Tu as retenu cette parole : « Le Père est plus grand que moi » (Jn 14, 28) ? Reconnais aussi celui qui, par son obéissance, a mérité qu'on dise de lui : « Il lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom » (Ph 2, 9). Ecoute encore : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30), et : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » (Jn 14, 9), et : « Je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn 14, 10). Comprends l'honneur qui lui est décerné lorsqu'on reconnaît : « Le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 11). Quand donc celui-ci affirme-t-il : « Le Père est plus grand que moi » (Jn 14, 28) ? Sans aucun doute lorsque lui est donné le Nom qui est au-dessus de tout nom ! Et par ailleurs, quand dit-il : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30) ? Eh bien, c'est lorsque : « Toute langue

58. Après la résurrection, ce nom est Jésus le Christ.

proclame : « Le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 11) !

C'est en cela que le Père est plus grand, mais les deux sont un

Si donc le Père est plus grand que le Fils par le pouvoir qu'il a de lui donner d'être ce qu'il est, celui-ci serait-il inférieur, du fait qu'il reconnaît avoir reçu ? Celui qui donne est plus grand, mais celui qui reçoit n'est pas inférieur, car il lui est donné d'être un avec le Père. S'il n'était pas donné à Jésus d'être proclamé dans la gloire de Dieu le Père, il serait inférieur au Père ; mais s'il lui est donné d'être dans la gloire qui est celle du Père, tu constates à la fois que le Père est plus grand, du fait qu'il a le pouvoir de donner au Fils, et que tous les deux sont un, du fait que l'on proclame qu'il est donné à Jésus d'être dans la gloire du Père.

Voilà donc pourquoi le Père est plus grand que le Fils. Eh oui, il est plus grand que celui à qui il donne d'être tout ce qu'il est lui-même ; il est plus grand que celui à qui il accorde d'être, par le mystère de sa naissance, l'image de l'Innascible ; plus grand que celui qu'il engendre de lui-même, dans sa condition divine ; plus grand que celui qu'à nouveau il remet, de sa forme d'esclave dans la forme de Dieu ; plus grand que celui qui, né dans sa gloire en tant que Christ-Dieu, se voit donné d'être de nouveau dans sa gloire, en tant que Christ-Jésus-Dieu, mort selon la chair.

Oui, par ces mots, le Christ nous montre pourquoi ses disciples, s'ils l'aimaient, devraient se réjouir de ce qu'il va à son Père : le Père est plus grand que lui !

55. Le Père est plus grand en tant que puissance qui glorifie le Fils...

En conséquence, Jésus nous l'enseigne : cette joie procède de l'amour, car c'est l'amour qui se réjouit de proclamer Jésus dans la gloire de Dieu le Père. Et il poursuit en nous expliquant ce qui lui a valu d'être rétabli dans cette gloire : « Car le Prince de ce monde vient, nous dit-il, et il n'a rien en moi » (Jn 14, 30). Le Prince de ce monde n'a rien en lui : reconnu comme homme par son aspect extérieur, Jésus demeure étranger au péché de la chair, tout en étant dans une chair semblable à la chair de péché, condamnant le péché dans sa chair, pour expier le péché [59].

Or il relie tout ceci à l'obéissance au commandement de son Père, et ajoute : « Mais pour que le monde sache que j'aime le Père et que j'agis selon l'ordre qu'il m'a donné, levez-vous, partons d'ici ! » (Jn 14, 31). Son amour le presse d'accomplir le commandement de son Père ; il se lève pour mener à son terme le mystère de la passion que doit

59. Cf. Rm 8, 3.

endurer son corps. Toutefois, il s'empresse de nous expliquer la réalité mystérieuse qui découle de l'incarnation : nous sommes en lui comme les sarments sont attachés à la vigne, et comme eux, nous ne porterons du fruit que si nous restons sur la vigne [60]. C'est pourquoi le Christ nous demande de rester en lui, en croyant qu'il a pris notre corps ; ainsi, puisqu'il est le « Verbe fait chair » (Jn 1, 14), nous demeurerons dans la nature de sa chair [61], comme les sarments de la vigne ; ce disant, il marque bien la différence entre l'état glorieux de son Père et l'humilité de cette chair qu'il a prise sur lui ; il se déclare la vigne à qui les sarments doivent être unis, mais par ailleurs, il nous dépeint son Père, vigneron attentif à cette vigne, qui coupe les sarments inutiles et stériles, et les émonde pour les jeter au feu.

Ainsi viennent ces paroles : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » (Jn 14, 9), et : « Ce que je vous dis, je ne le dis pas de moi-même, mais le Père qui demeure en moi, accomplit lui-même ces œuvres » (Jn 14, 10), et « Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi » (Jn 14, 11). Puis, pour nous révéler le secret de sa naissance et le mystère de l'incarnation, dans le fil de son discours, il en vient à ces mots : « Le Père est plus grand que moi ! » (Jn 14, 28). Et aussitôt, il complète en illustrant ce qu'il vient de dire, et nous propose l'exemple du vigneron, de la vigne et des sarments, désirant nous expliquer ainsi le sens de son incarnation dans un corps misérable.

De là, on peut déduire le motif pour lequel il doit retourner au Père, et la joie que, dans son amour, il éprouve de ce retour : c'est que le Père est plus grand que lui : c'est du Père en effet, qu'il doit recouvrer sa gloire ; c'est près de lui et en lui qu'il doit être glorifié, non pas d'une gloire nouvelle, mais de la gloire qu'il avait auprès de lui.

Si donc le Christ ne devait pas être glorifié dans le Père, s'il ne devait pas être « Dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 11), alors oui, tu serais en droit de dénigrer sa nature ! Mais si le Père est la puissance [62] qui glorifie le Fils, reconnais alors le Père plus grand que lui, par cette puissance qui le glorifie.

56. ...Mais le Fils ne lui est pas inférieur

Dis-nous, pourquoi t'empares-tu de l'économie divine pour la mettre au service de ton impiété ? Pourquoi te saisir de la réalité mystérieuse qui assure notre salut, pour en faire un instrument de mort ? Si le Père est plus grand que le Fils, c'est parce qu'il doit le glorifier : le

60. Cf. Jn 15, 1-6.

61. La nature de sa chair, unie à la nature du Verbe. L'idée de la divinisation de l'homme est sous-jacente.

62. « Auctoritas », mot complexe qui conjugue à la fois les sens de : origine, volonté d'autorité, décret, puissance. Il semble que, d'après le contexte, le sens à adopter soit celui de « puissance » qui comporte aussi : volonté d'autorité. « Origine » serait acceptable, mais moins précis.

Fils, glorifié dans le Père n'en est pas inférieur. Comment serait-il inférieur, ce Christ qui est « Dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 11) ? Mais le Père n'est-il pas plus grand ?

Oui, le Père, en tant que Père, est plus grand ; mais le Fils, en tant que Fils, ne lui est pas inférieur. La naissance du Fils rend le Père plus grand. Mais la nature que possède le Fils par sa naissance, ne permet pas d'affirmer son infériorité. Le Père est plus grand, puisque l'homme assumé par le Verbe le prie de lui rendre sa gloire ; mais le Fils n'est pas inférieur, puisqu'il recouvre auprès du Père, la gloire qu'il avait auparavant.

Telle est la perfection du mystère de la naissance et de l'économie de l'incarnation. Car d'une part, le Père est plus grand en tant qu'il est Père et qu'il glorifie maintenant le Fils de l'homme, et d'autre part le Père et le Fils sont un, puisque le Fils, né du Père, est glorifié dans le sein du Père, après avoir pris un corps terrestre.

57. Telle est notre foi : un Fils de Dieu, Dieu éternel !

La naissance du Fils n'est donc pas une flétrissure pour sa nature : car le Fils est de condition divine, puisqu'il est né de Dieu. Et bien que l'on puisse penser que, selon ce qu'elles signifient, la naissance et l'innascibilité sont bien différentes, la naissance du Fils ne le place pas en dehors de la nature du Dieu innascible, parce qu'il n'hérite pas d'ailleurs cette nature dans laquelle il existe comme personne. Car bien que sa naissance ne lui donne pas d'être innascible avec le Père, le Fils reçoit pourtant de l'Innascible d'être ce que Dieu est [63].

Notre foi maintient donc l'éternité de Dieu le Fils Unique, même si elle n'assigne aucun commencement à cette naissance. Car la nature de celui dont la naissance n'a pas eu de commencement dans le temps, ne nous permet pas de lui reconnaître d'avoir commencé un jour. Mais nous affirmons qu'il a toujours été, avant tous les temps, bien que pourtant nous n'hésitons pas à le dire né d'un Dieu infini et intemporel, étant donné que nous reconnaissons sa naissance sans commencement perceptible à notre intelligence.

63. Le Père ne peut communiquer au Fils ce qui lui est propre, à savoir d'être sans origine et innascible.

E) « QUANT AU JOUR ET A L'HEURE, PERSONNE NE LES CONNAIT, NI LES ANGES DANS LE CIEL, NI LE FILS, PERSONNE D'AUTRE QUE LE PERE »

58. Voici encore un autre texte : le Christ ignorerait le jour et l'heure du jugement

Et voici que nos hérétiques s'emparent d'un autre texte pour rabaisser la nature du Christ : « Quant au jour et à l'heure, personne ne les connaît, ni les Anges dans le ciel, ni le Fils, personne d'autre que le Père » (Mc 13, 32) [64].

Selon eux, le fait que le Christ ait ignoré le jour et l'heure du jugement serait donc un argument pour ne pas le croire Fils unique de Dieu : le Dieu né de Dieu ne jouirait pas en perfection de la nature divine, puisqu'il serait le sujet d'une ignorance invincible ; dès lors, une force extérieure à lui, plus puissante que lui, le retiendrait contre son gré, captif d'une ignorance qui serait le fruit de sa faiblesse.

Bien plus, l'acharnement des hérétiques prétend nous forcer d'admettre cette interprétation impie : il est quasi nécessaire, disent-ils, de croire qu'il en est ainsi, car ce sont les propres paroles du Seigneur, et ce serait le comble de l'impiété de changer le sens d'une affirmation tout à fait nette du Seigneur, en raison d'une opinion née d'une interprétation différente.

59. Mais comment le Christ pourrait-il ignorer quelque chose ?

Tout d'abord, avant de rechercher le motif et l'occasion de cette répartie, faisons appel au jugement du simple bon sens : Est-il croyable que l'Auteur de toutes choses, présentes ou futures, ait ignoré l'une d'entre elles ? Si en effet, tout existe par le Christ et dans le Christ, et si tout est si bien « Par lui », que tout est « En lui » (Col 1, 16), comment ce qui n'est pas hors de lui et sans lui, pourrait-il échapper à sa science, alors que la puissance de sa nature qui sait tout, appréhende habituellement ce qui n'est ni en elle, ni par elle ?

Or il est des choses qui n'existent que par lui et ne trouvent qu'en lui le principe de leur existence actuelle ou future, et il ne les saisirait pas en lui ? Mais comment resteraient-elles étrangères à la science qui caractérise sa nature, une science qui connaît et contient tout ce qui va arriver ?

Ce jour est son jour !

En fait, le Christ Seigneur n'ignore pas les pensées des hommes : il connaît celles que leur suggèrent leurs impressions du moment, et il

64. Cf. *Commentaire sur Matthieu*, 26, 4 et 6. SC. 258 p. 185, 189.

perçoit même celles qui naîtront de leurs désirs futurs ; l'Evangéliste s'en porte garant : « Jésus savait en effet, dès le commencement, quels étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui était celui qui devait le trahir » (Jn 6, 64). La puissance de sa nature lui permet donc de connaître les réalités à venir, et il n'ignore pas les souffles des passions qui sont de nature à troubler les âmes encore en repos ; dès lors, allons-nous supposer qu'il ignore ce qui existe par lui et en lui ? S'il était à même de percer les pensées d'autrui et incapable de savoir ce qui le concerne, pourrions-nous évoquer ce qui est écrit de lui : « Tout a été créé par lui et en lui, et il est lui-même avant toute créature » (Col 1, 16-17), ou encore : « Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la plénitude, et par lui, à réconcilier tous les êtres en lui » (Col 1, 19-20).

Toute plénitude est donc en lui, tout est réconcilié par et en lui, et nous attendons ce jour où nous serons réconciliés. Et lui, le Christ, ignorerait-il ce jour, alors que le moment du jugement dépend de lui, et que c'est par le mystère de son humanité qu'il se fera ? Car c'est bien du jour de son avènement que l'Apôtre dit : « Quand le Christ, votre vie, apparaîtra, vous aussi, vous apparaîtrez avec lui dans la gloire » (Col 3, 4).

Allons, personne n'ignore ce qui existe par lui et en lui ! Le Christ doit venir, et il ignorerait le jour de sa venue ? Mais c'est son jour, selon le même Apôtre : « Car le jour du Seigneur viendra, tel un voleur, durant la nuit » (1 Th 5, 2), et nous nous imaginerions que le Christ ignorerait ce jour ? Les hommes, dans la mesure où cela dépend d'eux, prévoient ce qu'ils ont résolu d'accomplir, et l'on décide ce qu'il faudra faire, après avoir eu le dessein d'agir ; et celui qui est né Dieu, ignorerait ce qui existe en lui et par lui ? Mais c'est par lui que les temps existent, et le jour du jugement est en lui ; car l'organisation de l'avenir dépend de lui et le temps fixé pour sa venue est dans ses mains ! Serait-il stupide au point qu'à la manière des brutes et des bêtes sauvages, la sensibilité réduite d'une nature amorphe le laisserait dans l'ignorance de ce qui existe par lui ? Celles-ci ont une âme sans raison incapable de réfléchir et de prévoir, elles ignorent ce qu'elles font ; mues par une sorte de mouvement né d'une volonté aveugle, elles sont portées à une conduite qui est soumise à l'occasionnel et au hasard.

60. Le Père n'aurait-il pas voulu que son Fils connaisse ce jour ?

S'il ignore le jour de sa venue, en sommes-nous réduits à croire que le Seigneur de gloire possède une nature incomplète et imparfaite, soumise comme par contrainte à un avènement dont elle est incapable de connaître le jour ? Mieux vaudrait attribuer à Dieu le Père une ignorance qui le rendrait incapable de communiquer sa science !

Mais alors, quel redoublement d'impiété que de reprocher d'abord une infirmité au Fils, et ensuite un défaut à Dieu le Père ! Celui-ci priverait de la connaissance de ce jour Dieu, l'Unique Engendré, le Fils qu'il chérit, et par un sentiment de jalousie, il refuserait au Fils de

connaître la fin des temps ? Il lui permettrait de connaître le jour et l'heure de sa Passion, mais il ne souffrirait pas qu'il sache le jour où il lui sera donné de se manifester dans sa puissance, l'heure de sa glorification parmi ses saints [65] ?

Quelque chose se révolte en chacun à cette idée, notre conscience n'ose se permettre ce jugement sur Dieu et lui attribuer les défauts de l'humanité versatile : non, le Père ne peut refuser à son Fils quelque perfection, le Dieu né ne peut ignorer le moindre événement !

61. Dieu ne serait pas Père s'il n'avait pas tout donné à son Fils !

Or Dieu ne saurait être qu'amour, il ne saurait être que Père. Et celui qui aime ne porte pas envie, celui qui est Père, est Père de tout son être. En effet, le nom de Père n'admet pas de milieu : on n'est pas père sous un aspect, tout en ayant une conduite opposée à celle d'un père sous un autre aspect. Le Père est Père selon toutes les perfections qu'il possède ; il se retrouve tout entier en celui pour lequel sa paternité s'exerce totalement. Il n'est pas Père pour garder pour lui ce qui lui appartient, mais c'est en ces perfections qui le font être ce qu'il est, qu'il est entièrement Père pour le Fils qui procède de lui.

Selon la nature de nos corps humains qui sont un assemblage d'éléments disparates et qui existent à partir d'éléments multiples, un père ne peut être père sans communiquer tout ce qu'il est, puisqu'une naissance parfaite conserve aux fils aussi bien ce qui constitue l'ensemble du corps que chacune de ses parties. Un père est donc père de tout ce qu'il est ; un fils vient de tous les éléments du père et les garde.

Mais en Dieu, il n'y a pas d'éléments corporels, il est un être simple ; sans parties, il est un tout et il est partout ; il n'est pas composé d'éléments vivifiés, mais il est la vie ; tout entier le Vivant, Dieu est aussi tout entier l'Unique, puisqu'il n'est pas composé de parties, mais parfait par suite de sa simplicité. Il est donc nécessaire que Dieu, en tant que Père, soit Père en tout ce qu'il communique de lui-même à celui que, Père tout entier, il engendre de lui-même. Car la naissance parfaite du Fils assure la perfection du Père en tout ce qu'il a.

Si donc, Dieu a en propre d'être Père du Fils, le Fils demeure nécessairement dans cette nature qui est propre au Père. Mais comment estimer qu'il y demeure, s'il ne jouit pas de la prescience propre à cette nature, s'il est privé par son Auteur de quelque perfection due à cette naissance ? Car il manquerait à peu près de tout, s'il n'avait pas ce qui fait la caractéristique de Dieu. Et qu'est-ce qui fait la caractéristique de Dieu, si ce n'est de connaître l'avenir ? Car sa nature, capable de donner l'existence à des créatures que nous ne voyons pas, et à des êtres encore inexistants, embrasse en elle ce qui n'existe pas encore et sera dans la suite.

65. Cf. 2 Th 1, 10.

62. « Lui en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse »

Paul, le Docteur des Nations, ne veut pas nous voir faire nôtre cette erreur impie, et soutenir que Dieu, le Fils unique, ignore quelque chose. Il dit en effet : « Etablis dans l'amour, ils [les croyants] accèdent en toute sa richesse à la plénitude de l'intelligence, à la connaissance du mystère de Dieu, le Christ en qui se trouvent cachés tous les trésors de la science et de la sagesse » (Col 2, 2-3).

Dieu le Christ est un mystère, et en lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science. Or une partie et le tout ne sont pas la même chose : la partie n'est pas le tout, et le tout ne saurait être compris comme étant une partie. Si donc le Fils ignore le jour de son avènement, tous les trésors de la science et de la sagesse ne sont pas en lui ; mais si tous les trésors de la science et de la sagesse sont en lui, il n'ignore pas ce jour, lui qui possède en lui tous les trésors de la science. Toutefois il est bon de nous rappeler que ces trésors de science sont cachés en lui ; qu'ils y soient cachés ne veut pas dire qu'ils n'y sont pas : le Christ est Dieu, ils sont en lui ; le Christ est un mystère, ils sont cachés en lui.

Mais ce mystère de Dieu le Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la science, ne nous est ni caché, ni ignoré. Et puisqu'il s'agit d'un mystère, voyons si le Christ ignore vraiment ce qu'il avoue ne pas savoir. Car si, en d'autres endroits, son affirmation qu'il ne sait pas n'a pas à être comprise comme un aveu d'ignorance, ici aussi, il serait possible qu'il sache ce qu'il nous dit ne pas savoir. Car puisqu'en lui sont cachés tous les trésors de la science, son ignorance pourrait être une disposition providentielle plutôt qu'un défaut de connaissance, et tu aurais là le motif de son ignorance, sans pourtant être forcé de l'interpréter comme une absence de science.

63. Si le Christ nous dit qu'il ne sait pas, c'est qu'il n'est pas temps pour lui, de parler ou d'agir

De fait, chaque fois que Dieu affirme ignorer quelque chose, il ne saurait être limité par une ignorance, bien qu'il avoue ne pas savoir : lorsqu'il nous dit qu'il ne sait pas, le défaut de l'ignorance n'est pas en cause, mais c'est qu'il n'est pas opportun de parler, ou que le temps d'agir n'est pas venu.

Dieu parle à Abraham en ces termes : « Le cri qui monte de Sodome et de Gomorrhe est bien fort, et leurs péchés sont énormes. Je vais donc descendre et je verrai si, selon leur clameur, leur crime est arrivé à son comble ; s'il n'en est pas ainsi, je le saurai » (Gn 18, 20-21). Voilà donc un Dieu qui ne sait pas ce que pourtant il connaît. Car il le sait : ces péchés sont énormes, et par ailleurs, il descend pour savoir ce qu'il en est, si leur crime est à son comble ou s'il n'en est pas ainsi.

Comprenons-le : ici, Dieu n'est pas sans savoir, bien qu'il dise ne pas savoir, mais il veut savoir, parce que le temps est venu d'agir.

Savoir, pour Dieu, n'est donc pas sortir de l'ignorance, mais exprimer qu'un temps est arrivé à son terme. En effet, il attend encore pour savoir. Et puisque nous ne pouvons supposer en lui une ignorance, et puisqu'il attend encore pour savoir, c'est que ce qu'il ne sait pas en le sachant, et ce qu'il sait en l'ignorant, n'est autre chose que l'expression du dessein de sa providence [66], selon lequel il parle ou il agit.

64. On le voit dans l'exemple du sacrifice d'Abraham

Cela ne fait donc aucun doute : la science de Dieu est à mettre en relation avec un temps opportun pour agir, plutôt qu'avec un changement de sa part ; car le fait que Dieu sache quelque chose, exprime qu'il est temps de manifester qu'il le sait, et non pas qu'il ait à l'apprendre.

L'avertissement adressé à Abraham nous l'enseigne aussi : « Ne porte pas la main sur l'enfant et ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains le Seigneur ton Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils bien-aimé » (Gn 22, 12). Ainsi Dieu connaît maintenant. Mais connaître maintenant, laisse entendre qu'auparavant, on ne connaissait pas. Or un tel défaut n'est pas le fait de Dieu, celui-ci n'ignorait pas auparavant la fidélité d'Abraham, dont il est écrit : « Abraham eût foi en Dieu et celui-ci le lui compta comme justice » (Gn 15, 6). Si Dieu l'apprend « maintenant », c'est que le temps est venu pour Abraham de recevoir de la part de Dieu ce témoignage de fidélité, mais ce n'est pas que Dieu commence à le savoir. Car Abraham avait prouvé son amour envers Dieu par l'holocauste de son fils ; Dieu le sait au moment où il en parle. Mais comme nous ne pouvons supposer que Dieu l'ignorait auparavant, nous devons entendre que si Dieu nous dit qu'il le connaît « maintenant », c'est parce qu'il exprime alors cette connaissance par la parole.

L'Ancien Testament contient bien d'autres passages qui nous parlent de la connaissance de Dieu. Nous ne rapportons que ceux-ci, à titre d'exemples : ce que Dieu ne sait pas ne doit pas être compris comme une ignorance de Dieu, mais cela signifie que le moment n'est pas venu pour lui d'agir.

65. Dans les Evangiles aussi, le Seigneur ignore, tout en connaissant

Nous constatons aussi dans les Evangiles, que le Seigneur ignore bien des choses, tout en les connaissant. Il ne connaît pas ceux qui commettent l'iniquité, mais se glorifient des nombreuses merveilles qu'ils ont accomplies en son nom. Il leur dit en effet : « Alors, je le jurerai : Je ne vous connais pas. Retirez-vous de moi, vous qui commettez

66. Dispensatio = Oikonomia. Formule d'Hilaire très concise : « loquendi dispensatio sit vel gerendi ».

l'iniquité ! » (Mt 7, 23). Eh oui, il affirme sous serment qu'il ne les connaît pas, alors qu'il sait bien qu'ils commettent le mal. Il ne les connaît pas ; et pourtant, ce n'est pas qu'il ne les connaisse pas, mais c'est qu'ils ne sont pas dignes d'être connus de lui, par suite de l'iniquité de leurs œuvres. Il souligne même la confiance que mérite sa parole sous la foi du serment, lui qui, par la puissance de sa nature, ne pouvait être ignorant, et qui dans le mystère de sa volonté, se refusait à savoir.

Dieu le Fils unique, ne connaît pas non plus les vierges sottes ; entré dans la salle des noces de son glorieux avènement, il ne veut pas reconnaître celles qui négligèrent de prendre de l'huile avec elles. Celles-ci se présentent à la porte et l'implorent, et il les connaît si bien qu'il leur répond : « En vérité, en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas ! » (Mt 25, 12). Car, puisque les voilà qui le prient devant la porte, elles ne sauraient être ignorées de lui ; mais s'il leur répond qu'il ne les connaît pas, ce n'est pas faute d'avoir une nature divine, mais de par sa volonté à leur égard : les vierges sottes sont indignes d'être connues par celui à qui rien n'est inconnu.

De fait, pour nous éviter d'attribuer son ignorance à un défaut, le Seigneur ajoute immédiatement à l'adresse de ses Apôtres : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure » (Mt 25, 13). S'il les avertit de veiller parce qu'ils ne savent ni le jour, ni l'heure, nous reconnaissons par là que s'il n'a pas connu ces vierges, c'était parce que, négligentes et somnolentes, elles s'étaient ainsi rendues indignes d'entrer dans la salle des noces, faute de s'être pourvues d'huile pour leur lampe.

66. Son ignorance n'est que verbale

Le Seigneur Jésus-Christ, le « Dieu qui scrute les reins et les cœurs » (Ps 7, 10), n'a donc pas une nature si débile qu'il ignore quelque chose : par la science dont jouit sa nature, il perçoit cela même qu'il ignore. Mais s'il en est qui par hasard, lui attribuent une ignorance, qu'ils craignent de voir celui qui connaît leurs pensées leur adresser ce reproche : « Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? » (Mt 9, 4).

Il n'a rien d'un ignorant, lui qui voit nos pensées et nos actions, s'il pose des questions, comme s'il ne connaissait pas nos faits et gestes, lorsque par exemple, il s'adresse à la femme qui toucha la frange de son vêtement [67], aux Apôtres qui se disputent entre eux [68], à ceux qui pleurent devant le tombeau de Lazare [69] ; interprétons ceci en reconnaissant une ignorance qui n'est pas un non-savoir, mais qui n'est que verbale. Il est en effet, difficile d'admettre que celui qui, absent, avait su que Lazare était mort et enseveli [70], n'ait pas connu l'emplacement

67. Cf. Mc 5, 30.
68. Cf. Mc 9, 32.
69. Cf. Jn 11, 34.
70. Cf. Jn 11, 14.

de son sépulcre ; que celui qui voit les pensées des cœurs, n'ait pas remarqué la foi de la femme ; que celui qui n'a pas besoin de poser des questions ait interrogé les Apôtres sur la cause de leur querelle [71]. Non, pour lui qui connaît tout, c'est parfois un secret dessein de dire qu'il ne connaît pas cela même qu'il n'ignore pas.

Ainsi, dans le cas d'Abraham, il cache sa science pour un temps, lorsqu'il s'agit des vierges sottes et de ceux qui commettent l'iniquité, il ne veut pas connaître ces gens qui se sont rendus indignes de lui, et quand il est question du mystère du Fils de l'homme, s'il interroge comme s'il ignorait, c'est parce qu'il est homme. En tout ce qui relève de sa véritable naissance corporelle, il se met au niveau de la faiblesse de notre nature : ce n'est pas qu'il ait une nature limitée, lui qui est Dieu, mais c'est parce que ce Dieu né comme homme, a pris sur lui les limites des hommes. Il les a prises sur lui non pour que sa nature immuable en soit réduite à n'être plus qu'une nature misérable, mais pour réaliser dans sa nature immuable, le mystère de la prise en charge de notre nature. Car c'est bien celui qui était Dieu qui devient homme, et cet homme ne cesse de demeurer Dieu.

C'est pourquoi, agissant comme un homme né de la chair, et se révélant comme tel tout en demeurant Dieu le Verbe, on trouve très souvent sur sa bouche cet aveu qu'il est homme, alors que fréquemment, ces mots qui sont ceux de l'homme, affirment hautement qu'il est Dieu : ce qu'il ne sait pas, c'est ce qu'il n'est pas encore temps de révéler, ou ce qui ne mérite pas d'être connu.

67. Elle découle d'un dessein secret qui a pour fin notre avantage

Nous voilà amenés à comprendre pourquoi le Seigneur affirme qu'il ignore le jour du jugement. Si nous nous imaginions qu'il l'ignore tout à fait, l'Apôtre nous réfuterait par ces mots : « Lui en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science » (Col 2, 3). La science est donc cachée en lui. Elle est cachée, cela suppose que parfois elle prenne des dehors d'une ignorance, ce qui lui permet de rester cachée. Car si elle était manifestée, elle ne demeurerait plus dans le secret. Le Christ dit donc qu'il n'en sait rien, pour que sa science demeure cachée. S'il ignore pour garder sa science cachée, celui qui sait tout n'ignore pas du fait de sa nature, mais il ignore seulement pour garder un secret. Or pourquoi la connaissance du jour du jugement a-t-elle été cachée ? La réponse est claire. Le Seigneur qui nous exhorte à demeurer toujours dans l'attente avec une foi constante, nous prive de la sécurité que nous donnerait une connaissance certaine de ce jour ; de la sorte, notre esprit, inquiet par l'incertain d'un délai dont on ne connaît pas le terme, continue d'espérer dans une attente continuelle, guettant sans cesse le jour de sa venue et s'y préparant avec ardeur. Gardant l'heure incertaine, il maintient ainsi en éveil le souci d'attendre, sans pourtant qu'il y ait à douter de l'imminence du temps du jugement. C'est pourquoi le

71. Cf. Jn 16, 30.

Seigneur nous avertit : « Ainsi donc, tenez-vous prêts, vous aussi, car vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme viendra » (Mt 24, 44). Et encore : « Heureux le serviteur qu'à son retour, le Maître trouvera occupé de la sorte » (Mt 24, 46).

L'ignorance du jour du jugement n'a donc pas pour but de nous induire en erreur, mais elle doit nous permettre de persévérer dans le bien. Connu, nous en aurions tiré un désavantage ; inconnu, c'est pour nous un avantage : ainsi, la sécurité, fruit de la connaissance de ce jour, n'engendre pas le laisser-aller d'une foi qui n'en aurait que le nom, mais l'attente vigilante d'un jour indéterminé nous tient constamment préparés. Un souci de cette nature nous fait craindre la venue du Seigneur comme on craindrait l'intrusion d'un voleur qui choisit le temps du sommeil pour commettre son larcin ; dès lors, le maître de la maison est toujours sur ses gardes, dans la crainte d'un désastre [72].

68. Le Christ ne saurait-il pas ce que sait son Père ?

Voilà donc un point éclairci : l'ignorance de Dieu n'est pas une ignorance, mais un mystère. Selon le dessein secret de son action, de ses affirmations et de ses manifestations, il ignore alors qu'il sait, et il sait alors qu'il ignore.

Toutefois, nous devons rechercher s'il est vrai que le Fils serait limité au point de ne pas savoir ce que sait le Père. Il peut connaître les pensées du cœur humain, soit, mais c'est parce qu'une nature plus puissante a part aux mouvement d'une nature qui lui est inférieure, la pénétrant, telle une matière inerte, de sa force invincible. Par contre, une nature inférieure se trouve impuissante à pénétrer une nature plus forte qu'elle : ce qui est léger se laisse traverser par ce qui est lourd, les éléments raréfiés par les corps denses, les liquides par les solides. Mais au contraire, les corps lourds sont imperméables aux corps légers, les corps denses aux éléments raréfiés, les solides aux liquides. Ceci parce que les corps robustes ne donnent pas entrée aux corps fragiles, tandis que les corps tendres se laissent pénétrer par les corps solides.

C'est pourquoi, nous disent les impies, le Fils ignore les pensées de Dieu le Père : puisqu'il est débile, il ne va pas entrer dans un plus puissant que lui, le faible ne traversera pas le fort.

69. Saisis à quelle profondeur se situe le mystère de la nature du Fils

Si quelqu'un ose parler ainsi à la légère de Dieu, le Fils unique, et de plus, entretenir dans son cœur des pensées impies, qu'il écoute ce que nous enseigne l'Apôtre en parlant du Saint-Esprit, lorsqu'il écrit aux Corinthiens : « Or c'est à nous que Dieu l'a révélé par son Esprit : l'Esprit en effet, scrute tout, même les profondeurs de Dieu. Qui donc

72. Cf. Mt 24, 43.

chez les hommes connaît ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, personne ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu » (1 Co 2, 10-11).

Mettant donc de côté les exemples illusoires tirés des réalités matérielles, faisons-nous une idée de Dieu d'après ce que nous dit Dieu, jugeons l'Esprit d'après l'Esprit, en fonction de sa puissance plutôt que selon les conditions qui sont celles des êtres vivants sur la terre. Mesurons-le, non selon notre intelligence, mais d'après ce que Dieu nous révèle. Croyons à celui qui affirme : « Qui m'a vu, a vu le Père » (Jn 14, 9). N'ignorons pas celui qui nous demande : « Croyez du moins à mes œuvres que le Père est en moi, et moi dans le Père » (Jn 10, 38). Ne méconnaissons pas celui qui nous assure : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30).

Si en effet, le simple vocabulaire interprété selon les lois de l'intelligence humaine, vient appuyer notre pensée, celui que notre intelligence voit en quelqu'un, a la même nature que lui ; il ne diffère pas de manière d'être, celui qui, ayant quelqu'un en lui, demeure en celui qui demeure en lui ; ils ne sont pas divers, ceux qui sont un. Là où la nature n'est pas différente, comprends qu'elle est une. Saisis par ailleurs, à quelle profondeur se situe le mystère d'une nature indivisible, puisque l'Un est le miroir de l'Un. Mais s'il est miroir, ce n'est pas que son éclat reflète l'image d'une nature extérieure à lui-même, mais c'est qu'en tant que Vivant, il est identique en sa nature, à la nature du Vivant, son Père. En effet, il est toute la nature divine, procédant de toute la nature divine, puisque cette nature étant celle de l'Unique-Engendré, a le Père en elle et demeure dans le Père, puisque le Fils est Dieu.

70. L'hérésie veut nous faire croire qu'il ne s'agit entre le Père et le Fils, que d'une **unité** de volonté

Aussi, puisque les hérétiques ne peuvent nier que ces paroles du Seigneur expriment le mystère de sa naissance, ils s'efforcent de les esquiver en les rapportant à une harmonie des volontés : il n'y aurait pas en Dieu le Père et en Dieu le Fils, une seule divinité, mais une seule volonté. L'expression qui nous a traduit l'enseignement divin serait très condensée, et le Seigneur n'aurait pas pris le temps de dire : « Moi et le Père, nous voulons une même chose », mais tel serait tout de même bien le sens de : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30). Ou encore, le Christ, ignorant les tournures de style, aurait voulu dire : « Celui qui a vu ma volonté, a vu aussi la volonté de mon Père », et il aurait dit : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » (Jn 14, 9). Ou ailleurs, le Seigneur n'aurait pas employé ces termes : « La volonté de mon Père est en moi, et ma volonté est dans mon Père », mais ceci est bien l'expression exacte de : « Je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn 14, 10).

Toute cette exégèse ne tient pas debout, elle est infâme et impie ! Le simple bon sens ne peut admettre ce que veulent nous faire entendre ces ridicules propos, à savoir que le Seigneur ne puisse exprimer ce

qu'il veut dire, ou qu'il faille comprendre autre chose que ce qu'il nous dit. — Certes, nous trouvons dans son langage un usage constant d'allégories et de paraboles, mais confirmer ses propos par des exemples, répondre à la dignité du sujet par des comparaisons, ou adapter sa parole aux besoins du moment est toute autre chose que ce que l'on veut nous faire admettre —. Ici du moins, le passage dont il est question et qui concerne l'unité du Père et du Fils, ne souffre pas qu'on lui donne une autre signification que le sens suggéré par les mots eux-mêmes.

Si en effet, le Père et le Fils étaient un, uniquement par une unité de volonté, des natures séparables qui, par l'opposition de leur manière d'être, se différencieraient nécessairement en des volontés différentes en raison de la diversité de leur nature, ne sauraient avoir une même volonté ; comment donc pourraient-ils alors avoir la même volonté, ceux qui n'ont pas la même science, puisque le savoir et le non-savoir dans une seule volonté, empêcherait d'affirmer l'unité de cette volonté ? L'ignorance est le contraire de la science, aussi des êtres chez qui se rencontreraient ces contraires, ne sauraient avoir un même vouloir.

71. Le Fils connaît ce que connaît le Père

Mais si le Fils nous dit que le Père seul, connaît le jour du jugement, nous voilà sûrs qu'il ignore quelque chose, ce Fils qui nous avoue qu'il ne connaît pas ce jour [73]. Oui, tout à fait d'accord, si le Christ n'avait pas affirmé que le Père seul connaît ce jour, notre interprétation aurait couru un grave danger, car nous serions en droit de penser que lui, il ne le connaît peut-être pas. Mais, puisque l'ignorance du Fils est due à un plan providentiel qui le porte à cacher sa science, plutôt qu'à une incapacité de connaître qui affligerait sa nature, si le Fils affirme ici que le Père seul connaît ce jour, n'allons pas croire que lui, il l'ignore ! En effet, nous l'avons dit plus haut [74], connaître, pour Dieu, ce n'est pas prendre conscience d'une chose ignorée, mais dire ce qu'il sait. Et si le Père seul connaît, n'y voyons pas une preuve de l'ignorance du Fils. Car si le Fils nous déclare qu'il ne connaît pas ce jour, c'est pour que d'autres que lui ne le sachent pas ; et s'il nous assure que le Père seul, le connaît, cela ne veut pas dire que lui-même l'ignore.

De fait, si Dieu nous dit qu'il ne cache pas son dessein à Abraham [75] parce qu'il se sait aimé d'Abraham, nous voilà bien forcés d'admettre que si le Père connaît ce jour, il ne l'a pas caché à son Fils ! Par ailleurs, nous savons que Dieu n'acquiert pas sa science par une perception soudaine, mais qu'il la manifeste lorsque l'occasion en est venue. Si donc le Fils, par un dessein secret, ne connaît pas ce jour, c'est pour qu'il reste caché ; mais par contre, il nous apprend que le Père seul le sait, pour nous montrer que pour lui, ce jour ne reste pas secret.

73. Cf. Mc 13, 32.
74. Cf. chap. 63-65.
75. Cf. Gn 18, 17.

72. Et le Fils peut tout ce que peut le Père

Loin de nous la pensée que les modifications qui résultent des changements qui affectent les êtres corporels, se retrouvent dans le Père et le Fils ; n'allons pas nous imaginer que le Père adresse la parole à son Fils, et ensuite se tait ! Certes, nous avons présent à la mémoire que parfois, une voix s'est faite entendre du ciel à notre intention [76], mais c'était pour que la parole du Père fortifie notre foi dans le mystère qu'est le Fils, comme le précise le Seigneur : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est faite entendre, mais pour vous » (Jn 12, 30).

D'ailleurs, la nature divine n'a pas besoin des combinaisons compliquées qui permettent à l'homme de s'exprimer, telles que le mouvement de la langue, la position des lèvres, l'émission du souffle, l'expulsion de l'air : Dieu est simple. C'est à notre foi de le concevoir, à notre amour de le reconnaître, mais notre pensée n'a pas à le scruter, mais à l'adorer. Car une nature limitée et infirme comme la nôtre, ne saurait embrasser par les concepts de son intelligence, le mystère d'une nature infinie et toute-puissante.

Non, Dieu ne connaît pas la diversité qui résulterait d'une divinité composite : chez lui le vouloir ne suit pas l'indécision, la parole ne succède pas au silence, ni l'action au repos. N'allons pas croire que sa volonté doive être mise en mouvement pour qu'il veuille, ni qu'il ne puisse parler sans qu'un silence précède ses mots, ni qu'il n'agisse que lorsqu'il se met à l'œuvre ! Il ne saurait être soumis aux lois de la nature, celui de qui toute nature tire sa loi. Son action ne saurait être limitée par quelque faiblesse ou changement, celui dont la puissance ne connaît pas de mesure, selon la parole du Seigneur : « Père, tout t'est possible » (Mc 14, 36). Aussi est-il capable de merveilles que ne saisit pas la pensée des hommes.

Or par ces mots : « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi pareillement » (Jn 5, 19), le Fils prend garde de se priver de sa Toute-Puissance. Là où il n'y a pas de faiblesse, il n'y a pas de difficulté à agir ; seule une puissance incapable d'agir se heurterait à une difficulté. La cause d'une difficulté provient d'un manque de force. Mais une puissance sans limite n'est pas arrêtée par cette loi dictée par la faiblesse.

73. Le Fils et le Père possèdent une même nature

Nous l'avons donc prouvé : il n'y a pas lieu de penser que le Père a parlé à son Fils après avoir gardé le silence, ou que le Fils ait acquis une connaissance après un temps d'ignorance. Mais notre intelligence a besoin de recevoir son enseignement en des termes conformes à notre nature. Elle ne comprend ce qu'on veut lui montrer qu'avec l'aide de paroles ; pour ne plus ignorer quelque chose, il faut qu'elle l'ait apprise.

C'est pourquoi, si le Fils nous dit qu'il ignore le jour du jugement, c'est pour nous le cacher. Et s'il affirme que le Père seul, le connaît,

76. Cf. Mt 3, 17 ; 17, 5 ; Jn 12, 28.

c'est parce que celui-ci l'a révélé uniquement à son Fils. Mais, comme nous l'avons signalé, le Fils n'est pas soumis aux infirmités inhérentes à notre nature, pour qu'il connaisse juste quand il cesse d'ignorer, ou apprenne seulement lorsque le Père commence à parler. Par ces mots : « Tout ce qu'a le Père, est à moi » (Jn 16, 15), le Christ nous enseigne en des termes qui ne laissent planer aucune équivoque, l'unité de sa nature avec celle du Père, du fait qu'il est son Fils unique. Car il ne parle pas ici d'une acquisition qu'il viendrait de faire : autre est d'avoir quelque chose à soi sans être celui qui possède l'existence, autre est d'être celui-là même, et ce qu'il possède ; c'est une chose d'avoir pour biens le ciel, la terre, l'univers entier, et c'est autre chose de signifier que l'on existe soi-même, avec tous les biens qui nous appartiennent : ce que Dieu possède, il ne le possède pas comme quelque chose qui lui serait surajouté de l'extérieur, mais lui-même existe en ce qu'il possède.

Ici donc, le Fils nous exprime sa nature divine, puisque tout ce qu'a le Père est à lui, et non pas une participation à des biens qui lui auraient été donnés. Car en ce passage où il nous affirme que le Saint-Esprit recevra de lui, le Christ nous dit : « Tout ce qu'a le Père est à moi, et c'est pourquoi j'ai dit : Il recevra de moi » (Jn 16, 15). Si l'Esprit reçoit du Fils, il serait difficile d'admettre qu'il ne reçoive pas aussi du Père ; ou s'il prend de ce qui est au Père, on ne comprendrait guère qu'il ne prenne pas aussi de ce qui est au Fils. Car l'Esprit-Saint, lui qui est l'Esprit de Dieu, n'a rien à prendre chez les créatures pour que l'on s'imagine qu'il reçoive quelque chose des créatures, sous prétexte que toutes, elles appartiennent à Dieu. Non, ce n'est pas en ce sens que tout ce qui est au Père est au Fils : ce que l'Esprit prend du Fils, il le prend aussi du Père, puisque, comprenons-le, tout ce qu'a le Père, le Fils l'a aussi.

74. Si le Fils distingue sa volonté de celle du Père, c'est pour souligner sa naissance

Ainsi la nature du Fils n'a que faire de changement, d'interrogation ou de réponse, pour passer de l'ignorance à la science, pour interroger après un temps de silence, ou pour écouter après une interrogation. Mais demeurant parfaite dans sa mystérieuse unité, elle reçoit tout de Dieu, lorsqu'elle en reçoit la naissance. Possédant tout, elle détient aussi ce qui est contenu dans ce tout, c'est-à-dire la science et la volonté. Le Fils n'apprend donc pas à la suite d'une interrogation ce que connaît son Père, pas plus qu'il ne veut ce que veut son Père, sur un ordre de celui-ci. Mais puisqu'il possède tout ce qui appartient au Père, c'est ce qui caractérise sa nature, de vouloir et de savoir tout ce que sait et veut le Père.

La plupart du temps, le Fils se présente en tant que personne ; il dit : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jn 6, 38). Il fait la volonté de son Père, et non la sienne ; de ce fait, puisqu'il parle de la volonté de celui qui l'a envoyé, il témoigne de l'existence du Père. Or qu'il veuille aussi tout ce que veut

le Père, il nous le montre sans ambiguïté : « Père, dit-il, je veux que ceux que tu m'as donnés, soient aussi avec moi, là où je suis » (Jn 17, 24). Ainsi le Père veut que nous soyons avec le Christ en qui, selon l'Apôtre, « Il nous a choisis avant la création du monde » (Ep 1, 4), et c'est cela même la volonté du Fils : que nous soyons avec lui. La volonté du Fils est donc la même que celle du Père, en ce qui regarde la nature ; mais pour manifester sa naissance, le Christ distingue la volonté du Père et la volonté du Fils.

75. Il n'y a donc pas lieu de dire que le Christ ignorait quelque chose

Le Fils n'ignore donc pas ce que n'ignore pas le Père. Et si le Père seul connaît, ce n'est pas que le Fils ne le sache : mais, puisque tous deux demeurent dans l'unité d'une seule nature, si le Fils « en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science » (Col 2, 3), ignore quelque chose, c'est chez lui un dessein secret de se taire, comme l'affirme le Seigneur lorsqu'il répond à ses Apôtres qui s'enquièrent de la fin des temps : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les moments que le Père a fixés dans sa puissance divine » (Ac 1, 7). Le Christ veut les laisser dans l'ignorance, et non seulement ils n'ont pas à connaître la fin des temps, mais ils n'ont même pas à s'en inquiéter, ce n'est pas leur affaire !

Oui, mais ici, les Apôtres interrogent le Seigneur après sa résurrection ; lorsqu'ils avaient posé cette question avant la résurrection, le Christ leur avait répondu qu'il n'en savait rien[77]. On pourrait croire qu'ils n'ont pas compris que le Fils ignore ces temps, bien qu'ils l'aient entendu de leurs oreilles leur dire qu'il ne les connaissait pas, puisque maintenant, ils l'interrogent à nouveau. Au contraire, ayant compris que ce mystère du non-savoir du Fils relève d'un dessein divin de se taire, maintenant qu'il est ressuscité, ils l'interrogent à nouveau, croyant que le temps est venu pour lui de parler. Et ici, le Fils ne leur répond plus qu'il l'ignore, mais leur dit que ce n'est pas à eux de connaître ce moment que le Père a fixé dans sa puissance divine.

Son dessein était seulement de nous instruire

Si donc les Apôtres attribuent à un dessein divin, et non à une indigence, le fait que le Fils dit ne pas connaître le jour du jugement, allons-nous prétendre, nous, que s'il l'ignore, c'est parce qu'il n'est pas Dieu ? Mais, si Dieu le Père a fixé ce jour dans sa puissance divine, n'est-ce pas pour qu'il ne vienne pas à la connaissance de l'homme ?

Le Fils, interrogé avant sa résurrection, avait répondu à ses Apôtres qu'il n'en savait rien, alors que questionné à nouveau, il ne leur répond plus maintenant qu'il l'ignore, mais qu'il ne leur appartient pas de

77. Cf. Mc 13, 32.

connaître ce jour ; le Père ne l'a-t-il pas fixé, non dans sa propre science, mais dans sa puissance divine ? Car, puisque le jour et le moment sont inclus dans ce mot : « temps », il semble difficile d'admettre que celui-là même qui doit rétablir le Royaume d'Israël [78], ignore le jour et le moment de sa restauration !

Non, mais en faisant ressortir la puissance divine du Père, le Christ nous instruits en orientant notre pensée vers sa naissance : aussi ne répond-t-il pas qu'il ne connaît pas ce jour ; et en soulignant, à l'adresse des Apôtres que le pouvoir de le connaître ne leur a pas été donné, il affirme que lui-même est impliqué dans le mystère de la puissance du Père [79].

78. Cf. Ac 1, 6.

79. Certains manuscrits ajoutent encore quelques lignes dont il y a lieu de mettre en doute l'authenticité :

« Nous ne devons donc pas croire que le Fils ignore ce jour, parce qu'il dit ignorer le jour et le moment, comme il n'y a pas lieu de prétendre que Dieu est capable de pleurer, de craindre et de dormir, parce que le Christ, en tant qu'homme, pleure, dort et s'abandonne à la tristesse. Mais, sa vraie nature de Fils unique étant sauve, comme les pleurs, la faim, la soif, la fatigue, la crainte, sont à mettre au compte de la faiblesse de la chair, ainsi faut-il interpréter son aveu qu'il ignore le jour et l'heure, en fonction de sa nature humaine. »

Les Pères dans la foi

Collection qui veut creuser le sillon ouvert par Ictys, *et fournir au public non spécialisé, en traduction française, les textes majeurs des Pères de l'Eglise. Celle-ci présente le texte intégral des grandes œuvres spirituelles, qui répondent à nos interrogations permanentes : Qu'est-ce que croire ? Qu'est-ce que le christianisme ? Qui est le Christ ? La justice et la pauvreté, les béatitudes et la prière, l'espérance plus forte que la mort.*

Introduction, notes, tableaux et tables sont conçus comme un instrument de travail et de réflexion spirituelle pour l'homme d'aujourd'hui, soucieux de s'abreuver aux sources.

Volumes parus (1re série) :

1. Dictionnaire des Pères de l'Eglise.
2. La prière, par *Origène.*
3. La foi chrétienne, par *Irénée de Lyon.*
4. Richesse et pauvreté, par *Ambroise de Milan.*
5. Le sermon sur la montagne, expliqué par *saint Augustin.*
6. Catéchèse de la foi, par *Grégoire de Nysse.*
7. Tradition et progrès, par *Vincent de Lérins.*
8. La conversion, par *Jean Chrysostome.*
9. L'unité de l'Eglise, par *Cyprien de Carthage.*
10. Les Béatitudes, expliquées par *Grégoire de Nysse.*

Volumes parus (2e série) :

Le traité du Saint-Esprit, par *Basile.*
Les premiers martyrs de l'Eglise.
Les martyrs des grandes persécutions.
Le chrétien devant la mort, par *Cyprien, Ambroise.*
La résurrection de la chair, par *Tertullien.*
Homélies sur saint Paul, par *Jean Chrysostome.*
L'année liturgique, avec *saint Augustin.*
Les moines du désert, par *Palladius.*
Traité de la Trinité et de la foi, par *saint Hilaire* (3 vol. sous presse).

A paraître (3e série) :

Une nouvelle série sur les Pères et la Bible commencera à paraître en 1982.

Achevé d'imprimer en octobre 1981
sur les presses de l'imprimerie Laballery et Cie, 58500 Clamecy

Dépôt légal : 4e trimestre 1981
N° d'imprimeur : 20166. — N° d'éditeur : D/1981/0075/47

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE